840

39e Année.

APR 21 1932

LA REVUE DE PARIS

15 MARS 1932

		Pages.
orges Goyau . .	*La Société des Missions étrangères*	241
rançois de Bondy.	*Simoïs.* — I.	281
cques Piou . . .	*Le Boulangisme*	301
lien Green. . . .	*Épaves.* — V	321
Baldensperger.	*Gœthe et la Légion d'honneur*	369
-M. Bourget . . .	*L'Aviation dans la Défense nationale* . .	379
lien Benda . . .	*Esquisse d'une Histoire des Français.* III.	399
rduino Colasanti.	*Pisanello et le Cosmopolitisme en peinture.*	428
rançois Porché. .	*Le Mouvement dramatique*	443
an Fiolle	*La Chirurgie moderne : tendances, buts.*	455
ury Bidou. . . .	*Le Mouvement littéraire*	471

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement*** :

Tel qu'en lui-même

par GEORGES DUHAMEL

Anna

par ANDRÉ THÉRIVE

La Mort du Blé

par JEAN GIONO

L'Autel de la Peur

par le COMTE DE FELS

Le Roman anglais d'après-guerre

par DESMOND MAC CARTHY

L'Influence de la Philosophie bergsonienne en France

par RENÉ LE SENNE

LES ORIGINES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Deux siècles exactement avant que le Second Empire n'installât la France en Indochine, un institut de prêtres de France, la Société des Missions Étrangères, s'y établissait, sur l'ordre formel de Rome : l'Évangile, prêché par des lèvres françaises, aspirait, à la fin du XVIIe siècle, à devenir la charte religieuse du Siam; et l'on put espérer un instant, à la fin du XVIIIe, qu'il allait devenir celle de l'Annam. Ce rêve de la Société, d'être créatrice d'États chrétiens, ne se réalisa point; c'est à la France qu'il était réservé de mettre en contact, là-bas, avec les civilisations indigènes, la civilisation issue du christianisme. Deux cents ans durant, le travail de la Société des Missions Étrangères avait familiarisé les mémoires avec le nom de la France, les cœurs avec la charité de la France : ainsi l'histoire de cette Société s'insère-t-elle dans celle de notre pays. Au surplus, l'étude de ses origines, qu'à la lumière de documents fraîchement exhumés nous voudrions esquisser ici, mettra sous nos regards un des plus remarquables épisodes de notre dix-septième religieux.

I

L'AUBERGE DE LA ROSE BLANCHE ET LES MAISONS DES « BONS AMIS »

Proche du Collège de Clermont — actuellement lycée Louis-le-Grand — que dirigeaient les Pères de la Compagnie

de Jésus, il y avait, au milieu du XVIIe siècle, une auberge assez fréquentée, à l'enseigne de la *Rose Blanche*. La clientèle en était mêlée : libertins et dévots s'y coudoyaient. Ceux-ci formaient un groupe de cinq; deux prêtres, M. François Pallu, chanoine de Saint-Martin de Tours, issu d'une bonne famille de robe, et M. François de Montigny-Laval, grand archidiacre d'Évreux, appartenant à la noble maison de Montmorency, y fraternisaient avec trois futurs prêtres : M. Bernard Gontier, qui, « quoique jeune, entrait dans toutes les bonnes œuvres qui se faisaient à Paris[1] »; M. Fermanel de Favery, et un certain Henri-Marie Boudon, que l'on appelait le mendiant de la rue de la Harpe, alors que, venu de la Fère en Thiérache dans un réduit du quartier latin, il tendait la main pour avoir de quoi faire ses études.

Un jour que MM. Pallu et de Montigny-Laval étaient à la fenêtre, une folle, entrant dans la cour de l'auberge, s'écria : « Bonjour, Messieurs les Patriarches! » Puis elle se mit à les suivre dans la rue, en criant : « Voilà deux patriarches! », et les libertins de rire, sans aucun doute. Mais cette femme se trouvait être une annonciatrice de l'avenir. Dans cette *Rose Blanche*, bientôt, ils se sentirent plus en vue que ne le comportaient les exigences de leur recueillement; et le pieux groupe décida, après consultation du P. Bagot, Jésuite, directeur, depuis 1646, de la grande congrégation de Notre-Dame de Clermont, de louer et de meubler une maison, et de s'y établir[2].

En octobre 1650, peu de temps avant la seconde Fronde, on s'installa rue Coupeaux, au faubourg Saint-Marcel; et bientôt survenaient les Bretons Vincent de Meur et Chevreuil, le Normand Dudouyt, le Tourangeau Gazil de la Bernardière, quelques autres encore; un Parisien, Bernard Piques, se

1. Bertrand de la Tour, *Mémoires sur la vie de M. de Laval*, p. 3 (Cologne, 1761).

2. Bénigne Vachet, membre de la Société des Missions Étrangères, dans ses *Mémoires* sur les commencements de la Congrégation, écrits entre 1691 et 1720, et qui abondent, malheureusement, en inexactitudes et en anachronismes, donne de pittoresques tableaux de ce groupement de la *Rose Blanche*; il parle d'ailleurs par ouï-dire, puisqu'en 1650 il n'avait que neuf ans (*Annales de la Congrégation des Missions Étrangères, Mémoires de Bénigne Vachet*, p. 9-20, Paris, 1865 : publication inachevée). Voir aussi Bertrand de la Tour, *Mémoires sur la vie de M. de Laval*, p. 2-5, qui, lui, ne fait que répéter ce qu'il tenait de la bouche même de Montigny-Laval.

joignait à eux. Le groupe s'élargissait, et nul ne pensait alors que le souci de recueillement qui rassemblait ces jeunes gens sous le même toit forgeait leurs énergies pour une carrière d'émigrés, de missionnaires au delà des mers.

Le P. Bagot, qui avait soin de leurs âmes à tous, ne le prévoyait pas davantage. C'était une célébrité que ce Jésuite, dans le Paris d'alors[1]. Un de ses anciens dirigés, le P. Jean Jogues, celui dont Pie XI a fait un saint, venait de mourir héroïquement au Canada, martyr des Iroquois; le prestige du pénitent rejaillissait sur l'ancien confesseur. On savait qu'un instant le P. Bagot avait été chargé de la conscience de Louis XIV enfant, mais qu'il s'était hâté de se démettre; et l'on relatait de lui ce pittoresque propos : « Si l'on veut vous faire entrer à la Cour par la porte, sauvez-vous-en par les fenêtres. » Ceux qui le connaissaient bien ne lui prêtaient pas le génie des grandes entreprises, et lui-même n'y visait pas : « Quand j'étudie, disait-il, je tâche de faire dans l'ordre de Dieu et pour Dieu; quand j'entretiens un petit écolier, je crois le faire dans le même ordre, ainsi que cela m'est fort indifférent [2]. » Il était de ces détachés qui estiment que, pour Dieu, il n'y a pas de petite besogne, et qui ne recherchent nullement celles qui paraissent grandes aux yeux des hommes.

Il passait beaucoup de temps parmi les jeunes gens de la rue Coupeaux, et laissait, d'ailleurs, à leur initiative, l'organisation de leur vie. Leurs heures de prières, et de méditations, et d'agapes frugales, étaient précisées dans un règlement par un législateur qui n'était autre que M. François Pallu. « Le seul amour de Dieu et de son Immaculée Mère, écrira plus tard le missionnaire Bénigne Vachet, était le supérieur de la maison, il en était la règle, il en faisait toutes les lois[3] ». C'était l'époque où Saint Jean Eudes propageait la dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie; la page

1. « Jésuite renommé pour son grand savoir et sa haute piété », dira de lui, en 1663, un des informateurs secrets de Colbert, tout en rangeant la « Communauté » du P. Bagot parmi celles dont on pouvait redouter une hostilité contre l'arrêt du Parlement de Paris proscrivant certaines thèses sur l'infaillibilité du Pape (Gérin, *Recherches historiques sur l'assemblée du clergé de France, de* 1682, p. 523).

2. Boudon, *Vie cachée en Dieu*, cité dans Lobineau. *Les vies des saints de Bretagne*, éd. Tresvaux, IV, p. 344-350.

3. Vachet, *op. cit.*, p. 13, 18, 19 et 28.

si curieuse d'histoire religieuse qu'à la veille de la guerre le regretté Flachaire consacrait aux développements du culte de la Vierge au XVIIe siècle, serait très opportunément illustrée par un tableau que l'on avait fait faire rue Coupeaux, et qui représentait un Cœur de Marie avec ces mots : « Joie de notre groupement, *Cœtus nostri lætitia.* » Le P. Bagot, d'ailleurs, n'appelait-il pas Marie « sa bonne Maîtresse »?

En ce discret abri de la rue Coupeaux, comme dans l'autre maison qui, plus tard, s'ouvrira rue Saint-Dominique, se faisait sentir l'atmosphère religieuse et morale de cette Compagnie du Saint-Sacrement, qui sut cacher ses secrets aux nouvellistes du XVIIe siècle, mais qui n'a pu les voiler aux érudits du vingtième, M. Raoul Allier et le P. Yves de la Brière, M. Alfred Rébelliau et M. l'abbé Auguste, M. le comte Begouen et M. Maurice Souriau. De maison en maison, de pieuses expériences s'échangeaient; blottis les uns contre les autres, jeunes clercs et jeunes laïcs se prodiguaient en bonnes œuvres, silencieuses, anonymes, et chacun aimait à se dire « inutile », tout en se faisant « serviteur ».

A leur sujet l'opinion se partageait : ceux qui les respectaient les appelaient *les Bons Amis*; ils avaient des ennemis qui les traitaient de *Bagotiens*, et dans Paris et jusque dans les provinces circuleront des libelles latins, *Contra Bagotianos*, *Errores Bagotiani*, qui les bafouaient[1]. Ils laissaient dire et le P. Bagot, lui aussi, laissait dire; patiemment, toutes ces activités attendaient, disponibles pour l'occasion qui les réclamerait.

II

UN MISSIONNAIRE EN QUÊTE D'ÉVÊQUES POUR L'ASIE : LE P. DE RHODES CHEZ LES « BONS AMIS »

L'occasion survint un jour de 1653. Le P. Bagot leur amenait un Jésuite de ses confrères, qui mettait leurs imaginations en branle. Il avait nom Alexandre de Rhodes; sur ses

1. De Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVIIe siècle*, II, p. 258 (Paris, 1896). Alph. Auguste, *Les Sociétés secrètes catholiques du XVIIe siècle et H. M. Boudon*, p. 56-60 (Paris, 1913), établit que ces libelles étaient d'inspiration janséniste, en raison de l'hostilité du P. Bagot contre les « petites écoles » de Port-Royal.

pieds d'apôtre, la poussière des routes d'Asie, la poussière des routes d'Europe, avaient tour à tour passé.

Près de trente ans, de 1619 à 1647, ce prêtre s'était fait Asiatique. La Chine et l'Indochine, surtout, l'avaient retenu. Il venait de publier le *Sommaire de ses divers voyages et missions apostoliques*. Il racontait qu'il avait été banni de la Cochinchine, que les chrétiens y étaient persécutés, que trois de ses catéchistes y avaient souffert le martyre, et que ses supérieurs l'avaient renvoyé en Europe pour représenter au Pape qu'il y avait là-bas trois cent mille chrétiens à peu près, qui manquaient de prêtres et qui n'étaient pas confirmés, faute d'évêques. Il leur faudrait au moins trois cents prêtres, estimait-il, et il ajoutait que, si l'Europe voulait les fournir, elle devrait en expédier quatre cents, car en route la mort sévirait.

Mais que dirait le roi d'Annam en voyant arriver un tel bataillon? Le souverain redouterait ces hommes d'Église comme les fourriers d'une domination étrangère, et l'Annam, par esprit de défense nationale, deviendrait un État persécuteur, tout comme le Japon. D'où Rhodes concluait : Pourquoi ne pas envoyer là-bas tout simplement deux ou trois évêques, qui formeront et ordonneront des prêtres indigènes, issus du terroir, des prêtres qui seraient là et qui resteraient, si quelque bourrasque s'abattait sur les apôtres européens du Christ et les expulsait?

Ce que le P. de Rhodes pensait au sujet de l'Annam, le Franciscain Luis Sotelo l'avait pensé, dès 1621, au sujet du Japon : « Les religieux sans évêques, avait-il dit, sont des nerfs sans os. »

Rhodes, dès 1650, avait soumis ces idées à la Congrégation de la Propagande, dans une longue supplique; à deux reprises elle les avait examinées; à l'unanimité, les cardinaux membres de la Congrégation avaient expressément proposé à l'approbation du Pape un décret, en vertu duquel les royaumes de Tonkin et de Cochinchine seraient mis sous l'hégémonie spirituelle d'un patriarche, de deux ou trois archevêques, et de douze évêques *in partibus infidelium*[1].

1. Launay, *Documents historiques relatifs à la société des Missions étrangères*, I, p. 506, 512 et 147, n. 1 (Paris, 1904).

Le décret demeurait en souffrance, et la Propagande, ensuite, restreignait beaucoup ses desseins : on ne parlait plus que de trois évêques ou même d'un. Un évêque, voilà tout ce que demandait Rhodes, le 6 mai 1652, dans la lettre qu'il adressait au Pape Innocent X. « Déjà sept indigènes, y disait-il en substance, ont versé leur sang pour la foi et il y en a déjà une centaine qui se font catéchistes, comment ne pas croire que dans les rangs de ce petit troupeau l'on ne puisse trouver de futurs pasteurs? »

Innocent X, en réponse, avait offert au Jésuite de le faire évêque : il avait refusé. Alors le Pape avait ordonné : cherchez-moi des prêtres séculiers que je puisse faire évêques et envoyer aux Tonkinois. Et l'on prétend qu'Innocent X, mécontent du gouvernement de Louis XIV, inquiet du gallicanisme et du jansénisme, avait ajouté : « Surtout pas de Français. » Rhodes avait quitté Rome le 11 septembre 1652, il avait cherché en Italie, peut-être même en Suisse, et il s'en venait dire en France qu'il n'avait rien trouvé et que pourtant, là-bas, au loin, les épis étaient mûrs pour la moisson. Vingt Jésuites de France s'offraient pour partir avec lui, mais ce qu'il voulait, c'étaient des prêtres séculiers, c'étaient des évêques; allait-il, en France comme ailleurs, être déçu? Il confiait ses désirs et ses déceptions aux jeunes dirigés du P. Bagot.

Il faisait sombre dans son âme, et dans les leurs aussi; l'Esprit voulait souffler au Tonkin et les messagers lui faisaient défaut. Mais il y avait la France. « J'ai cru, écrira bientôt Rhodes, que la France, étant le plus pieux royaume du monde, me fournirait plusieurs soldats qui aillent à la conquête de tout l'Orient, pour l'assujettir à Jésus-Christ, et particulièrement que j'y trouverais moyen d'avoir des évêques, qui fussent nos pères et nos maîtres en ces églises[1]. »

Rhodes ne s'était pas trompé; si, parmi les prêtres séculiers qu'il entretenait, il s'en trouvait bien peu qui « s'enflammassent », et finalement aucun qui se décidât à partir, il voyait, au contraire, rue Coupeaux, une effervescence d'aspirations qui le remplissait de joie. Un certain nombre de ces jeunes gens ne rêvaient plus que de l'Asie, que d'être

1. *Voyages et missions du P. de Rhodes*, éd. Gourdin, p. 319 (Lille, 1884).

là-bas, sous l'impulsion du Pape, les collaborateurs de l'Esprit. Ils sont au moins vingt qui désirent aider nos missions, écrivait Rhodes au Général des Jésuites, dès le 14 février 1653.

Le P. Bagot, bientôt, s'effrayait de cette promptitude des vocations. De par sa volonté, tous faisaient une retraite de dix jours, pour connaître plus sûrement le vouloir divin. Au sortir de la retraite, plusieurs voulaient être Jésuites. « On peut les admettre comme novices, et leur noviciat se fera au cours du voyage », pensait le P. de Rhodes; le Général, à Rome, opinait autrement, et voulait qu'avant de partir ils fissent, à Paris même, quatre ou cinq mois de noviciat. On les joindrait ensuite aux évêques qui partiraient pour l'Extrême-Orient.

Il semblait à Rhodes et au P. Bagot, que M. Pallu, M. de Montigny-Laval, et M. Bernard Piques, étaient éminemment dignes de recevoir la consécration épiscopale et de s'en aller, avec cette dignité, constituer des clergés en ces régions. « Voilà bien ceux que Dieu me destine, disait le P. de Rhodes, j'ai trouvé, dans ces jeunes gens, des dispositions plus parfaites que celles que j'ai cherchées dans les séminaires et les autres lieux de l'Europe. »

Le nonce Bagni était prévenu, il faisait une enquête sur ces trois jeunes prêtres; les conclusions étaient favorables. Le 7 mars 1653, partaient pour Rome deux lettres, l'une du Nonce, l'autre du P. de Rhodes; elles annonçaient « qu'il se trouvait à Paris des personnes zélées, — et le Nonce nommait la duchesse d'Aiguillon, nièce du défunt cardinal Richelieu — toutes prêtes à fonder une rente perpétuelle de six cents écus par an, qui permettrait d'entretenir en Extrême-Orient deux ou trois évêques, au gré de Rome[1].

L'Église de France s'agitait : dès le mois de juillet 1653, les signatures de Henri de Savoie-Nemours, archevêque de Reims, et des évêques de Senlis, du Puy, d'Amiens, de Condom, celle du conseiller d'État Laisné de la Marguerie, qui sera bientôt supérieur de la Compagnie du Saint-Sacrement, celle de M. Salvator Burlamaqui, membre de la même Compagnie, s'alignaient au bas d'une supplique qui demandait

1. Launay, *Documents*, I, p. 514-515.

à Innocent X de créer, rapidement, des évêques *in partibus*, pour l'Extrême-Orient[1]. Sans plus attendre, la Compagnie du Saint-Sacrement, dès le 14 août, donnait au P. de Rhodes une somme fort considérable. « Elle a toujours témoigné grand zèle, notera son annaliste Voyer d'Argenson, pour aider et favoriser ces voyages apostoliques[2]. »

Deux ans plus tôt, Henri de Lévis, duc de Ventadour, qui, dès 1627, avait eu l'idée de fonder la Compagnie du Saint-Sacrement, avait conçu le projet d'une Compagnie qui s'appellerait les missionnaires des Indes, et un instant songé à devenir le préfet général des missions américaines et comme « le patriarche de l'Amérique[3] » : ce songe ambitieux, qui avait suscité les réserves de Saint Vincent de Paul, ne s'était pas réalisé; mais dans la Compagnie du Saint-Sacrement l'atmosphère demeurait propice à l'idée d'expansion apostolique.

Le 17 septembre, à la signature de l'archevêque de Reims et de MM. Laisné de la Marguerie et Burlamaqui, s'ajoutaient, au bas d'une supplique nouvelle — adressée, celle-ci, à la Propagande — les noms d'autres membres de la Compagnie, le conseiller d'État Barillon de Morangis, l'avocat du Plessis Montbar, le comte d'Albon, l'écuyer Bertrand Drouart, et le nom de Saint Vincent de Paul. On était dans l'attente des décisions de Rome; ces décisions tardaient. Une lettre que, le 5 décembre 1653, le P. Bagot adressait au Général des Jésuites, nous montre les trois évêques éventuels comme désireux de se lier à la Société de Jésus par le vœu qui lui rattachait les Jésuites devenus évêques. Libre à eux, répondait en substance le Général, mais il ne voulait pas qu'ils se fissent des illusions sur la valeur d'un tel vœu. C'était à la Propagande de parler, son silence se prolongeait.

Le 27 mars 1654, une lettre du P. de Rhodes réinsistait auprès du cardinal préfet, disant que le Général des Jésuites était pressé de le voir repartir, que déjà ses vingt compa-

1. Launay, *Documents*, I, p. 1-2.
2. Voyer d'Argenson, *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, éd. Beauchet Filleau, p. 139 (Poitiers, 1900).
3. Saint Vincent de Paul, *Correspondance*, éd. Coste, IV, p. 292-296, 336, 348, 377, 635, 636 (Paris, 1921); Auguste, *op. cit.*, p. 37-39.

gnons de route étaient désignés : il souhaitait que d'urgence Son Éminence envoyât là-bas des évêques et qu'elle s'acquît, ainsi, un mérite égal à celui du Pape Saint Grégoire, qui, sans jamais avoir franchi la Manche, avait mérité le titre d'apôtre de l'Angleterre en donnant à ce pays un épiscopat.

Moins d'un mois après, le 23 avril, nouvelle intervention de Barillon, de Drouart, de Du Plessis-Montbar, auprès de la Sacrée Congrégation; ils reparlaient des pensions constituées pour les évêchés, ils attendaient les bulles. Après le P. de Rhodes, après les confrères du Saint-Sacrement, Saint Vincent de Paul à son tour sautait sur sa plume, et confiait au cardinal préfet que l'un de ces ecclésiastiques proposés pour accompagner les évêques lui était « particulièrement ami et fort affidé », et qu'on aurait par lui d'exactes informations sur l'état de la religion en ces lointains pays[1]. En juillet, c'était au tour de la duchesse d'Aiguillon d'écrire à Rome; elle s'enflammait, décidément, pour l'Extrême-Orient, du même zèle que jadis pour le Canada. Lorsqu'elle s'appelait encore madame de Combalet, Corneille lui avait dédié le *Cid* : tout ce qui avait soif d'héroïsme regardait vers elle comme vers une protectrice.

Le P. de Rhodes, qui semble avoir connu la lettre de la duchesse, écrivait à Pallu : « Elle ne perd point courage pour notre affaire, elle ne juge pas la requête entièrement désespérée. » Mais il devait bientôt, lui, laisser la requête suivre son cours. Il avait lancé l'idée, elle ferait son chemin ou elle ne le ferait pas... Le Général des Jésuites avait besoin de lui pour la mission de Perse; à la fin d'août 1654, Alexandre de Rhodes quittait Paris; le 16 novembre, il s'embarquait à Marseille. Pallu raconte qu'avant de s'éloigner, Rhodes disait à ses familiers : « J'ai toujours tenu pour certain que Dieu, qui dispose des temps et des moments, sera propice un jour aux Tonkinois et qu'à l'heure opportune des évêques partiront[2]. »

1. Launay, *Documents*, I, p. 516-520.

2. Launay, *Documents*, I, p. 149. C'est par l'effet d'une confusion avec la future démarche de Pallu à Rome que Bénigne Vachet, dans ses *Mémoires* (p. 48), place à cette date un prétendu pèlerinage du P. de Rhodes aux pieds du Pape Innocent X, en compagnie de six des « Bons Amis ». Les souvenirs de Pallu lui-même sont évidemment imprécis lorsque dans sa *Brevis et perspicua*

Fénelon, prêchant trente ans plus tard dans l'Église même des Missions étrangères, rappellera le souvenir du P. Bagot : « Il ne sera pas effacé de la mémoire des justes, dira-t-il, le nom de cet enfant d'Ignace, qui, de la même main dont il avait rejeté l'emploi de la confiance la plus éclatante, forma une petite société de prêtres, germes bénis de cette communauté. » En fait, la forme de société missionnaire que plus tard ils adoptèrent n'était ni réalisée, ni même encore nettement conçue, au moment où le P. de Rhodes prit congé d'eux et du P. Bagot. Mais c'est parce que le P. de Rhodes voulut des évêques pour l'Extrême-Orient, c'est parce que rue Coupeaux, sous les auspices du P. Bagot, il recruta des évêques éventuels, dont l'un s'appelait Pallu, que la maison de la rue Coupeaux fut le lointain berceau d'un grand institut missionnaire : les deux Jésuites eurent la gloire de jeter, parmi ces bonnes volontés, la semence qui les féconderait.

III

OPPOSITION DU PORTUGAL, DESTINÉES ÉPISCOPALES EN SOUFFRANCE, L'INTERVENTION DU « NAIN DE JULIE »

Rome temporisait, parce que Lisbonne avait eu vent de la campagne du P. de Rhodes et des projets de la Propagande; et le gouvernement portugais, qui, depuis longtemps, considérait ce Jésuite comme un adversaire du vieux droit de « Patronat », parlait, agissait, s'insurgeait. Si l'Église de Rome pouvait, depuis la fin du xve siècle, accéder librement aux Indes Orientales, c'était aux rois et aux navigateurs portugais qu'elle le devait : tournant cette barrière terrestre qu'interposait l'Islam entre les pays de chrétienté et les pays d'Extrême-Orient, le Portugal avait ouvert au *Credo*, en même temps qu'au commerce, les routes des mers; il était assez naturel qu'il réclamât, en se prévalant d'une telle gloire,

expositio (*Documents*, I, p. 148) il place après la mort d'Innocent X, qui est du 5 janvier 1655, le départ du P. de Rhodes pour la Perse.

le maintien des prérogatives dont l'avait investi toute une suite de papes, de Martin V à Paul V. Elles lui permettaient d'exiger qu'aucun missionnaire ne se rendît aux Indes sans passer par Lisbonne; elles lui donnaient le droit de présentation à tous les évêchés, à tous les bénéfices, dans les pays conquis sur les infidèles et dans les pays à conquérir. La Papauté lui avait conféré ces droits en vue des services qu'elle attendait de lui pour la besogne d'évangélisation.

Mais le Portugal du XVIIe siècle n'était plus un peuple conquérant; tout au contraire, il perdait ses conquêtes de jadis; devant les Hollandais, devant les Anglais, on le voyait peu à peu s'effacer, manquant d'hommes et manquant d'argent. Que lui servait son droit de présentation aux évêchés, et la ténacité qu'il mettait à n'en point faire abandon, puisqu'il laissait les églises sans évêques? Puisque l'état des caisses, à Lisbonne, ne permettait guère de subventionner les missionnaires, que signifiait cette contrainte, qui prohibait de prêcher le Christ dans l'océan Indien si l'on n'en avait pas reçu licence sur les bords du Tage?

Déjà la Propagande, en 1634, avait fait mine de vouloir en finir avec ces archaïsmes : elle avait affirmé qu'il valait mieux envoyer les évêques au Japon par la Perse et la Syrie, même à grands frais, que de les embarquer gratuitement sur les vaisseaux portugais[1]. Mais lorsqu'il fallait, au bout de vingt ans, préciser et réaliser des déterminations aussi graves, qui risquaient de creuser un fossé entre le Vatican et le Portugal, et lorsqu'il s'agissait, surtout, d'envoyer en ces lointaines latitudes des évêques qui ne seraient ni les élus, ni les sujets, du gouvernement de Lisbonne, le Saint-Siège ne voulait procéder qu'avec une sage lenteur.

M. Pallu, M. de Montigny-Laval, M. Piques, sentaient leur flamme se consumer, et leurs énergies piétiner. Piques, sans plus attendre, acceptait la cure parisienne de Saint-Josse; Montigny-Laval se retirait à Caen, dans cet ermitage de M. de Bernières dont, il y a quelque temps, M. Maurice Souriau s'est fait l'historien. Pallu, lui, se demandait, mélancoliquement, s'il ne serait pas dans sa destinée de demeurer sur le rivage, dans le port. Serait-il occupé toute sa vie, comme

1. Launay, *Histoire de la Société des Missions Étrangères*, I, p. 17.

chanoine tourangeau, dans l'économie et le soin des affaires temporelles? Ou bien convertirait-il, au loin, des milliers d'âmes? Il invoquait de Dieu la grâce de ne se plaindre point, si cette seconde destinée lui était refusée. Son imagination s'évadait vers Lisbonne, où les Jésuites, compagnons du P. de Rhodes, allaient s'embarquer. Tristement il songeait qu'on ne le laisserait pas monter sur ces vaisseaux, s'il n'était pas Jésuite. Être Jésuite « pour cet emploi déterminément », pour l'emploi de missionnaire, il y était prêt depuis longtemps; la lettre du P. Bagot au Général de l'Ordre l'avait prouvé. Mais il avouait : « Si ce n'est pour cet emploi, j'ai de la peine à entrer en cette Compagnie. Je ne puis goûter toutes leurs fonctions de çà, non pas même les apostoliques dans la manière ordinaire. » Pallu se décidait à patienter, et demandait aux associations pieuses qu'elles lui procurassent un bon nombre de communions et de prières, pour y aider[1].

Et tandis qu'elles priaient, François Pallu, dans sa stalle de chanoine de Saint-Martin de Tours, essayait de ne se point morfondre et aspirait à se résigner. Le saint petit chanoine, comme on l'appelait, apaisait par une gymnastique de soumission son impatience, non certes d'être évêque, mais d'être missionnaire. Il y avait là, tout près de lui, le tombeau de Saint-Martin, le treizième des apôtres, avait dit le Moyen Age. Dieu voulait-il qu'il fût le gardien de ce tombeau, ou bien qu'au contraire il y prît élan pour s'en aller, au pays où le soleil se lève, faire éclore la lumière du Christ? « Vos entreprises sont des trompeuses, lui disait un bon dévot; elles ne s'accompliront jamais, elles sont une invention du diable pour vous distraire de faire le bien dans votre ville et dans tout le pays. » Tout cela rendait Pallu fort perplexe; quand donc viendrait l'heure de Dieu?

Cette heure qui sans cesse reculait, certaines hautes personnalités de l'Église de France avaient hâte de l'entendre sonner. En cette année 1655, se tenait l'assemblée du clergé. Le 13 avril, un prélat se levait, et demandait à ses collègues qu'une lettre fût écrite au nouveau pape Alexandre VII, pour le prier « de pourvoir au plus tôt les nouvelles églises de Tonkin et de Cochinchine de pasteurs qui les gouvernassent ».

1. Pallu, *Lettres*, II, p. 319-321 (Paris, 1904).

Ce prélat n'était autre que Godeau, évêque de Vence.

L'ancien « nain de Julie » venait de consacrer à Saint Paul, l'apôtre des Gentils, toute une épopée; il allait bientôt publier un discours intitulé : *De l'Utilité des Missions pour porter la lumière de l'Évangile dans les pays infidèles*; et tous les souvenirs qu'il gardait de sa vie mondaine, et des atours des Précieuses, et du faste de l'hôtel de Rambouillet, allaient lui dicter une impérieuse sommation, celle de vendre « tant de vases, tant de tableaux, tant de chandeliers, tant de miroirs, tant de plaques », pour en employer le prix à la nourriture des missionnaires, celle de réserver pour eux, aussi, l'argent qu'hier on dépensait à des « jupes si superbes », et à des « points-coupés si magnifiques ». Poète et tribun de l'idée d'évangélisation, Godeau parlait, devant l'assemblée générale du clergé de France, des besoins de l'Extrême-Orient; et l'assemblée le priait de rédiger une supplique, à destination d'Alexandre VII, pour que la Papauté se hâtât d'y satisfaire; ainsi Godeau faisait-il, et le 17 mai, la lettre était approuvée et signée[1].

IV

LE PÈLERINAGE A ROME DE FRANÇOIS PALLU, VINCENT DE MEUR ET QUELQUES AUTRES « BONS AMIS »

Un an s'écoulait encore sans que Rome eût parlé : Pallu, à Tours, s'était mis à faire son office de chanoine, comme s'il n'eût jamais été question, pour lui, de missions ou d'une mitre. Mais il semble que, rue Coupeaux, les regards et les pensées épiaient toujours les échos de Rome. Pourquoi n'y point aller? suggéraient, au printemps de 1656, quelques-uns des « Bons Amis ». Le Breton Vincent de Meur, surtout, s'éprenait de cette idée : on se préparait à la réaliser, et, de Tours, Pallu accourait, pour se joindre à la caravane. Il n'avait personnellement d'autre pensée, nous affirme-t-il, que de se rendre « au seuil des Apôtres pour y porter à Dieu ses vœux et ses prières »; et durant la halte qu'il faisait à Paris, il évitait le plus possible ceux qui avaient été au

1. *Procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, IV, p. 375 (Paris, 1780).

courant des démarches du P. de Rhodes, et il s'arrangeait, surtout, pour que sa présence demeurât ignorée de la duchesse d'Aiguillon. Le voyage dura presque un an; les six « Bons Amis » furent retenus six mois à Marseille, par la peste; ils la retrouvèrent en Italie. Ils allaient à pied, demandant l'aumône, et la partageant ensuite avec de plus pauvres qu'eux. A la fin de mai 1657, ils étaient à Rome. Un d'eux, Laurent de Brisacier, membre de la Compagnie du Saint-Sacrement, était envoyé là-bas par Duplessis-Montbar pour fonder dans la Ville Éternelle une Compagnie semblable à celle de Paris[1]; les autres, eux, songeaient surtout aux Tonkinois et aux Chinois. Pallu presque aussitôt y recevait une lettre de la duchesse : elle le pressait d'aller voir l'ancien nonce Bagni, maintenant cardinal, et de reprendre l'affaire que Bagni, naguère, avait si opportunément entamée. Cette lettre bouleversa Pallu : il cessait de craindre que l'affaire ne fût une invention du diable; et s'accablant lui-même de reproches, il fut « saisi de honte et de confusion, voyant qu'une femme avait bien plus de zèle que n'en avait un prêtre pour les besoins de l'Église et pour la conversion des infidèles ». Il visita les cardinaux, il enquêta.

Des chiffres, d'ailleurs exagérés, comme celui de soixante-dix mille néophytes tonkinois, l'obsédaient. Il n'y avait là-bas que cinq prêtres, songeait-il, « qu'est-ce que cela? Que faisons-nous ici? » Il chargeait une de ses correspondantes à Paris d'importuner madame d'Aiguillon[2]. Un an plus tôt, à Paris, il se cachait d'elle, craignant qu'elle ne le pressât trop; et c'était lui, maintenant, qui la pressait. Sa vocation s'était réveillée, le Tonkin l'appelait. Suppliques du P. de Rhodes, et de Vincent de Paul, et de Godeau, servaient d'arguments. Il s'armait aussi des propositions qu'avait faites la Propagande, dès 1651, au sujet de l'Extrême-Orient. Une adresse se prépara, que le petit groupe de pèlerins voulait présenter au pape Alexandre VII. Vincent de Meur, au nom de tous, fut chargé de la lire. Au-dessus de l'écusson de ses ancêtres, de Meur avait fait graver ces mots : « Parler de Dieu ou se taire. » Il

1. Sur ce curieux dessein, voir Croulbois, *Revue d'histoire et littérature religieuses*, 1904, p. 416-417 et 519-564.

2. Pallu, *Lettres*, II, p. 322.

allait bientôt parler de Dieu aux clercs du séminaire dont il sera supérieur; ce jour-là, c'est au Pape lui-même qu'il parlait de Dieu. L'adresse disait que la Chine s'ouvrait grâce à l'empereur des Tartares, un autre Constantin, qui, dans Pékin, faisait construire une magnifique église avec sept autels; elle rappelait les espoirs et les détresses de la chrétienté tonkinoise; elle demandait l'envoi d'évêques avec le titre *in partibus infidelium*. La Perse et le Royaume des Mogols seraient leurs étapes vers l'Extrême-Orient, si le Portugal leur opposait une barrière.

Les voilà, Pallu et les autres, le 17 juillet 1657, devant le pape. De Meur parle, c'est un homme tout de feu : le pape est séduit, conquis. Alexandre VII se rappelle sa propre jeunesse, l'intention qu'il avait eue d'aller aux missions, sa docilité aux conseils de Saint François de Sales, qui lui avait dit : « Ne demandez rien et ne refusez rien que vous ne connaissiez la disposition du pape pour ce qui lui plaira faire de vous. » Il n'avait donc pas demandé les missions, il s'était laissé engager dans la *carrière*, qui l'avait mené jusqu'à la tiare; et sous sa calotte blanche, il pensait tout haut : « Peut-être que je n'ai pas correspondu à la grâce de cette vocation, et si je l'eusse fait, je ne serais pas à cette place que j'occupe si indignement [1] ».

C'était un précieux symptôme que ces dispositions personnelles du souverain Pontife. Quatre cardinaux étaient nommés pour s'occuper activement de l'affaire; mais plus on l'étudiait, plus elle paraissait complexe. Au loin, Duplessis-Montbar s'impatientait; il parlait à Brisacier, dans une lettre du 2 août, du beau vaisseau que déjà l'on équipait en Hollande, pour les missionnaires, avec le concours d'un Hollandais catholique; il se plaignait qu'à Rome, « le lieu où il se devait espérer le plus », il ne se fît « aucune contribution ». « Si nous étions un peu soutenus par les libéralités de sa Sainteté, ajoutait-il, nous ferions des merveilles [2]. » Pallu restait seul à Rome, avec Brisacier, les autres pèlerins ayant repris la route de Paris. Il sentait qu'il avait besoin de renforts; il écrivait en France, à un prêtre qu'il savait animé des mêmes désirs

1. Pallu, *Lettres*, II, p. 324.
2. Croulbois, *loc. cit.*, p. 540.

que lui, et il le priait de venir à Rome, à la rescousse. Ce prêtre s'appelait Pierre Lambert de la Motte.

V

UN RENFORT A ROME POUR LES « BONS AMIS » : PIERRE LAMBERT DE LA MOTTE. PALLU ET PIERRE LAMBERT, ÉVÊQUES. LE PROJET D'UN SÉMINAIRE DES MISSIONS

Naguère avocat à la cour des Aides de Rouen, Pierre Lambert s'était demandé : Dois-je rester juriste? à l'heure même où Pallu se disait : Suis-je fait pour demeurer chanoine? Quel bel avenir est le sien! disait la société rouennaise. Il rêvait, lui, d'un autre avenir. Il devenait étrange, se cachait, s'effaçait, disparaissait, s'en allait à Caen voir les Eudistes, à Notre-Dame-de-la-Délivrande prier la Madone, à Paris causer avec les hommes d'œuvres qui s'occupaient du Canada. On le retrouvait à Lisieux, dans un piteux appareil, monté sur une « mazette », qu'un paysan tenait par une rêne de corde : les gentilshommes qui le voyaient ainsi, lui, le châtelain de la Motte, passer sur le marché, ne savaient que dire ni que faire, les uns feignaient de ne pas l'apercevoir, les autres lui offraient une monture plus digne de lui.

Endossant un cilice, il faisait une retraite de trente jours, puis il entreprenait ce qu'il appelait un voyage d'abjection : transfiguré en pauvre, ainsi que d'en haut il en avait reçu l'ordre, il se faisait raser, s'affublait d'une casaque neuve et d'un haut-de-chausse de grosse toile, avec un vieux chapeau, de méchants souliers, et une corde autour des reins. Dans cet accoutrement, il errait à travers les rues de Rennes, cherchant le tombeau du Frère Jean de Saint-Samson, le grand mystique carme, dont M. l'abbé Henri Bremond a ressuscité la gloire. De quel pays est ce personnage? demandaient les passants. On le prenait pour un espion, pour un homme « entêté de sentiments extraordinaires ». Les Carmes se défiaient de lui : il eût voulu passer dix heures par jour auprès du sépulcre de Jean de Saint-Samson, et le reste du temps causer avec eux : ils éconduisirent cet original. Dans la rue, une troupe de femmes, d'écoliers, d'artisans, le lar-

daient de brocards et d'injures. On s'amusait à lui faire l'aumône; il l'acceptait, chapeau à la main. Reprenant la route de Caen, il faisait plus de cinq grandes lieues à jeun; à Avranches, descendant chez une personne de sa connaissance, il y « affectait, contre son naturel, certaines manières grossières et rustiques, pour mourir à toutes les civilités du monde ». Il lui plaisait de devenir, par ses allures, la fable de toute la province : ainsi rachetait-il, publiquement, les mauvais exemples qu'il croyait avoir donnés par sa docilité à la « fausse sagesse du monde ». Il rentrait à Caen, en plein jour, avec cet « air extravagant » d'un gueux. En trois mois il devenait séminariste, diacre, prêtre. Ordonné à Coutances en décembre 1655, il reprenait le chemin de Rouen pour y diriger le « Bureau des pauvres valides ». Enfants abandonnés, pauvres honteux, devenaient les clients de son zèle. Il achetait, dans Rouen, une maison pour l'installation d'un séminaire d'Eudistes, il préparait la création d'un asile de filles repenties, il travaillait au relèvement du clergé dans la vallée d'Auge.

Ses desseins charitables lui coûtaient cher, il lui fallait aller à Paris pour trouver quelque argent. Il s'y logeait rue Saint-Dominique, dans une des maisons d'œuvres du P. Bagot, où son frère cadet Nicolas résidait. Autour de lui, on parlait de l'Extrême-Orient, des projets qui s'agitaient, des difficultés auxquelles ils donnaient lieu. Lambert de la Motte s'y intéressait fort. Des affaires à régler, à Dijon, en Savoie, le forçaient à détacher ses pensées de cette lointaine Asie : il prenait le chemin de la Bourgogne, descendait la Saône, priait à Lyon devant le cœur de Saint François de Sales, priait à la Chartreuse. En passant, il faisait ses dévotions à la Madone de Myans, puis séjournait dans Annecy. Et voilà qu'au delà de cet horizon de montagnes où s'encadre le lac d'Annecy, un autre horizon surgissait devant l'imagination du voyageur : l'horizon de l'Extrême-Orient. La lettre de Pallu l'atteignait, modifiait brusquement le cours de ses préoccupations, et puisqu'elle l'appelait à Rome, il irait. Pierre Lambert se hâtait; le 18 novembre 1657, il y arrivait.

Avec Pallu il voyait plusieurs cardinaux. Certains observèrent, semble-t-il, que la duchesse d'Aiguillon n'avait fait que promettre des fonds; pouvait-on nommer des évêques

avant que ces fonds ne fussent versés? Lambert de la Motte engageait aussitôt ses propres revenus pour écarter cette objection. Il eut bientôt l'impression que si Pallu et lui pouvaient joindre le secrétaire de la Propagande, Mgr Albérici, leur cause était gagnée. Mais, hélas! la porte du secrétaire était close. Pierre Lambert, ne pouvant la forcer, suivait le prélat partout où il allait, lui multipliait les révérences, faisait mine de vouloir l'approcher et puis de s'effacer. « Une audience seulement, et vous ne me reverrez plus », disait-il à Mgr Albérici, un jour que celui-ci s'impatientait contre ce fâcheux.

L'audience, le lendemain, dura douze heures d'horloge, au cours desquelles le secrétaire de la Propagande devint pour Pierre Lambert le plus chaleureux des amis. Peu de temps s'écoulait; la commission des quatre cardinaux décidait en principe la création de trois « vicariats apostoliques » en Extrême-Orient. Lambert de la Motte s'offrait d'avance, pour accompagner les vicaires en qualité de simple missionnaire : « Il ne trouverait, disait-il, rien de plus grand pour lui, ni de plus avantageux pour son salut, que de renoncer à tous les biens qui l'attachaient en France, pour aller chercher une vie pénible parmi les nations infidèles. »

Mais Lambert de la Motte ne devait point franchir les mers comme simple missionnaire, il devait les franchir comme évêque, car, dès le 13 mai 1658, le pas décisif était fait. Deux des vicariats recevaient immédiatement des titulaires : l'un était Pallu, et l'autre ce Lambert de la Motte, qui ne s'était guère imaginé, en quittant sa Normandie pour quelques mois, qu'il en reviendrait avec une mitre. Alexandre VII, le 8 juin, approuvait ces deux choix.

Les dévots tourangeaux qui, naguère, traitaient de tentation du diable la vocation missionnaire de Pallu, purent se sentir confondus. Elle avait dit vrai, la folle de la cour de la *Rose Blanche*, en le saluant jadis comme « patriarche ». Elle ne s'était pas trompée non plus en décorant du même titre Montigny-Laval, car la mitre, aussi, allait se poser sur cette tête : depuis le 11 avril, de par un décret de la Propagande, ce Montigny-Laval, que le nonce Bagni avait, en 1652, proposé comme vicaire apostolique pour l'Extrême-Orient,

était enfin pourvu d'une telle dignité, mais en vue d'une autre région : c'était à Québec qu'on l'envoyait, il devait prendre congé de l'Ermitage de Caen, se préparer à franchir bientôt l'Océan. Pour le Canada, pour l'Indochine, les pieux groupements du P. Bagot avaient été des pépinières de chefs spirituels.

En ce mois de juin 1658, les deux vicaires apostoliques de l'Extrême-Orient et le vicaire apostolique de la Nouvelle-France joignaient leurs signatures au bas d'une supplique qui représentait à la Propagande qu'il était « nécessaire, pour la conservation et l'accroissement des Missions, de commencer au plus tôt l'œuvre du clergé indigène dans le Canada, la Chine, le Tonkin et la Cochinchine, suivant l'ordre de Sa Sainteté »; qu'il serait « bon qu'il y eût toujours quelques sujets totalement disposés à être envoyés au secours des autres missionnaires ou à commencer d'autres missions, si la Sacrée Congrégation le jugeait à propos », et qu'il était dès lors « non seulement convenable, mais encore nécessaire, de fonder un séminaire qui eût pour son unique fin la propagation de la foi auprès des infidèles, et dans lequel pussent être admis tous les prêtres afin d'éprouver leur vocation, et de les préparer par tous les moyens convenables à quelque mission que ce fût ». Une note de la Propagande, au bas de la requête, est datée du 1er juillet 1658, et porte ces mots : « Sera pris en considération[1]. »

La première étape de l'œuvre, la seule qu'eût envisagée le P. de Rhodes, avait été franchie le jour où avaient été désignés les vicaires apostoliques; et le 31 mai 1658, la Compagnie du Saint-Sacrement, après lecture de lettres du Jésuite, qui, du fond de la Perse, ne cessait de s'intéresser au Tonkin, marquait l'intention de se montrer généreuse, pour ce qu'elle appelait « la célèbre mission du Tonkin[2] ».

La supplique des vicaires apostoliques marquait une étape nouvelle, celle qui devait conduire à la fondation du Séminaire des Missions.

1. Launay, *Histoire de la Société des Missions Étrangères*, I, p. 39-40.
2. Voyer d'Argenson, *Annales*, p. 177.

VI

LES ÉVÊQUES A PARIS. INITIATIVES ET APPELS DE LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT

A la date du 17 août 1658, un bref d'Alexandre VII attribuait à Pallu le titre épiscopal d'Héliopolis, et à Lambert de la Motte le titre épiscopal de Beryte, tous deux *in partibus infidelium*. On aimait mieux leur donner des titres prolongeant le souvenir de chrétientés disparues, que de les attacher à des églises locales d'Extrême-Orient; s'ils eussent été faits évêques de quelque ville d'Indochine ou de Chine, le Portugal aurait tout de suite objecté que c'était là un attentat contre la juridiction de ses propres prélats, archevêque de Goa, évêque de Malacca, évêque de Macao, et contre son propre droit de patronat ecclésiastique; mais on les envoyait, là-bas, comme représentants directs du Pape et comme dépendant entièrement de lui. En cet Extrême-Orient où le Portugal et l'Espagne considéraient les églises missionnaires comme des sortes d'appendices de leurs Églises d'État respectives, la Papauté, représentée par ces prêtres de France, allait réclamer et exercer son droit de surveillance et de souveraineté spirituelle sur l'organisation des missions.

Lambert de la Motte et Pallu quittaient Rome, le premier en août, le second en novembre, pour prendre la route de Paris : celui-ci, avant de s'éloigner des Sept Collines, recevait la consécration épiscopale dans la basilique même de Saint-Pierre, celui-là ne la recevra que deux ans plus tard, à Saint-Germain-des-Prés. Les contemplatives, par de mystérieuses accointances, pressentaient la page d'histoire religieuse qui allait s'ouvrir. Bientôt on racontera que la Carmélite Marie de Saint-Bernard, séparée de l'autel par une grille couverte de rideaux épais, avait vu distinctement un prêtre dire la messe, et, par-dessus sa tête, une couronne planer, et cette couronne peu à peu descendre vers lui. Ce célébrant, curé à Aix-en-Provence, nommé Ignace Cotolendy, deviendra bientôt le troisième vicaire apostolique. Catherine de Bar, première supérieure des religieuses de l'Adoration perpétuelle, se mettait en prières avec Lambert de la Motte, pour savoir si

l'ouvrage des missions qui allait commencer était agréable à Dieu, et soudainement elle criait : « Ah! que cela est beau[1]! » Et chez d'autres mystiques, ceux qui préféraient à la vie contemplative la vie active, chez les confrères du Saint-Sacrement, on redoublait de sollicitude pour l'expansion lointaine de l'Évangile. Feuilletez les *Annales* de Voyer d'Argenson à la date du 25 novembre 1658, vous y lisez : « On nomma quatre ecclésiastiques et douze laïques commissaires perpétuels pour travailler à l'œuvre des missions étrangères. On commença le dimanche suivant à l'assemblée, pour former le plan de cette commission. M. le coadjuteur de Narbonne s'y trouva, et cette entreprise a eu de très grands et très heureux succès par la grâce de Notre-Seigneur. » Neuf mois se passent et, le 7 août 1659, les mêmes *Annales* reprennent : « M. du Plessis (il s'agit de du Plessis-Montbar) proposa à l'assemblée de faire une association de commerce pour la Chine, afin de trouver le moyen d'y passer M. l'évêque d'Héliopolis... M. du Plessis dit en même temps que le pape Alexandre VII avait promis d'accepter le fonds de trois évêchés sur des bénéfices après la mort de ceux qui les consentiraient, mais jusqu'ici ce projet n'a point encore eu d'exécution[2]. » Ainsi les Confrères du Saint-Sacrement s'intéressaient-ils activement à la façon de subventionner Pallu et à la façon de le faire voyager.

Des subventions, il en venait du Roi, qui promettait à chacun des vicaires apostoliques une pension viagère de mille livres, plus tard portée à trois mille; il en venait de mesdames d'Aiguillon, de Ris et d'Orangis, qui fournissaient chacune une rente de six cent livres; mesdames de Bouillon, de Miramion et Fouquet, faisaient des dons de trois mille à six mille livres; l'assemblée du clergé votait une subvention de six mille livres. Mais à son tour la Compagnie du Saint-Sacrement faisait une large générosité; cent vingt mille livres en une seule fois : M. Raoul Allier a relevé le fait dans les mémoires manuscrits de l'abbé du Ferrier, vicaire général de Rodez, conservés à la bibliothèque Sainte-Geneviève[3].

1. Vachet, *op. cit.*, p. 24-25.
2. Voyer d'Argenson, *op. cit.*, p. 182 et 188.
3. Allier, *La Cabale des dévots*, p. 154 (Paris, 1902).

Des facilités de voyage, les Confrères du Saint-Sacrement s'occupèrent d'en procurer à Pallu, en s'entendant avec la Compagnie française de l'Orient et de Madagascar, et en fondant la Compagnie de la Chine pour la propagation de la Foi et l'établissement du commerce dans l'empire de la Chine, les royaumes du Tonkin et de la Cochinchine et îles adjacentes[1].

M. Fermanel de Favery, l'armateur rouennais, père du jeune clerc de la *Rose Blanche*, faisait construire en Hollande, pour cette seconde Compagnie, le vaisseau *Saint Louis*, mais ce vaisseau, tout de suite, sombrait dans un naufrage, avant même d'avoir été utilisé. La future Compagnie des Indes Orientales, à laquelle plus tard Pallu s'intéressera, accordera aux missionnaires, de par la volonté de Colbert, le transport gratuit.

Pallu et Lambert de la Motte eurent tout de suite sous la main, pour être, dans Paris, leurs procureurs généraux, des prêtres et des laïcs de haute piété et tout dévoués à leur idéal. Les prêtres s'appelaient Vincent de Meur, Luc Fermanel de Favery, Gazil : c'étaient d'anciens confrères des groupements du P. Bagot. Les laïcs, Garibal, Voyer d'Argenson, Pajot de la Chapelle, appartenaient à la Compagnie du Saint-Sacrement. Pour procurer à la Société nouvelle de nombreuses libéralités, une association de dames de charité se créait sous la présidence de la Duchesse d'Aiguillon. « Nos Dames font toute la sacristie de cette Église naissante », écrivait Duplessis-Montbar à Brisacier le 27 octobre 1659[2]. L'association d'hommes dont parle en son *Histoire des Missions Étrangères* M. Adrien Launay, association que Pallu constituait parmi ses amis, et qui, chaque mois, essayait de recruter des missionnaires en faisant des conférences sur la nécessité des missions, n'était autre chose, semble-t-il, que cette « assemblée pour les missions », signalée par Voyer d'Argenson comme un rameau de la Compagnie du Saint-Sacrement.

Dans les provinces, aussi, un travail s'organisait en profondeur, pour servir l'idée de mission. Nous apercevons Vincent de Meur à Toulouse en 1658 : il se met en relations avec le P. Jean Ferrier, recteur du Collège des Jésuites, directeur de la grande congrégation de ce Collège, et futur confesseur

1. Allier, *op. cit.*, p. 154.
2. Croulbois, *loc. cit.*, p. 557.

de Louis XIV; et tous deux ensemble fondent, avec sept jeunes gens, la mystérieuse *Aa*, qui, dix-huit ans plus tard, conformément aux premiers désirs de Vincent de Meur, se scindera définitivement en *Aa des clercs* et en *Aa des laïcs*, et qui, grâce à la pratique du « secret », régnant entre tous les membres, déjouera les suspicions administratives; et les documents conservés sur cette *Aa* toulousaine et sur les vingt-neuf autres *Aa* avec lesquelles elle était en relations nous montrent, nous le dirons tout à l'heure en détail, que les missions chez les païens sont l'un des principaux soucis auxquels s'attachent les pieux confrères[1].

Tout comme on avait vu, seize ans plus tôt, M. Olier, curé de Saint-Sulpice, et son confrère de la Compagnie du Saint-Sacrement, M. Laisné de la Marguerie, propager dans Paris une brochure qui s'intitulait : *Les véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*, de même on voyait circuler en faveur des missions du Tonkin et de la Cochinchine, en 1659 et 1660, deux « tracts » successifs, comme aujourd'hui nous dirions; ils subsistent encore à la Bibliothèque Nationale, dans le fonds Thoisy. On y était prié de contribuer pour les missions nouvelles entre les mains de messieurs les curés de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Saint-Sulpice et de Saint-Nicolas-des-Champs; on y était informé que Dieu avait permis en Chine le succès des Tartares, afin qu'ils trouvassent la vraie religion, comme jadis il avait fait en sorte que les barbares la trouvassent; que les évêques allaient partir; et qu'il leur fallait une aide. « Il faut trouver pour chacun, précisait l'appel, quatre ou cinq prêtres, aussi quelques bons laïcs intéressés et dévots qui sussent quelque art excellent comme la chirurgie, la peinture, la musique. » On donnait des précisions pour faire s'ouvrir les aumônières; les frais de voyage coûteraient mille à douze cents livres par tête; les pensions de subsistance, deux cents livres. Les particuliers étaient invités, aussi, à donner aux missionnaires « des pièces d'orfèvrerie, du corail, de l'ambre jaune, des tableaux et miniatures, des cristaux et quelques ouvrages de mathématiques ou de nos

1. Begouen, *L'Aa de Toulouse aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1913.

arts les plus estimés », afin que cela servît « à les mettre à crédit, à faire des présents dans les occasions, et à gagner les bonnes grâces des gouverneurs pour la protection des chrétiens ». Dons en espèces, dons en nature, pouvaient être portés chez diverses personnalités, parmi lesquelles M. du Plessis-Montbar, M. Lhoste, M. de Lamoignon, tous confrères du Saint-Sacrement. Car, de toute évidence, c'était la Compagnie elle-même, qui, sans s'afficher ouvertement, se faisait quêteuse, pour les missions d'outre-mer.

Un bel accent de fierté française animait ces dévotes requêtes :

N'est-ce pas Jésus-Christ, lit-on dans le second appel, qui s'adresse à la France, en l'occasion présente, pour l'avertir qu'il veut désormais l'intéresser au salut du monde, réveiller ce zèle qu'elle a autrefois rendu si illustre par la conversion de tant de royaumes... Depuis qu'on a découvert tant de nouveaux pays, divers royaumes de la chrétienté se sont occupés à y porter la foi, et n'ont rien épargné pour l'y introduire. La France seule, bien qu'elle ne leur cède ni en piété, ni en zèle pour la religion, ni en courage pour les entreprises, ni en abondance de bons ouvriers, n'a que fort peu de part à ce grand ouvrage de la propagation de la foi par tout le monde. Comme cette occupation est la plus digne de son zèle, Dieu veut l'y engager. Il ne la partage pas mal, lui offrant la Chine, qui comprend les peuples les plus civilisés, les plus nombreux, et les plus capables des mystères de notre créance... Comme la ville d'Athènes nous envoya autrefois un saint Denis, voici que Paris se dispose d'envoyer à des villes qui ne lui cèdent point en grandeur, ni en richesses, des évêques, lesquels succédant à la dignité, aux grâces et aux fonctions de saint Denis, et secondés des prières de tous ceux qui s'intéressent à leur mission, produiront, Dieu aidant, de semblables effets dans l'Orient.

Dans le recul de l'histoire, ces lignes éloquentes, propagées par une feuille volante dans le Paris de 1659, marquent une troisième étape de la France missionnaire.

En 1534, François Ier, donnant commission à Jacques Cartier, d'aller au Canada, avait prescrit qu'il emmenât avec lui six hommes d'Église; et comme, au nom de Charles-Quint, le commandeur d'Alcantara s'inquiétait de ces lointains projets, le roi de France avait répondu : « Le soleil luit pour moi comme pour les autres; je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde. »

Ainsi la France avait-elle affirmé son droit d'être apôtre, au delà de l'Atlantique, et ce droit, elle l'exerça.

Entre 1622 et 1630, le P. Joseph, d'accord avec la Propagande, avait semé du Bosphore à l'Euphrate, du Maroc à l'Égypte, de l'Archipel à l'Abyssinie, des Capucins français; ce bassin méditerranéen, où déjà Henri IV avait, çà et là dans le Levant, installé quelques Jésuites, était devenu pour la France une sorte de fief spirituel.

Et maintenant, c'est vers l'océan Indien, vers la mer de Chine, que la Compagnie du Saint-Sacrement attirait les regards du Paris religieux : elle n'admettait pas que la France fût plus longtemps absente de ces parages; et puisque dans l'édifice du « monopole » portugais, le Saint-Siège faisait une première brèche en faveur de l'apostolat français, elle voulait que sans retard, en ce nouveau domaine, le *Credo* du Christ fût prêché par la France.

« Il faut suivre cette voie, écrivait Duplessis-Montbar à Brisacier, puisque Dieu la montre, et en faire une mission toute française, puisque la Providence donne visiblement à la nation le soin de cette grâce[1]. »

Mais, quelques mois plus tard, certaines imprudences de la Compagnie du Saint-Sacrement provoqueront l'anxiété de la Propagande; le missionnaire Irlandais Lesley, chargé d'affaires de Pallu et de Lambert de la Motte, sera convoqué chez le secrétaire de la Congrégation; il constatera que ce prélat « estime extrême le zèle des Français, mais doute de leur prudence et de leur fermeté », et que la Propagande menace, si l'on agit sans elle, de « soustraire ses grâces et pouvoirs et d'en venir jusqu'aux défenses »; et Duplessis-Montbar chargera Brisacier d'affirmer au Saint-Siège que les confrères du Saint-Sacrement sont « des particuliers liés en charité et désireux du salut des âmes, qui n'ont rien plus en recommandation que la soumission et l'obéissance au Saint-Siège et de respecter toutes les conduites de la Sacrée Congrégation *De Propaganda Fide*[2] ». Au demeurant l'incident semble avoir été rapidement clos; la Propagande et le Souverain Pontife lui-même s'étaient faits, dès 1659, les législateurs

1. Croulbois, *loc. cit.*, p. 557.
2. Croulbois, *loc. cit.*, p. 559-561.

de la jeune société des Missions Étrangères, en la distinguant, évidemment, de cette marraine parfois très entreprenante qu'était pour elle la Compagnie du Saint-Sacrement.

VII

LES INSTRUCTIONS AUX VICAIRES; LEUR DÉPART. LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT ET LA FONDATION DU SÉMINAIRE

Un bref d'Alexandre VII, du 9 septembre 1659, partageait l'Extrême-Orient entre les deux vicaires apostoliques et un troisième, dont la nomination était annoncée comme prochaine. Pallu aurait, dans son ressort, le Tonkin et les provinces de Yunnan, Koui-Tchéou, Hou-Kouang, Se-Tchoan, Kouang-Si, Laos; Lambert de la Motte, la Cochinchine et les provinces de Tché-Kiang, Fo-Kien, Kouang-Tong, Kiang-si, avec l'île de Haynan; le troisième vicariat comprenait Nankin et les provinces de Pékin, Chan-si, Chen-si, Chang-Tong, Corée et Tartarie.

Le bref, « pour rendre plus facile l'ordination des prêtres indigènes et pour implanter plus solidement la religion catholique », accordait aux vicaires, pour sept ans, la faculté de dispenser leurs clercs de la connaissance du latin, pourvu qu'ils le sussent lire et qu'ils n'ignorassent pas l'explication de la messe et des formules sacramentelles.

Suivait une longue série d'instructions, rédigées par la Propagande. Pour la première fois, cette congrégation, qu'avait instituée Grégoire XV en 1622 pour centraliser à Rome la direction suprême de l'apostolat catholique, codifiait en un document solennel ses conceptions et ses maximes; elle précisait aux missionnaires l'idéal purement spirituel qui devait être le leur; elle leur recommandait cet esprit d'adaptation, par lequel l'apôtre s'accommode aux usages et mœurs des populations qu'il évangélise, dans la mesure où la discipline chrétienne le permet; elle leur défendait toute activité commerciale, toute activité politique; elle ne

1 Croulbois, *loc. cit.*, p. 557.

voulait pas — les instructions insistaient à deux reprises sur ce point — qu'ils apparussent là-bas comme les introducteurs d'une nation d'Europe, mais comme les introducteurs du Christ; elle les mettait en garde contre la tentation de servir, sur leur terroir d'apostolat, les intérêts des puissances occidentales. On retrouvera des prescriptions analogues au xxe siècle, sous la plume de Benoît XV et de Pie XI; les instructions ainsi adressées, dès 1659, aux vicaires apostoliques furent le point de départ d'une doctrine d'action missionnaire dont Rome ne se départira plus.

La Propagande définissait les qualités que devaient rechercher les vicaires chez les prêtres qu'ils s'adjoindraient pour la tâche d'évangélisation; elle les invitait à fonder à Paris un séminaire dont « les directeurs devraient être des hommes prudents et pieux, habiles à gérer par lettres les affaires tant en France qu'à Rome, sincères pour que la Sacrée Congrégation eût foi en leurs paroles, capables de porter un jugement sérieux sur les qualités et les aptitudes des autres, d'un âge mûr, pleins de la plus grande piété, et nullement occupés des choses du monde ». Elle voulait qu'à Rome les vicaires fussent représentés par un procureur. Elle leur disait enfin : « La principale raison pour laquelle la Sacrée Congrégation vous envoie comme évêque dans ces régions, est l'instruction des jeunes gens, afin qu'ils puissent être promus au sacerdoce et même à l'épiscopat. » C'est comme recruteurs et comme précepteurs de clergés indigènes, que les vicaires apostoliques étaient expédiés dans l'Extrême-Orient.

La route même qu'ils devraient prendre leur était assignée. « Vous devez surtout chercher, disait la Propagande, à éviter le Portugal ou les pays qui dépendent de lui »; ils étaient donc invités, tournant le dos à l'Atlantique et au Cap de Bonne-Espérance, à s'accoutrer en Turcs, et à passer par la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, les États du Grand Mogol.

Pallu désormais avait son programme et sa feuille de route, mais il restait en présence de trois questions : le recrutement des premiers missionnaires, le choix du troisième vicaire et la fondation du séminaire. « Des quarante qui se sont présentés, écrivait Duplessis-Montbar le 27 octobre 1659, Mgr d'Héliopolis n'en a pas trouvé six qui eussent les qualités

requises[1]. » Le prélat proposait au Saint-Siège, pour le vicariat de Nankin, un prêtre de trente ans, cet Ignace Cotolendy, dont naguère Marie de Saint-Bernard avait entrevu la glorieuse vocation. Rome acceptait; et à la Toussaint de 1660, Cotolendy, accouru de son diocèse d'Aix, se faisait sacrer à Paris. Douze jours plus tard, le nouvel évêque de Metellopolis — tel était son titre — se faisait recevoir dans la Compagnie du Saint-Sacrement; et la Compagnie le verra encore, en juillet 1661, venir prendre congé d'elle, à l'occasion de son assemblée de « Missions Étrangères ».

Un jour qu'une de ses tantes religieuse lui souhaitait une mitre, il lui disait : « Demandez plutôt pour moi une couronne d'épines. » Un vicariat apostolique dans la lointaine Asie, ce serait sans doute une couronne d'épines, Il n'était pas réservé à Cotolendy de courber la tête sous son poids; car il mourra dans l'Indoustan, en 1662, sur le chemin de son vicariat.

Les confrères du Saint-Sacrement qui avaient ainsi fêté, en lui, l'élu de Pallu et du Saint-Siège, se préoccupaient aussi du futur séminaire : dans l'un de leurs appels, ils avaient mentionné, formellement, les frais nécessaires « pour l'entretien de ceux qui se présentent pour les missions, qu'on doit réunir dans une même maison et les y entretenir durant cinq ou six mois, pour reconnaître leur vocation et les préparer aux fonctions de l'apostolat, ce qui ne se peut guère dans Paris sans une dépense assez notable ». Le château de la Couarde, offert à Pallu par madame de Miramion, et le petit *Hospitium*, ensuite aménagé dans Paris même par Pallu, n'étaient que des installations toutes provisoires. Il fallait, pour l'éducation des clercs qui voulaient devenir missionnaires, un abri plus vaste et plus stable.

Mais les vicaires apostoliques pouvaient s'en aller tranquilles : Lambert de la Motte pouvait s'embarquer, le 27 novembre 1660, avec deux prêtres, Jacques de Bourges et Deydier; Pallu pouvait à son tour, en octobre 1661, aller faire ses adieux à la commission des Missions Étrangères, instituée par la Compagnie du Saint-Sacrement, et puis s'embarquer le 3 janvier 1662, avec sept prêtres et deux laïcs;

1. Croulbois, *loc. cit.*, p. 557.

derrière eux, pour créer dans Paris le Séminaire, dernière assise de la société des Missions Étrangères, il y avait la Compagnie du Saint-Sacrement, ils avaient le droit de compter sur elle. Leur confiance ne fut pas déçue. « Ceux que la Compagnie avait nommés commissaires pour travailler aux missions » furent tout de suite d'accord avec leur confrère Duplessis-Montbar pour réaliser rapidement cette fondation.

Voyer d'Argenson dira plus tard de Duplessis-Montbar que « Dieu lui avait sans doute donné le don des œuvres pardessus tous ses confrères ». Récemment, à la voix de Saint Vincent de Paul, il avait organisé l'Hôpital général, il allait, après les infirmes, songer aux païens.

Le Père Bernard de Sainte Thérèse, Carme déchaussé, évêque de Babylone, avait reçu d'une dame pieuse un immeuble où devait être installé un séminaire pour les missions de Perse : le projet ne s'était pas réalisé, Duplessis-Montbar s'abouchait avec lui; et moyennant une rente viagère, quelques pensions et le droit d'occuper, jusqu'à sa mort, un coin des bâtiments, le Carme en faisait cession à la Société des Missions Étrangères. Garibal et Morangis, qui tous deux appartenaient à la Compagnie du Saint-Sacrement et que Pallu avait institués procureurs laïques de la société, signaient le contrat de vente à la date du 16 mars 1663; deux jours plus tard, ils cédaient leur acquisition aux deux procureurs ecclésiastiques, Poitevin et Gazil de la Bernardière. La Société résidait désormais rue du Bac; elle y est encore aujourd'hui.

Séminaire pour la conversion des infidèles dans les pays étrangers, tel est le nom que porte cette maison dans les lettres patentes de juillet 1663, par lesquelles Louis XIV lui donnait une reconnaissance légale. Le Roi, dans ces lettres, manifestait son désir « d'étendre la religion catholique au delà de ses bornes ordinaires, pour en porter les lumières jusque dans les extrémités du monde ». De son côté, l'abbé commendataire de Saint-Germain, Henri, duc de Verneuil, qui avait la juridiction sur le faubourg Saint-Germain, autorisait le Séminaire; et le 27 octobre 1663, le prieur Ignace Philibert venait bénir la chapelle. Bossuet montait en chaire, il prêchait sur ce texte : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*, mon cœur est prêt, ô Dieu! mon cœur

est prêt. Nous n'avons pas, hélas, son discours, non plus que nous ne possédons celui qu'il prononcera vingt-huit ans plus tard, dans la même chapelle, pour le baptême de l'Africain Louis-Jean Aniaba, fils du roi d'Assinie en Guinée, et dont les auditeurs admirèrent « comment Bossuet mêlait l'instruction et l'exhortation dans l'administration des sacrements ». La chapelle des Missions Étrangères fut deux fois une privilégiée : les échos du verbe de Bossuet n'en franchirent pas les murailles. Un an plus tard, le 11 juin 1664, ce Vincent de Meur, dont l'éloquence avait jadis entraîné la décision du Pape Alexandre VII, était nommé supérieur par ses confrères.

Il avait naguère, comme docteur en Sorbonne, soutenu, sur l'infaillibilité du Pape, les propositions contre lesquelles le Parlement s'était insurgé, et, chez Colbert, De Meur avait une mauvaise fiche. « Sa vie édifiante, avait inscrit le policier du ministre, le fait passer pour un homme apostolique, et lui a gagné plus d'autorité dans le monde que n'eût pu le faire sa capacité[1]. » De cette capacité, ses confrères, assurément, étaient meilleurs juges que le policier.

Et dans l'histoire de la jeune institution allaient, peu à peu, s'insérer les noms de tous les anciens « Bons Amis ». L'acte d'union que le nouveau séminaire allait signer en 1665 avec le séminaire de Québec, ressemblait à une sanction de la vieille amitié de jeunesse qui avait uni Pallu et Montigny-Laval. Fermanel de Favery devenait l'un des directeurs, à la rue du Bac. Piques, le curé parisien, dont en 1652 — on s'en souvient — une mitre avait frôlé la tête, se consolait apparemment de ne pouvoir partir pour les missions, en acceptant de prendre part, lui aussi, à la direction de l'établissement et en constituant une pension pour le missionnaire Jacques de Bourges; et parmi les autres « Bons Amis », Chevreuil était déjà envolé vers le Siam, et Dudouyt vers le Canada. Gontier, devenu vicaire général de Langres et prévôt de la Sainte-Chapelle de Dijon, fondateur, à Dijon, d'une confrérie du Saint-Sacrement[2], envoyait au Séminaire d'apostoliques recrues.

Boudon, soit qu'il s'occupât de son archidiaconé d'Évreux,

1. Gérin, *op. cit.*, p. 521.
2. Prunel, *Revue de l'histoire de l'Église de France*, 1911 p. 445-452.

soit qu'il prêchât des missions dans les provinces, ne perdait jamais de vue ses anciens familiers de la *Rose Blanche*. Il s'intéressait, en 1664, à la fondation d'une certaine *Société des intérêts de Dieu*. Étudions, dans cette lettre du 12 octobre 1664 où le poète Desmarets de Saint-Sorlin réclamait le concours de Boudon, la liste des fondateurs : voici le duc de Ventadour, dont l'esprit d'initiative avait suscité en 1627 la Compagnie du Saint-Sacrement, et aurait bien voulu susciter en 1651 la mission des Indes; voici Vincent de Meur, depuis quelques mois supérieur du Séminaire; et voilà, avec Desmarets, Jean Martineau, abbé de Notre-Dame-du-Valloir, et l'abbé du Plessis, vicaire général de Paris. Et leur but à tous, c'était « d'établir des séminaires tant en dedans que hors du royaume, pour les Missions Étrangères, et pour la poursuite et l'avancement des intérêts de Dieu et des âmes, et d'établir en divers lieux des maisons et communautés de l'un et de l'autre sexe, où seraient instruites les personnes qui pourraient être envoyées pour servir les âmes et aider à leur conversion, tant par la France que dans les pays barbares ». Desmarets de Saint-Sorlin demandait à Boudon de leur chercher des associés pour ce grand dessein. On ne pouvait mieux s'adresser, car jusqu'à sa mort Boudon s'intéressera aux missions lointaines, tout comme il s'y intéressait dans sa jeunesse; à la fin du siècle encore, il écrira dans son *Chrétien inconnu ou idée de la vraie grandeur du chrétien, publié après sa mort* : « Dieu même a voulu donner quelque part à la publication de son Évangile à de jeunes personnes qui demeuraient ensemble il y a environ cinquante ans : c'étaient des jeunes gens qui fréquentaient les congrégations de la très Sainte Vierge établies au collège des Pères Jésuites à Paris, et c'est dans ces assemblées de piété et sous la protection d'une si puissante protectrice, qu'ils ont reçu la grâce qui leur a été donnée d'aller prêcher Jésus-Christ. On peut dire que ces jeunes gens ont été comme une petite source qui est devenue un grand fleuve par le nombre des évêques et vicaires apostoliques que l'on a choisis parmi eux[2]. » Près de quarante ans durant, lorsque la vie

1. Auguste, *op. cit.*, p. 19-25.
2. Luquet, *Lettres à l'Évêque de Langres sur la Congrégation des Missions Étrangères*, p. 10 (Paris, 1842).

nomade de Boudon ou ses occupations de grand archidiacre d'Évreux lui permettront d'être à Paris le 1er janvier, il s'en ira passer l'heure de minuit à la Chapelle des Missions Étrangères, pour fraterniser devant l'autel avec quelques-uns des « Bons Amis » d'autrefois, demeurés des amis de toujours.

Lorsqu'en 1695, Voyer d'Argenson achèvera de rédiger les *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, il en déposera l'original entre les mains des directeurs du Séminaire des Missions Étrangères, que son frère le doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois venait d'instituer ses légataires universels, et il dira : « Si Dieu veut que la Compagnie ressuscite quelque jour, on trouvera chez eux les mémoires et les moyens de la rétablir. »

Il y avait une trentaine d'années que la Compagnie du Saint-Sacrement, devenue suspecte à Colbert et à Louis XIV pour son esprit d'indépendance et d'autonomie, et pour la liberté des représentations que parfois elle faisait adresser au pouvoir, avait dû, par ordre souverain, entrer en sommeil. Et Voyer d'Argenson, songeant aux « succès » qu'avait eus, « au delà de ce qu'on devait espérer », le Séminaire des Missions Étrangères, lui léguait en quelque sorte tout l'héritage spirituel de la défunte Compagnie, et disait avec fierté : « Ce séminaire a été la dernière œuvre de la Compagnie du Saint-Sacrement, ç'a été le cher Benjamin qu'elle a enfanté au lit de la mort, et en vérité, il a hérité de tout le zèle qu'elle avait pour la publication de l'Évangile dans tous les pays étrangers. »

VIII

LES CENTRES DE RECRUTEMEMT ET DE SOUTIEN DES MISSIONS : LES APPELS DE PALLU AUX PETITES AA

A la lumière de ce récit, la jeune Société des Missions Étrangères nous apparaît comme la fille spirituelle de cette France religieuse de l'époque de Louis XIII, dont la vitalité se prolongea durant les vingt premières années du règne de Louis XIV. Une telle filiation, d'ailleurs, se manifeste plus évidente encore dans les lettres mêmes de Pallu, naguère publiées par Adrien Launay. Pallu est vraiment l'organisa-

teur de la Société, celui qui, par sa tenace volonté, avait obtenu de Rome le geste définitif d'impulsion, celui qui, alors que depuis longtemps Lambert de la Motte naviguait ou cheminait en vue d'atteindre son poste lointain, mortifiait au contraire sa propre impatience de partir, et s'attardait à Paris, pour poser les dernières assises du goupement; celui qui, enfin, durant ses vingt dernières années d'existence, exprimera par l'instabilité même de sa vie la stabilité de ses desseins constructeurs, et qui, à deux reprises, reviendra faire de longs séjours en Occident pour assurer la durée de son œuvre, tandis que Lambert de la Motte, une fois le pied mis sur la terre orientale, ne s'en éloignera plus.

La spiritualité dont s'imprégnait ce fondateur, et dont il voulait imprégner la société, c'est lui-même tout le premier qui, dans sa correspondance, la rattache à ces groupements mystiques où sa jeunesse s'était complu. Sur la dernière lettre qu'il écrivait avant de s'embarquer, quelle adresse trouvons-nous? « A Messieurs des maisons de la rue Saint-Dominique et de la rue Coupeaux », et Pallu leur dit expressément : « Si peu de dévotion que j'ai acquise, je l'ai toute puisée dans votre maison... C'est là que j'ai conçu quelque zèle pour les missions, et c'est dans une si sainte assemblée que j'ai reçu l'honneur d'être appelé à un si haut emploi... Vous avez cet avantage d'avoir fourni des ouvriers pour la conversion des infidèles de l'Orient et de l'Occident... Toute la maison sera bientôt remplie de parfaits missionnaires[1]. » Vers la même époque, écrivant à Messieurs de la Congrégation du collège de Clermont, il leur disait qu'il était redevable à la Vierge de sa vocation de missionnaire. « Nous nous sommes faits ses esclaves pour la reconnaître plus parfaitement pour la Dame, la patronne et la protectrice des missionnaires de la Chine[2]. »

Assemblées de la rue Saint-Dominique et de la rue Coupeaux, Pallu s'en ressouvenait, lorsqu'en mars 1662, il faisait escale à Alep, comme d'une sainte académie formée par la Vierge elle-même pour y apprendre au moins les premiers exercices nécessaires à bien faire la guerre. « Nous

1. Pallu, *Lettres*, I, p. 1-2.
2. Pallu, *Lettres*, II, p. 339.

sommes, déclarait-il, les intendants des armées de la Très Sainte Vierge. » Et encore : « J'estime que nous avons été choisis de la Très Sainte Vierge, pour le service des plus abandonnés, je veux dire des infidèles qui sont dans le dernier point d'abandon. »

Pallu voulait qu'une telle pensée inspirât « les assemblées qui se font dans les collèges non seulement à Paris, mais dans les principales villes ». « Nous devons influer, dans ces assemblées, par lettres, par visites et principalement par quelques personnes particulières, sans qu'on connût notre dessein, si ce n'est peut-être ces particuliers, et ce serait le devoir de ces procureurs que je vous ai conseillé d'avoir dans les principaux lieux. »

L'idée de mission, si l'on lit ces lignes, et si l'on lit entre les lignes, devait, dans l'esprit de Pallu, être l'objet d'une propagande discrète et presque ésotérique dans tous les milieux, parisiens ou provinciaux, où agissait la Compagnie du Saint-Sacrement : il insistait sur la nécessité d'être de plus en plus fidèles « aux exercices réglés dans la congrégation et de ne l'abandonner jamais », et il suggérait qu'on fît venir dans les maisons de Paris « ceux qui auraient quelque mouvement pour les missions ».

Dans une nouvelle lettre adressée en décembre 1663 aux procureurs de la Société, il leur dira : « Notre petit corps ne se peut pas maintenir en beaucoup de sujets, c'est pourquoi il sera bon qu'il y ait une forme de corps subordonné à celui-ci, qui en soit régi et gouverné, sans en savoir les ressorts, et que ce corps soit des personnes qui se donnent pour servir les missions, tant en France pour aider à former des missionnaires que dans l'exercice actuel des dites missions dans les terres des infidèles. » Et pour ces futures recrues, il traçait tout un programme; elles ne devaient ni prendre parti dans les divisions, ni s'isoler. « Ne faire jamais seul ses exercices, mais avoir soin de se lier avec les meilleurs sujets de la maison de la rue Saint-Dominique et de la rue Coupeaux, des assemblées et des Congrégations »; et puis « quoi qu'il arrive, entretenir toujours une très grande intelligence avec les Jésuites, et prendre bien garde à ne rien faire qui leur donne sujet de se défier de nous, surtout avec le R. P. Bagot ».

L'esprit qui animera les Missions Étrangères, la dévotion qui dominera dans leur vie spirituelle, ce sera l'esprit, ce sera la dévotion, que Pallu avait rencontrés dans les groupements de sa jeunesse. Et Pallu, dans sa première année de voyage, encore hanté par le souvenir de ces groupements, écrira en décembre 1663 à Messieurs les Procureurs : « Le Séminaire des Missions Étrangères, la maison des Bons Amis, les assemblées et par ce moyen les Congrégations, voilà les degrés par lesquels la divine Providence nous a conduits[1]. »

Confrontez avec cette série de textes les fragments de lettres de Pallu que tout à l'heure nous citions : la preuve est faite, ce me semble, que ces Congrégations, que ces groupements plus choisis et plus occultes qui s'appelaient les *Aa*, et dans lesquels se perpétuait l'esprit de ferveur et d'entreprises pieuses de la Compagnie du Saint-Sacrement, étaient comme la pépinière sur laquelle comptaient, au loin, Lambert de la Motte et Pallu, pour le recrutement constant et progressif des effectifs missionnaires de la France apostolique, et de l'Église en marche.

Le coup d'œil qu'a pu jeter M. le comte Begouen dans les archives de l'*Aa* de Toulouse, lui a permis de relever, dans le « Sommaire du premier volume de correspondance », toute une série d'indications qui nous attestent quelle place tenait l'idée de mission dans la vie des *Aa*. L'*Aa* de Bordeaux, le 30 janvier 1662, prévient celle de Paris qu'il y a « application des prières, la dernière semaine de chaque mois, pour les Missions Étrangères »; l'*Aa* de Paris, le 30 mai 1662, « demande des prières pour l'évêque de Pétrée (Montigny-Laval) qui, après un voyage à Paris, était revenu au Canada emmenant avec lui deux confrères, M. Ango Desmezerets, de l'*Aa* de Paris, et M. Pommier, de l'*Aa* de Dijon ». Le 18 janvier 1665, l'*Aa* de Paris prévient celle de Toulouse que « M. de Bourges — il s'agit de Jacques de Bourges, — revenu d'Extrême-Orient pour certaines commissions de Lambert de la Motte, apporte des nouvelles de la Chine; qu'il s'y fait beaucoup de bien, que Mgr d'Héliopolis — c'est Pallu — demande des confrères; et qu'enfin un séminaire, presque tout composé de confrères, est établi à Québec

1. Pallu, *Lettres*, p. 32.

par Mgr de Pétrée. L'*Aa* de Paris annonce, en janvier 1666, que « deux confrères sont à la Rochelle, attendant le moment favorable de s'embarquer pour la Chine »; elle annonce, le 3 août 1667, « que Mgr Pallu, évêque d'Héliopolis, est à Rome, qu'il doit retourner dans sa mission d'Orient, passer par Paris, et qu'il désirerait amener des confrères »; « s'il y en a, à Toulouse, qui se sentent cette vocation », elle les invite « à se rendre au séminaire des Missions Étrangères, fondé par des confrères ». En octobre 1668, l'*Aa* de Paris paraît toute joyeuse : « Mgr d'Héliopolis est arrivé dans cette ville, lisons-nous dans le Sommaire de la Correspondance; estime qu'il fait de l'*Aa*; accompagne toute la journée les confrères au pèlerinage de Montmartre; ses discours édifiants; dit la messe; fonde ses espérances, pour la continuation de son œuvre, sur les confrères; lavement des pieds, pauvres servis à table, le tout suivi par un de nos confrères du Séminaire des Pays étrangers. » L'*Aa* de Paris, en février 1669, annonce à celle de Toulouse la « mort d'un grand serviteur de Dieu » : ce grand serviteur, c'est Vincent de Meur, le supérieur du Séminaire. Pendant de longs mois, les *Aa* vont s'entretenir de lui : en juillet 1669, le correspondant de Chalon-sur-Saône de l'*Aa* de Paris parle de cette *Aa* que Vincent de Meur avait fondée à Lyon, et qui avait peu duré; le 30 du même mois, l'*Aa* de Toulouse écrit à celle de Paris, qu'elle voudrait plus de détails sur la vie de M. de Meur; le 2 octobre, on raconte de Paris à un membre de l'*Aa* de Toulouse, que « M. de Meur répétait souvent, surtout aux approches de sa mort : Sanctifions-nous, sanctifions-nous ! » Et cette même lettre contient des « réflexions pieuses sur la sainteté, dont on a vu un beau modèle en la personne de Mgr d'Héliopolis, passé à Toulouse ». Pallu, en effet, un instant revenu de l'Extrême-Orient pour régler avec le Saint-Siège les assises définitives de la Société des Missions Étrangères, faisait un long séjour en France; et l'*Aa* de Paris reparlait de lui, le 22 février 1670; elle regrettait qu'il n'eût pu, le jour de Saint-Jean l'Évangéliste, donner aux confrères les exercices de « rénovation », et elle notait : « Sur sa demande, on reçoit dans la congrégation, et puis dans l'*Aa* avec une grande satisfaction, quelques ecclésiastiques qui le suivaient en Chine. »

IX

LES IMPULSIONS ET DIRECTIONS LOINTAINES DE FRANÇOIS PALLU

Les lettres de François Pallu — un des très beaux documents du XVIIe siècle religieux — ne sont pas seulement des appels aux vocations; elles donnent, de loin, aux confrères du jeune séminaire, des orientations très précises, des conseils de lecture, des conseils d'action. Et dans ces avis mêmes se révèle, de plus en plus nettement, l'originalité de ce fondateur.

Quatre ans à peu près après son départ de France, le 27 décembre 1665, Pallu déclare avoir « lu avec beaucoup d'onction et profit » l'ouvrage du P. Bagot[1] : *Apologeticus fidei*, qui était paru en 1644 et 1645 et n'avait pas moins de 1 100 pages. C'est toujours la même école de spiritualité; Pallu prend de l'âge, mais les écrits de cette école mystique réjouissent toujours sa perpétuelle jeunesse. Mais, s'il y prend élan pour sa tâche de missionnaire, elle ne lui apporte, cependant, aucune méthode d'évangélisation, pour les régions d'Extrême-Orient. A cet égard, Pallu donne l'impression d'un autodidacte : il apprendra par l'expérience — et cette expérience, il l'acquerra très vite — beaucoup plus que par les livres. Il y a un livre qui eut une grande autorité au XVIIe siècle comme manuel d'apostolat missionnaire : c'est celui que publiait, dans le dernier quart du XVIe siècle, le Jésuite Acosta. Pallu fut longtemps sans le connaître. Il résulte d'une de ses lettres, du 20 décembre 1672, qu'il n'avait jusque-là parcouru » que « fort à la légère » le traité d'Acosta; il en a, pour ainsi dire, fait la découverte dans un récent voyage, et il dit : « C'est le plus solide fondement qu'un missionnaire apostolique puisse poser dans ses expéditions. » Il veut qu'à la rue du Bac, Gazil s'en procure un certain nombre d'exemplaires[2]. Mais lorsque Pallu a découvert ce livre, il y a juste dix ans qu'il est parti pour les missions.

Sa toute première idée sur la formation des missionnaires, nous la trouvons dans cette même lettre qu'il adressait aux

1. Pallu, *Lettres*, I, p. 38.
2. Pallu, *Lettres*, I, p. 173-174.

procureurs, en décembre 1663, et que nous avons déjà citée : « Pour la campagne, se lier avec les Pères de la Mission plus tôt qu'à aucun autre. » Et voici paraître, à la faveur de ces deux lignes, dans la primitive histoire des Missions Étrangères, les silhouettes de Saint Vincent de Paul et de ses propres fils spirituels. Les Messieurs de la Mission, comme on les appelait, songeaient, eux aussi, à l'apostolat des non chrétiens; ils voisinaient avec l'Islam, sur la côte Barbaresque; ils s'acharnaient à faire brèche dans le paganisme malgache, et quelle que fût leur ténacité, Madagascar ne leur réservait aucunes joies. Ils se consolaient, j'allais dire qu'ils se revanchaient, en associant à leurs campagnes de prédication, dans la banlieue de Paris, ou même dans les provinces, les jeunes clercs des Missions Étrangères, et en leur faisant faire, parmi les ruraux des villes de France, un apprentissage d'apôtres. Il y avait plus de trente ans que Saint Vincent de Paul avait organisé les Messieurs de la Mission; de loin, tandis que le bateau l'emportait, Pallu les montrait à ses futurs clercs comme de bons maîtres et voulait qu'à leur suite, les aspirants des Missions Étrangères s'essayassent « en des missions obscures, ingrates, difficiles, où il n'y eût que le bon plaisir de Dieu qui les soutînt [1] ». Et ces lignes nous font comprendre pourquoi, en ce jour de 1663 où l'on bénissait la chapelle du nouveau séminaire, beaucoup de membres étaient absents, se trouvant en mission dans les campagnes et jusque dans les provinces. Ils enseignaient aux paysans les rudiments du *Credo*, tandis que, sous le toit de leur nouvelle résidence, Bossuet prêchait. Une lecture, pourtant, dès cette date, mettait Pallu en contact avec le monde lointain des missions, c'était la Vie de Saint François-Xavier; en cet apôtre, il cherchait un modèle : il le recommandait à ses correspondants de France [2]. Qu'il ne faut pas, pour le rôle de missionnaire, des novices dans la vertu, et que de bons naturels doux, aisés, paisibles, sont requis pour cette besogne; voilà les deux leçons qui lui paraissent résulter des enseignements donnés au XVIe siècle par l'apôtre de la Chine et du Japon.

1. Pallu, *Lettres*, I, p. 31.
2. Pallu, *Lettres*, I, p. 30.

Ce qui frappe encore dans les premières lettres de la correspondance de Pallu, c'est l'impatient souci qu'il avait de voir la chrétienté française se dépenser plus généreusement pour le mouvement missionnaire. « On n'a pas assez d'estime et d'application en France pour les missions », écrivait-il d'Alger, le 15 mars 1662, à Duplessis-Montbar. Il constatait qu' « entre les Carmes il y avait plus d'Italiens que de Français », mais il était plein d'admiration pour ce que faisaient dans le Levant les Capucins de la province de Touraine, et il l'écrivait au prince de Conti[1].

On le sentait heureux que, devant la France missionnaire, l'Extrême-Orient parût s'ouvrir. « Il ne faut pas, suppliait-il la duchesse d'Aiguillon, en septembre 1663, dans une des lettres les plus éloquentes que sa plume nous ait laissées, il ne faut pas que vous vous borniez à ce que vous avez si généreusement commencé; la conversion des Tonkinois et de la Chine demande bien d'autres soins et bien d'autres dépenses. Voilà le pont commencé, trop heureux si nos carcasses et nos os, aussi bien que ceux de nos chers frères, pouvaient servir de pilotis pour l'affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves missionnaires et moissonneurs, pour venir faire une ample récolte en ces champs si fertiles, et qui promettent une si grande abondance[2]. » Voilà Pallu tout entier. Sa vie est donnée, sa carcasse doit servir de pont pour le Christ et les apôtres du Christ. « Nous sommes morts, tous, tant que nous sommes, depuis que nous avons quitté la France, écrivait-il à sa mère, en apprenant la mort de Cotolendy; on ne nous doit plus considérer que comme des morts[3]. »

Mortifiés en leur jeunesse par les règlements disciplinaires des « Bons Amis », et puis aspirant, en leur âge mûr, à n'être plus considérés que comme des « morts », les membres des Missions Étrangères devenaient, dans l'Extrême-Orient, des semeurs de vie. Malgré l'opposition des vieilles puissances coloniales; malgré les Portugais, qui faisaient poursuivre Lambert de la Motte par l'Inquisiteur de Goa, et qui vou-

1. Pallu, *Lettres*, II, p. 333 et 337.
2. Pallu, *Lettres*, II, p. 344.
3. Pallu, *Lettres*, II, p. 341.

laient même attenter à sa vie; malgré les Espagnols, qui arrêtèrent Pallu à Manille et l'emmenèrent captif en Espagne; malgré les souverainetés indigènes de la Cochinchine et du Tonkin, qui emprisonnèrent un instant les missionnaires Deydier et Jacques de Bourges, la Société des Missions Étrangères pourra constater, sur les tombes de Lambert de la Motte et de Pallu — ouvertes l'une en Indochine en 1679, l'autre en Chine en 1684 — qu'en vingt-quatre ans, elle avait envoyé dans l'Extrême-Orient soixante-neuf missionnaires; qu'elle avait fondé un séminaire général à Siam, et un séminaire particulier au Tonkin; qu'elle avait ordonné au Tonkin seize prêtres indigènes et fondé les Amantes de la Croix, religieuses indigènes, et qu'en ces pays, où, avant 1658, il n'y avait pas un seul évêque, le chiffre des vicariats apostoliques s'était déjà élevé à six.

Une grande œuvre de conquête spirituelle s'inaugurait; Louis XIV, au lendemain même de la mort de Pallu, se disposait à envoyer au Siam une ambassade, et la principale raison de sa détermination, telle que l'expliquait Seignelay, était l'espoir que le christianisme en tirerait profit, et que le roi de Siam se ferait chrétien. De grosses déceptions survinrent, mais sans décourager les apôtres. Sur les « os et carcasses » des premiers missionnaires — pour reprendre l'expression de Pallu — beaucoup d'autres ont passé, depuis bientôt trois siècles; et la Société des Missions Étrangères, qui possédait en 1928, dans trente-neuf évêchés, vicariats et préfectures apostoliques de la Chine et de l'Indochine, de l'Inde et du Japon, quarante-sept évêques, mille onze missionnaires et quatorze cent onze prêtres indigènes, est aujourd'hui, sous les auspices de la France, l'une des grandes forces spirituelles dont dispose la civilisation chrétienne en Extrême-Orient.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

SIMOÏS

Andromaque, je pense à vous! Ce petit fleuve ..
BAUDELAIRE

I

Sur la grande pièce d'eau, dans le bateau, elle ramait tête nue, avec une autre petite fille, chacune une rame. Lui, Aurèle, tenait la barre du gouvernail. Il était son professeur. Non depuis longtemps, depuis une demi-heure à peine. Il ne la connaissait pas du tout, ne savait même pas son nom; il venait de lui apprendre à ramer, et elle montrait de belles dispositions. L'autre, de douze ans, Didi, il la connaissait, elle était sa nièce. L'élève nouvelle avait treize ou quatorze ans, le professeur, lui, avait passé quarante. Et sur le groupe, le lac et le parc, un bel après-midi de juillet se déroulait, tout panaché de vent et de soleil.

Quel beau vent d'été! Du vent qui avait à faire; c'était autre chose qu'en hiver où il court librement entre les grillages des branches et rase des terres dépouillées, il lui fallait aujourd'hui brasser d'énormes paquets drus de feuillages qui pliaient et se redressaient en tous sens, semblaient dire non et puis dire oui, vivaient dans une joie de lutteurs. Le vent sculptait aussi les cheveux noirs de la petite fille dans le bateau, des cheveux courts qui ne s'ébouriffaient pas, mais remuaient en volutes par masses. Les pointes de son épaisse chevelure bousculée à droite ou à gauche couvraient

parfois ses tempes et ses yeux, ou dégageaient son front, se reformaient sans cesse en changeant avec les mouvements lourds qu'ont les vagues sur la mer. C'était ravissant d'abondance et de grâce, et encore plus joli parce que l'enfant n'y prêtait aucune espèce d'attention.

La pièce d'eau était immense, un vrai lac. La barque errait indécise, un peu au hasard. Didi, qui ramait sur le banc le plus proche de l'avant, était bien gentille aussi : enfant unique, venue après plusieurs années de mariage, petite brune un peu chétive, elle apparaissait raisonnable et réservée, n'ayant rien de débraillé ni de braillard, ainsi qu'il arrive souvent dans les familles où il y a des garçons aînés[1].

Mais elle devait baisser pavillon devant sa camarade dont la splendeur future ne pouvait pas ne pas se pressentir, indéniable : une enfant de beauté, véhémente, impérieuse, toute jeune, toute petite encore, avec déjà cependant cet on ne sait quoi de prince héréditaire qu'ont ces fiers visages qui, toute la vie, traîneront des cœurs. De face, sous le chapiteau corinthien de ses cheveux en désordre que par instants le vent maintenait soulevés, laissait tressés en feuilles d'acanthe, quelle délicieuse figure! Le teint presque d'ivoire, à peine rose, malgré la chaleur, malgré l'effort, le nez très fin et cruel, et, en contraste, la douceur sombre, tendre, des longs yeux. Et l'ovale si neuf des joues au-dessus du cou tellement mince!... Ainsi que tout le monde maintenant, habillée avec rien, un peu de mousseline à fleurs depuis les épaules jusqu'au dessus des genoux; des chaussettes blanches, de longues jambes sèches, criblées d'écorchures grattées, d'érosions, de griffes de ronces — plus marquées que la peau des abricots de plein vent.

Aurèle ne se serait pas lassé de la regarder : tout en elle était gracieux, ses indolences, ses détentes brusques. Elle

1. Elle était la nièce à la mode de Bretagne d'Aurèle de Chanlatte, la fille du dernier des trois frères Scoury. Ce troisième frère Scoury, le plus beau, avait épousé une Argentine, Lolita de Peñalosa, dont naquit Didi. Didi, si elle avait été un garçon, aurait reçu le prénom de famille des Scoury, se serait appelée Adéodat. Par bonheur, Adéodate étant véritablement impossible, les parents durent se contenter de Dieudonnée, ce qui est déjà assez bien et se mua aussitôt en Didi.

ramait soudain trop fort, dominait Didi, alors le paysage tournait autour de la barque : défilaient en rond des rivages, des arbres, un ménage cygne suivi d'un enfant cygne, les vaches couchées dans l'herbe, grosses apathiques sans mouvement, tout au loin le château avec à côtéun groupe lilliputien en taches claires, les invités assis. Puis, lassitude des rameuses, langueur, il n'y avait plus que le tapotement de l'eau comme des doigts le long du bateau, et la vie du lac qui paraissait s'en aller toute du même côté, en ondulations, poussée par la brise.

Qui pouvait bien être cette petite fille? Elle n'avait pas l'air d'une Française, donnait une impression d'exotisme; de plus, il semblait à Aurèle avoir entendu des consonances bizarres à un moment où on l'avait nommée à quelqu'un. Italienne peut-être. Mais sans aucun accent. Didi la tutoyait et l'appelait Tita, ce qui était insuffisant comme renseignement, et Aurèle n'osait pas s'informer, car il ne voulait pas la vexer en lui montrant que jusque-là il n'avait attaché à elle qu'une importance négligeable.

Cela ne pouvait pas d'ailleurs avoir de conséquences bien graves.

Didi se trouvait déjà accompagnée de l'inconnue lorsqu'il était descendu de sa chambre, vers cinq heures. C'était le jour où la dame chez qui il était à demeure recevait, et le succès cette fois avait dépassé les prévisions des optimistes. Aurèle tomba sur un lot de gens qui goûtaient en rangs serrés, du moins les plus vieux. Des enfants étaient là aussi, qui regardaient goûter les grandes personnes. Voisins flatteurs, les uns pour leur qualité, les autres plus modestement parce qu'ils contribuaient au nombre. Lolita de Scoury était venue avec sa fille de sa propriété distante seulement d'une trentaine de kilomètres; elle avait amené une amie aussi élégante et aussi bien peinte qu'elle, ce qui faisait d'elles deux l'ornement le plus beau de cette réunion. Trop de vieilles dames, comme partout où il y à manger gratuitement. On pria la jeunesse d'aller jouer au tennis, au croquet, etc... Les poids lourds iraient tout à l'heure les contempler.

Aurèle était connu pour chérir les enfants. Depuis long-

temps, dans cette maison amie, il avait été promu *nurse* bénévole. Aussi put-il sans difficulté se saisir de Didi et de sa complice, et par ce double rapt échapper en même temps à la conversation des femmes d'âge et à celle du général (spécialement redoutable). Les deux petites filles empruntèrent aussitôt des bicyclettes et partirent en avant pour détacher le bateau et le nettoyer au cas où il y aurait eu un peu d'eau dans le fond. Aurèle, amiral à la fois et gouvernante, les rejoindrait paisiblement à pied.

Il aimait ainsi se promener avec les enfants, les avoir un peu à lui seul, remplacer la mère ou l'institutrice, mais, dès qu'il était engagé, il commençait à trembler de peur, terrorisé par sa responsabilité. Doutant de son autorité autant que de sa compétence, il se retrouvait chaque fois dans l'état d'âme de la bonne toute novice ou du gardien de la paix à sa première faction. Pourtant, quoique beaucoup de bêtises soient commises par les petits gnomes malfaisants aussitôt que la règle habituelle de surveillance ne joue plus, peu d'accidents réels arrivent en somme, mais d'innombrables peuvent être imaginés. Les transes se succèdent à peu près sans interruption. Aurèle se souvenait encore des siennes durant une après-midi passée trois mois auparavant sur les rochers du cap d'Antibes avec un de ses neveux âgé de sept ans, qu'on lui avait confié pendant que la gouvernante anglaise était au cinéma ou chez le coiffeur. Les rochers du cap d'Antibes sont très pointus, et, par places, assez hauts et tout contre la mer. La marche y est extrêmement difficultueuse, mais le neveu, habitué de l'endroit, filait en avant entre les grosses pierres comme une anguille, se laissait glisser sur le ventre, sautait à pieds joints avec courage dans les flaques laissées par les vagues. Constamment, si petit, il disparaissait, et le bon oncle qui tenait à ne fatiguer, ni ses muscles par des rétablissements, ni son gilet par des frictions râpeuses, ni ses chaussures par des bains d'eau salée, suivait malgré lui le train avec un peu de retard et se demandait à chaque instant, en proie à une brusque anxiété : « Je ne le vois plus. Est-il tombé à l'eau, ou simplement derrière le rocher? » Rentrer pour le thé sans le neveu : terrifiante éventualité! Alors reparaissait la blonde tête nue,

ou bien le bout rassurant de la canne à pêche. Mais un oncle vieillit manifestement en une demi-heure de cet exercice-là.

Aujourd'hui, sur la pièce d'eau peu creuse, l'accident mortel était improbable, la simple sottise, mouiller sa robe, se pincer un doigt, apparaissait à redouter. Mais les rameuses étaient relativement sages, et le cœur de l'amiral avait pu s'établir à une cadence tranquille.

Aurèle n'ayant jamais été marié, il était naturel que, comme la plupart de ses congénères, il se plût avec les enfants. L'inclination habituelle et assez remarquable des hommes célibataires pour ces petits semble être faite en général, pour un peu, du sentiment paternel qui n'a pas trouvé à s'employer, et pour beaucoup, de la certitude triomphante que, dès que les objets de cette tendresse deviendront malades ou embêtants, on les emmènera. Il faut tenir compte aussi du respect que marquent par usage les exceptionnels à la normale, représentée ici par les personnes mariées, et qui consiste à les flatter dans leurs rejetons au moyen d'attentions surannées.

Mais Aurèle aimait les enfants bien autrement que cela, bien plus que cela. Presque personne ne s'aperçoit que leur compagnie est un ornement dont on s'enchante parce qu'il vous embellit. Et comme il ne vous embellit que vis-à-vis de vous-même, le monde n'en a cure, n'admettant guère qu'on puisse oser ne se parer que pour soi. Le monde met à sa boutonnière une fleur pour que les autres gens la voient; il ne comprend pas que, solitaire, on aime pour se promener tenir à la main une petite branche, un simple petit rameau de feuilles qu'on cueille à l'orée du bois et qu'on garde pieusement entre ses doigts comme le rameau d'or de la Sibylle qui va vous conduire aux mystérieux domaines des fées, et vous ouvrir l'accès de leurs trésors. Pareillement, la main d'enfant qu'on tient dans sa main. Sa faiblesse est confiante, sa chaleur est vivante, être prisonnière lui plaît. Vos pieds et les petits pieds pressés foulent la mousse; vous allez à la rencontre charmante des écureuils et des oiseaux. Cent questions vous demandent autant de réponses; vous qui ne savez d'ordinaire à peu près rien, alors vous êtes toute science, et, dans cette crédulité malléable qui s'offre, vos affirmations

s'impriment comme celles de la Loi et des Prophètes, et donc vous ne pouvez plus être qu'honnête, raisonnable et bon. Ce qui n'est pas un petit miracle. L'impérieuse nécessité à quoi vous force cet être sans défense de devenir un instant meilleur que vous-même vous donne ensuite pour lui tant de reconnaissance! L'humilité vient vous baigner comme une eau lénifiante qui monte... « Il est si gentil de s'occuper des enfants! » Mais non, ce sont eux qui par le don de leur confiance illimitée nous font dans l'échange le plus beau cadeau.

Il ne faut pas confondre non plus les enfants avec les jeunes filles. Les auteurs ont écrit et le reste de l'univers reconnaît que les grandes jeunes filles sont en fleurs. Assurément oui, une rose, on peut être ému du désir de la ravir jalousement, d'en toucher les tendres pétales, d'y appuyer sa joue, sa bouche, d'en aspirer de trop près le parfum. Mais les petites filles ne sont pas les boutons de ces roses, il y a deux floraisons, ce sont tout à fait d'autres fleurs, comme les mille pâquerettes qu'on n'a pas envie de cueillir, mais qu'on aime tant à voir écarquiller leurs innocents yeux de mai dans les prairies.

... Didi, que dans le bateau sa camarade masquait, dut à un moment la pincer ou la chatouiller et, toujours distinguée, le faire sournoisement, car l'inconnue renversa soudain sa tête en arrière avec un grand rire, la bouche ouverte, les dents éblouissantes.

« J'ai déjà vu cette petite fille, pensa brusquement Aurèle. Mais non, ce n'est pas possible; si je l'avais vue récemment, je me souviendrais d'elle, et si je l'avais vue il y a plusieurs années, elle ne serait plus pareille maintenant. En ai-je vu une autre qui lui ressemble, ou bien ai-je rencontré celle-ci dans la rue, ou dans un rêve?... »

Peu importait, après tout.

« C'est égal, songea-t-il encore avec un peu de mélancolie, si je m'étais marié, j'aurais voulu avoir une petite fille exactement comme cela. C'était peut-être possible. Comme je l'aurais aimée! »

Des cris variés parvinrent alors du lointain, atténués par le vent et la distance, avec ce quelque chose de mesquin

que prend en face de l'étendue tout ce qui est à l'échelle humaine. A l'horizon, près du château, des êtres de la taille de soldats de plomb faisaient de tout petits gestes. On appelait les enfants. Il fallait rentrer.

Le cap fut mis sur l'embarcadère. Pendant qu'Aurèle s'occupait à amarrer le bateau, se mettait de la rouille mouillée aux mains avec le cadenas et la chaîne, les petites s'étaient hâtées d'enfourcher leurs bicyclettes. Sur leurs deux frêles machines noires, elles avaient exécuté un départ en vitesse, oblique comme le vol rasant des hirondelles, et leurs deux têtes aux courts cheveux noirs étaient aussi comme des têtes d'oiseaux. En un instant, elles furent hors d'atteinte : ainsi que lorsqu'une musique cesse, la vie quelques secondes demeura vide de sens.

Aurèle rejoignit sous les arbres un groupe installé à l'abri du vent. Les invités du jour étaient partis; ne restaient plus que les personnes habitant le château, et encore les jeunes femmes avaient-elles disparu pour aller surveiller le repas de leurs enfants ou se faire une beauté avant le dîner. Sur un rond de fauteuils en fer siégeait donc seulement un petit nombre d'autorités pacifiques, deux de ces grosses vieilles dames qui ne mettront pas beaucoup de temps à s'habiller, qui s'abandonnent, — triste fin pour un beau verbe, — qui se laissent aller à la paresse de la saison, assises en robes lâches avec des chevilles bouffies et devant elles deux ou trois étages de seins; et puis quelques hommes — c'était dans l'Oise — qui, les affaires de la journée terminées à Paris, venaient d'arriver et continuaient de parler entre eux des choses de la ville, leurs binocles sur le nez et leurs journaux dépliés à la main, à l'exception du général qui, de fondation, passait là la moitié de juillet et un mois du 15 septembre au 15 octobre, et n'allait jamais à Paris au cours de ses séjours.

Conversation de tout repos. Les dames se décidèrent cependant à partir. Les hommes poursuivaient leur exégèse du *Temps*. Beau soir d'été, la lumière ne déclinait pas encore. La place sablée était bien tranquille; seul, dans les cimes, le vent continuait de balancer les épaisses ramures — le tronc

d'un arbre grinçait à intervalles réguliers. Lorsqu'il n'y eut plus de dames :

— Cochons d'oiseaux! — dit le général.

Personne ne lui prêta d'attention. Depuis quinze ans que le général Duval des Pioches venait, on lui laissait suivre le rêve intérieur que depuis ces quinze ans il n'avait pas encore achevé.

— Cochons d'oiseaux! — répéta-t-il.

Assis sur un banc, les jambes en ogive, son canotier posé à côté de lui, il offrait aux moustiques et aux feuilles à l'envers un crâne dénudé tout petit, sur lequel il donnait de temps à autre de légères claques. Après un certain nombre de « Cochons d'oiseaux! », comme à la fin d'une dizaine de chapelet, il ajouta :

— Y peuvent donc pas bouffer les mouches!

Cette remarque spirituelle n'était pas de lui, mais il l'avait rendue sienne par la répétition et la persévérance. Est-on bien sûr au fond que ce soit Caton qui, la première des premières fois, ait dit *Delenda Carthago*?

Sur tout cela tournait la magnifique indifférence des heures, et Aurèle, qui aimait beaucoup moins les personnages assis et rassis que les enfants remuants, contemplait aussi ces civils et ce militaire avec une égale souveraine indifférence.

Après le dîner, sans penser à rien, il dit à la maîtresse de la maison, une petite boulotte pimpante, entre deux âges, avec qui il était lié depuis longtemps et qu'il taquinait volontiers :

— Votre jour a été on ne peut plus brillant aujourd'hui. Quelle multitude! C'est un triomphe : le département entier a donné, et les limitrophes avec. Même pour moi qui suis un vieil habitué, il y avait au moins un quart des gens complètement inconnus. Ainsi je ne sais absolument pas qui j'ai promené tout à l'heure en bateau avec Dieudonnée. Qui est cette petite fille? Je n'ai pas entendu son nom.

— Vous plaisantez...

— Je ne plaisante pas le moins du monde; je vous assure que je n'ai aucune idée de qui cela peut être.

— Enfin, vous n'allez pas me faire croire que vous ne connaissez pas Angustias Talavera, la nièce de votre cousine Lolita?

Aurèle reçut un violent coup au cœur.

« Ah! mon Dieu! s'écria-t-il en lui-même. Comment! C'est la fille de Nieves! »

II

Sur la pièce d'eau, dans le bateau, elle ramait, tenant les deux rames. Aurèle, assis au gouvernail, était seul avec elle. Elle avait dix-huit ans; il la voyait de face et la regardait. Un immense chapeau la nimbait, s'appuyant sur ses épaules, et son visage offrait le pathétique admirable qu'ont les belles figures brunes régulières, lorsqu'elles sont sérieuses quelques instants entre les deux éclats de rire imprévus par où les dément leur jeunesse. C'était Nieves. Le même lac, une barque pareille, mais un soir de la fin de septembre, et un soir sans vent, d'un calme indicible. Comme il s'en souvenait avec précision! Surtout se rappelait-il le moment où le soleil fut couché et qu'au-dessus de l'horizon des arbres le gros disque plein de la lune, couleur de citron, commença d'éclairer : le bruit lourd des avirons qui trempaient, et leur glissement soyeux ensuite à la surface, car Nieves qui ramait très bien savait plumer, et les tolets qui gémissaient à chaque effort. Pas une ride sur l'étang, sauf lorsqu'un poisson lointain faisait un bond hors de l'eau, son sonore et sans suite, et cercle un peu lumineux qui s'amplifiait à l'infini... Mais l'atmosphère se rafraîchissait très vite depuis la disparition du jour. C'était l'époque où la menace du froid étreint déjà la terre et rend, à y penser, la vie plus douce encore. Avant de rentrer, Nieves arrêta les rames, elle enleva son grand chapeau et, la figure levée, resta à regarder dans la direction de la lune. Et elle se mit à réciter les vers mélancoliques de M. Henri de Régnier, ou du moins le commencement du poème :

> Ce long jour a fini par une lune jaune
> Qui monte mollement entre les peupliers,
> Tandis que se répand, parmi l'air qu'elle embaume,
> L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Nieves n'était pas encore habituée à vivre, elle était ivre de sa jeunesse, de sa santé, de sa facilité à s'émouvoir, de son désir de comprendre, de son besoin de dominer, elle était entêtée de littérature, de musique, de peinture, de sport, avait décidé d'inspirer de l'amour à la plupart des hommes, et de l'admiration à tout le reste du monde, mais, en même temps, le seul clair de lune et la présence de quelqu'un qui allait l'aimer suffisaient à mettre des larmes dans ses beaux yeux. Son caractère semblait posséder on ne savait quoi de dévastateur, créant de la gloire autour de soi dans la minute présente, mais ne laissant que de la misère sous la trace de ses pas. Elle ravageait tout. L'herbe ne poussait plus là où Nieves avait passé. Aurèle plus tard l'appellerait Attila. Il y avait deux jours qu'ils se connaissaient, et déjà l'idée de vivre l'un sans l'autre leur apparaissait à tous les deux si impossible que la simple hypothèse en était dérisoire...

Et maintenant, la promenade en barque datait de presque seize ans. Nieves! Nieves pour qui il avait eu tant d'amour pendant dix-huit mois, avant qu'elle fût mariée! Comment se pouvait-il qu'il n'en eût pas deviné la fille aujourd'hui? La petite Tita, ce soir, seul dans sa chambre, il la retrouvait si bien, se remémorait tellement d'intonations, d'expressions, de gestes de l'enfant, si révélateurs! Manquer de sens critique à un tel point lui faisait honte. Et il regrettait la suave émotion tournée en arrière que cette heure aurait pu lui donner. Sans ressembler précisément à sa mère, la petite Angustias avait tant de traits qui la rappelaient; la bouche surtout. Et le timbre de la voix sur certaines syllabes; et le caractère, la même impétuosité. Sûrement pareille : une nouvelle Attila. Aurèle ne pouvait plus détourner son esprit de cette rencontre ratée; il la refaisait en mieux, comme, après une perte au jeu et dans le silence du marasme, on reprend sans aucune utilité les coups du baccara. Évidemment il comprenait que le nom vaguement entendu ne lui eût rien dit, Nieves était mariée à un Espagnol qui portait un titre avec le nom y afférent, Sanchidrian, et les enfants gardaient le nom patronymique, Guttierez de Talavera. N'importe! il n'aurait pas été brillant comme policier ou comme espion!

... Seize ans déjà depuis Nieves! Quel bloc de temps! C'était effrayant de ne pas y penser avec nonchalance, comme on fait d'habitude pour ces sortes de souvenirs, mais de se le représenter tout d'un coup à vif, sous l'empire de cette découverte brusque. Malgré la distance, et le raisonnement qui voulait lutter, autrefois était redevenu tout proche, presque d'hier, et plein de vie.

Il avait connu Nieves ici même, lorsque la sœur aînée Lolita de Peñalosa, future mère de Didi, était devenue la femme du bel Adrien de Scoury. Les jeunes mariés avaient acheté dans les environs une ancienne abbaye aménagée depuis longtemps en habitation particulière, et, pendant qu'on effectuait les travaux d'arrangement, ils étaient venus avec la petite sœur passer une huitaine chez ces amis.

Dès qu'il avait commencé d'aimer la petite Argentine pour sa ravissante figure, pour son intelligence vive et pour des milliers sans doute d'autres bonnes raisons, Aurèle s'était cependant rendu compte qu'elle était inépousable, du moins pour quelqu'un comme lui qui n'aurait pu envisager le mariage sans l'idée un peu désuète de dignité et de durée.

Il avait donc nourri pour Nieves un violent amour perpétuellement assombri par le manque d'espoir et par une résignation à laquelle il fallait sans cesse se préparer. Nieves aussi l'avait sincèrement aimé, mais avec intermittence. Ensuite, elle s'était sans doute mise à penser à autre chose, mais sans intermittence, car il l'avait, peu à peu, de moins en moins vue, puis ne l'avait plus revue du tout. L'année d'après, la guerre était arrivée, bousculant tout, les habitudes, puis même les souvenirs. Nieves avait épousé à ce moment-là un Espagnol, le marquis de Sanchidrian, et jamais Aurèle ne s'était plus retrouvé en sa présence. Il avait vaguement su par ses cousins que le ménage s'était presque aussitôt désuni : le mari jouait au polo et aux cartes; elle, elle faisait la fête, absolument en dehors de lui, d'habitude à Biarritz — et au point qu'on la remarquait, ce qui là-bas n'est pas peu dire — ou à Madrid. Ils ne vivaient jamais ensemble. Rien de bien sympathique, ainsi qu'on l'imagine, pour l'âme à tendances idylliques de l'ancien amoureux.

Pendant que, d'après la rumeur publique, Nieves accomplissait de la sorte sa vie comme un parcours de course mouvementé, les seize années avaient donné à Aurèle quarante-trois ans, sans que, lui, il se fût marié, ni pour bien, ni pour mal faire. Il vivait même très seul, ce qui a parfois du bon. Pour la forme, il avait bien une mère et une sœur, mais il les voyait rarement, l'une parce qu'elle habitait la Lorraine et qu'il n'avait aucun goût pour jouer au besigue avec le curé dans un château froid, et l'autre parce qu'ayant épousé un Anglais, elle passait presque toute l'année hors de France. Mais Aurèle avait des cousins honorables, un oncle décoratif, des amis affectueux, de grandes passions successives avec, pour les intermèdes, une maîtresse débonnaire, et enfin des livres d'histoire par milliers, dont, pour s'amuser et pour travailler, il extrayait le suc en de menus ouvrages de littérature assez agréables. Les Revues inséraient volontiers ses articles où il faisait avec une ingéniosité un peu sceptique des rapprochements entre les petits événements du passé et ceux de l'Histoire contemporaine, et il savait à merveille tirer parti des détails généralement ignorés et si amusants quelquefois qu'on découvre à lire des Mémoires, lorsqu'on apprend par exemple que Napoléon a quitté Fontainebleau pour l'île d'Elbe en chapeau haut de forme, ou qu'en l'année 1635 le cardinal de Richelieu a pris exactement soixante-quinze clystères — ce qui est peu pour l'époque, avait affirmé à Aurèle un connaisseur.

Mais, petit à petit, la vie devenait plus sérieuse, par la réflexion, et par les faits eux-mêmes. L'oncle décoratif était mort l'année précédente, sans rien laisser à Aurèle. C'était pourtant le frère de sa mère, le marquis de Semblançay, veuf sans enfants et possesseur d'une très belle fortune. La mesure pouvait être prévue d'ailleurs; l'oncle avait adopté un des fils de son autre sœur, Adalbert de Scoury, qui devait ajouter le nom de Semblançay au sien propre. Le surplus des neveux et nièces n'aurait que chacun un souvenir. Quatre-vingt-un ans. Après une longue vie héroïque et galante, héroïque surtout en paroles et en attitudes, galante beaucoup plus réellement, le vieux marquis de Semblançay était mort d'une attaque dans les W.-C. du

Jockey-Club, selon l'usage établi chez les fêtards véritablement distingués. Aurèle hérita d'un meuble de salon en Beauvais (les *Fables de La Fontaine*) et d'une canne. Tous les Semblançay, par une tradition de famille, se laissent des cannes, non pas depuis qu'il y a des Semblançay, mais depuis qu'il y a des cannes, car personne n'imagine qu'il ait pu exister des cannes avant des Semblançay. La canne était superbe, avec une béquille d'or d'où l'on pouvait extraire une petite loupe. On n'a pas tous les jours l'occasion d'examiner un poinçon de contrôle sur l'argenterie avec une loupe, mais il est très agréable de se servir du reste de la canne, comme aussi de s'asseoir sur *le Renard et la Cigogne*. Néanmoins, et contre toute espérance, le neveu avait souhaité avoir un cadeau d'argent, car il n'était pas riche du tout. Il fut déçu. Ses déceptions d'intérêt duraient une demi-journée, ses déceptions sentimentales bien davantage, ce qui prouve qu'il n'était pas fait pour être riche, mais qu'il avait la vocation d'être aimé, vocation souvent contrariée par le sort.

Par feu son père, Aurèle de Chanlatte était d'une maison beaucoup moins chic que par sa mère. Là, aucun argentier de François Ier, mais une simple bonne lignée de gens présumés honorables, présumés aussi bien insignifiants, car aucun n'était sorti de son honorabilité, ni pour monter jusqu'aux honneurs, ni pour descendre jusqu'aux forfaits retentissants. La spécialité de la famille avait été plutôt les ecclésiastiques, ils étaient les seuls qui eussent laissé quelque notoriété[1].

Aussi le portrait de dom Chanlatte grandeur nature (en rochet, assis à une table au milieu d'in-folio, et peint par un artiste médiocre du nom de Guillaume Voiriot) avait-il obtenu une place d'honneur dans la chambre à coucher d'Aurèle à Paris, au-dessus du lit. Le Chanlatte actuel préten-

1. Un religieux de l'Ordre de Saint-François, Noël Chanlatte, lecteur en théologie des Cordeliers de Pontoise, lequel au moment d'Henri III avait écrit un *Traité de l'Apparition des Esprits*, et une *Histoire des Eubages et des Druides*; puis, au XVIIIe siècle, Nicolas Chanlatte, de l'Ordre de Saint-Augustin, abbé commendataire de l'Abbaye de Pontigny; et enfin madame Catherine Geneviève de Chanlatte, qui fut Secrète du Chapitre de Chanoinesses de Remiremont entre 1773 et 1785.

dait puiser dans la contemplation de ce portrait les meilleures exhortations au travail ainsi qu'à la vertu, et l'abbé de Pontigny, représenté avec un sourire fin et séraphique, participa de la sorte pendant bien des années au travail et à la vertu, de même qu'à toutes les autres occupations de son descendant.

Aurèle n'avait qu'une sœur, Natalie, beaucoup plus jeune que lui, et mariée depuis une dizaine d'années à un Anglais, ce qui veut dire mai et août seulement en France, juin, septembre et octobre en Angleterre, et les sept mois qui restent en sleeping et en paquebot.

Enfin, la grande ressource, du point de vue famille, pour Chanlatte, consistait en ses cousins germains Scoury. L'aîné était mort pour la France, cinq ans après la fin de la guerre, d'une bronchite dont le germe avait été contracté dans un camp d'instruction des Américains; les deux garçons qu'il laissait avaient déjà plus de vingt-cinq ans. Le second des frères, Adalbert, non marié, depuis la mort de l'oncle était devenu Scoury-Semblançay et se trouvait maintenant dans une grosse situation de fortune. Son sérieux ne paraissait pas avoir encore atteint le niveau de son nouvel état. Quant à Adrien, le dernier, et le mari de Lolita, toujours beau, il était député une session sur deux, blackboulé entre temps; il donnait à Paris de magnifiques réceptions, et à la campagne des chasses à tir de plus en plus réputées, grâce au change favorable de la République Argentine. Il possédait aussi un équipage de chasse à courre.

La femme d'Adrien et la veuve de l'aîné Adéodat avaient toutes deux la croix de guerre et la Légion d'Honneur. La Légion d'Honneur, cela allait de soi; pour la croix de guerre, Lolita l'avait méritée, l'autre non, mais ce n'était pas une raison suffisante pour les différencier. Lolita s'était beaucoup dévouée, autant de sa personne que de son argent, pendant que son mari se signalait également par la conduite la plus brillante. La femme d'Adéodat, qui dirigeait un soi-disant hôpital, ne s'était fait remarquer que par sa terreur, devenue célèbre, des bombardements. Aussi son beau-frère Adalbert, qui la détestait, prétendait que cette décoration qu'elle portait était non pas la croix de guerre, mais la croix de cave, dont

l'insigne est identique, et qui lui avait été décernée pour la rapidité avec laquelle à la première alerte elle se précipitait dans le sous-sol : « *A par ce fait,* disait sa citation récitée par son beau-frère Adalbert, *contribué à conserver la vie de beaucoup de bons Français qui ne tenaient pas à mourir, mais qui par une certaine indolence devenaient peu à peu inconscients du danger, et auxquels elle a su communiquer son remarquable entrain.* »

Pendant que ses cousins se distinguaient ainsi, Aurèle de Chanlatte, lui, traversait une période sans gloire, la première partie dans une formation de l'arrière, puis de rhume en rhume, versé de la cavalerie dans l'artillerie, et de là dans les secrétaires d'État-Major. Il avait fini au Ministère de la Guerre rue Saint-Dominique, en jaquette, avec le grade de sergent qui fut son plafond, et la charge d'établir l'état des successions des militaires (numéros impairs) s'élevant à moins de deux francs. En cet endroit, la question de savoir si le vasistas de la salle serait ouvert ou fermé fit passer au second plan entre ces guerriers l'intérêt de la guerre.

... Ainsi, tant de choses s'étaient accomplies depuis l'époque où il avait aimé la jeune fille! Cependant, ce soir, dans sa chambre où il songeait, les lumières éteintes, la fenêtre grande ouverte sur la nuit d'été, un pont se trouvait jeté par-dessus le précipice des années, et il lui eût semblé tout naturel que par cette passerelle elle arrivât, non pas ressuscitée, mais de seize ans n'ayant fait qu'un jour, et sans aucun pli de fatigue à son sourire d'enfant.

Le vent violent de l'après-midi avait cessé; la nuit était sans un souffle; rien ne remuait dans la vaste maison. En plein milieu du rectangle de la fenêtre, la Grande Ourse tenait plantée ses sept étoiles éternelles, et, de la pièce d'eau obscure où l'on avait faucardé des herbes, montait dans les ténèbres une odeur de vase et de végétaux qui déjà se décomposaient.

Face à ce quelque chose d'immuable dont le ciel est marqué par le passage immobile des constellations, le temps humain se rétrécit à tel point qu'il n'existe plus. La porte s'ouvrit,

et Aurèle vit Nieves entrer, venir vers lui. Il tendit les mains. Quelques instants après, la sœur de Nieves, Lolita, qui passait à son tour dans le couloir, tapa du poing contre la porte et cria : « Aurèle! êtes-vous là? ». Aurèle, saisi, interdit, ne savait où faire cacher Nieves, mais celle-ci, au cœur impavide, ou par défi, l'attira au contraire de toutes ses forces, appuya sa bouche sur la sienne, et resta ainsi agrippée à lui, afin que, si sa sœur entrait, au moins cela valût la peine qu'elle fût entrée. Mais Lolita frappa encore une ou deux fois derrière la porte, puis s'en alla. C'était deux jours après la promenade en bateau. Ah! Nieves! Les mêmes meubles qui sont encore ici vous ont vue, le fauteuil est posé sous le même angle, le balancier de la pendule, — depuis combien de de secondes! — à chaque passage, s'éclaire du même point d'or. Seule, pensa Aurèle, la Grande Ourse de ce soir n'était pas là : en septembre, elle regarde sous d'autres longitudes des jeunes gens et des jeunes filles qui en font tout autant.

Les plaisanteries sont des pierres contre les vivants, elles ne blessent point les formes inconsistantes des fantômes. Malgré qu'il en eût, Chanlatte subissait la présence de Nieves, regrettait de n'être pas à Paris, pour tout de suite retrouver dans le tiroir les lettres qu'il avait conservées d'elle — sans jamais les regarder, bien entendu. Il décida d'essayer de revoir la petite fille, afin de désaltérer dans cette ressemblance la soif grandissante qu'il avait de relire page par page l'ancien roman.

Il finit par s'endormir, très tard, repu de projets et, comme heureusement l'idée prédominante de la journée ne tient jamais de place dans nos rêves, il rêva du roi Louis-Philippe reçu en Angleterre par la reine Victoria qui venait le chercher au quai de Douvres dans une Rolls-Royce.

III

Lorsque Chanlatte s'éveilla, de très bonne heure, l'impression si vive de la veille s'était atténuée, il ne lui en restait qu'une vague courbature de l'esprit, assez agréable. Cependant, si légèrement que ce fût, Nieves était rentrée

dans sa vie, et ce fut encore à elle qu'il pensait en allant entr'ouvrir ses persiennes pour revoir le lac d'hier et d'autrefois dans l'ébauche incolore du petit jour, parmi l'innombrable pépiement des moineaux qu'on entendait plein le platane et sur les gouttières au-dessus de l'étage.

L'immense pièce d'eau constituait la poésie de cet endroit, la seule, car le château d'Albepierre, trop grand, trop neuf, mastodonte tristement blanchâtre et coiffé d'ardoise, avait certainement besoin de deux ou trois cents ans encore pour pouvoir prétendre au caractère. Il avait été bâti par le comte Turpin, père du propriétaire actuel, sous le pontificat de Léon XIII (les Turpins étant comtes du pape de 1874, par Pie IX) et ressemblait à la plupart de ces copies d'ancien que le dernier quart du XIXe siècle a vues surgir. Une grande cour d'honneur inutile et un parc à l'anglaise juraient ensemble, abominablement. Il faut dire que peu à peu on essayait de corriger, on agençait à la française l'ordonnance des jardins, et une à une on redressait les allées en vermicelle. Travail indispensable, pour qu'une autre génération (si d'ici là on n'avait pas les Soviets) pût à son tour remettre en courbe les lignes droites qu'on établissait avec tant de soin et de peine.

Mais, dans l'aile qu'habitait Aurèle, sa chambre et son cabinet de toilette donnaient sur une perspective latérale, au nord, juste en face du lac — et de la Grande Ourse après le dîner. Il aurait eu mauvaise grâce à se plaindre.

Le comte Octave Turpin, dont Chanlatte se trouvait l'hôte, n'était pas, comme on aurait pu le croire, le huitième enfant du feu comte, son père. Il n'en était que le second et dernier; mais le père, voyant grand, avait débuté par Septime, on ne sut jamais trop pourquoi, peut-être par une sorte de souci commercial de bluff pour sa maison, comme certains éditeurs jadis commençaient le lancement des romans par le vingtième mille. Aurèle de Chanlatte connaissait d'ailleurs à peine Septime, et s'il avait été mis en relations avec le cadet, c'était par un vieil excentrique, en compagnie duquel, avec trente ans de différence d'âge, il avait fait la fête au temps de sa première jeunesse, un Turpin aussi, le comte Achille qu'on rencontrait la nuit dans toutes les boîtes où il est ridi-

cule d'être vieux, qui avait causé pendant plus d'un demi-siècle le désespoir de sa famille, et mis le comble à ses incongruités en se faisant assassiner au coin de son feu peu de temps après la guerre. L'assassin n'avait jamais pu être attrapé, mais on avait condamné quelqu'un parce qu'il faut qu'il y ait une sanction à de pareils crimes. Le pseudo-coupable, par ailleurs un profond scélérat, était en train de prendre un peu de mérite par quelques années de bagne, afin que la Ligue des Droits de l'Homme pût dans un bref délai se remuer en sa faveur.

Cette histoire apparaissait le point noir dans l'existence heureuse des Octave Turpin. Octave, cinquante à soixante ans, de taille moyenne et mince, les cheveux teints couleur bois de rose, la correction même, était le fils d'un filateur très riche de Roubaix qui avait épousé sa cousine germaine, la fille également très riche (et naturelle, disait-on) d'une firme analogue. Quant à la comtesse Octave, par sa ligne paternelle, elle descendait directement d'un général du premier Empire, aussi connu pour ses succès militaires que pour ses capitulations de conscience. Sa mère était née Cohen, mais d'une branche très évoluée, à laquelle appartenait aussi ce fameux abbé Coin, le meilleur prédicateur du carême à Paris depuis dix ans.

De tels mélanges et associations donnent la plupart du temps de forts bons cocktails. Ainsi, là, la femme, par l'ascendance du soldat, prenait racine dans un fond de bonapartisme cocardier, qui chez elle tournait au nationalisme et à l'impérialisme intégral. Des Cohen, d'autre part, lui venait bien entendu l'antisémitisme, ainsi que la piété agressive des néophytes, et une prodigalité avec des rétentions ataviques soudaines. Le mari avait hérité du riche filateur un souci d'économie et d'ordre, au moins en paroles, par lequel son faste semblait raisonné comme une dépense pour la publicité. Et la naissance un peu équivoque de sa mère avait ancré en lui un respect de la famille légitime, de l'indissolubilité du sacrement de mariage, dont aucun argument, ni aucune circonstance ne l'auraient pu faire départir. Mais par bonheur, en même temps, tout cela se trouvait corrigé, car, par l'union de ces deux cousins trop proches qu'étaient

son père et sa mère, le comte Octave avait été doté d'un commencement de dégénérescence assez marqué pour que parfois une lubie lui fît pardonner les honorables mais ennuyeuses qualités précédentes. D'ailleurs, excellent mari, comme tous les pédérastes. Enfin, à cause précisément de l'opposition du pape, le comte romain et la comtesse s'affirmaient hautement Action Française, afin de faire oublier, sinon aux autres, du moins à eux-mêmes, ce qu'il y avait du Vatican à l'origine de leur titre.

Ce ménage s'entendait à merveille, chacun des conjoints possédant ses spécialités qui ne portaient pas ombrage à l'autre. Celles du mari étaient les tableaux et bibelots, et l'élégance dans les costumes. Tous les Turpin, du reste, étaient bien habillés. En ce qui concerne sur ce point le père et l'oncle de Septime et Octave, S. A. R. Mgr le duc de Chartres n'avait-il pas dit une fois jadis : « Aussi élégant que les Turpin »? Cette phrase du prince était devenue presque une devise pour la maison; chacun y faisait honneur, car il est d'un bon chic dans les familles d'avoir des habitudes particulières, idiotes peut-être, mais qui se transmettent. Ainsi, aucun Scoury ne mangeait de potage.

Dans les spécialités de la comtesse Octave, figurait en premier lieu la cuisine. Plutôt inélégante, grassouillette qu'elle était avec de bonnes lèvres luisantes, sa sensualité n'était portée que sur la gourmandise, assurant ainsi doublement le bonheur de l'époux. Ses deux autres marottes étaient la poésie et les belles relations. Les duchesses se laissaient assez bien circonvenir, les muses moins. Madame Turpin avait cependant déjà publié trois volumes de vers, les deux premiers sous le pseudonyme de Milon d'Aglante, le troisième et le plus réussi sous son nom véritable. Et le *Figaro du Samedi* venait d'insérer d'elle, en première page, un court poème nettement stupide. Mais c'était sans doute comme fasciste plutôt que comme génie qu'elle fut admise à cette honneur.

Ils avaient deux filles insignifiantes, courtes sur pattes, l'exagération de leur mère, rondes de figure, cheveux frisés noirauds, et qui ressemblaient à deux cockers. Et pour ces

filles, deux gendres accomplis étaient tour à tour tombés du ciel, gendres qu'on s'était empressé d'intéresser dans le business familial, deux jeunes gens très comme il faut, très embêtants, et dont l'un avant le mariage avait été officier. L'autre s'était contenté d'être vendeur dans une maison d'automobiles. Maintenant que les gens du monde ont lancé la mode de ne plus être oisif, il s'était acquitté de son devoir en figurant derrière la vitre d'un de ces aquariums où l'on aperçoit d'énormes voitures, pareilles à des baleines qui viendraient de vomir de leur capot un mélancolique Jonas aussi blême que correctement vêtu.

Les deux ménages, plus trois bébés, étaient en ce moment à demeure à Albepierre. Voilà, au complet, cette famille.

FRANÇOIS DE BONDY

(*A suivre.*)

LE BOULANGISME

L'intéressante étude que l'on va lire est extraite du livre d'*Une guerre à l'autre* que M. Jacques Piou va faire paraître prochainement en librairie. Au moment où le récit commence, le comte de Paris vient d'être exilé de France (1886), le gouvernement ayant considéré comme une manifestation monarchique, digne de proscription, les invitations que le prince avait adressées à des ambassadeurs étrangers, les conviant à assister à la soirée de contrat donnée en l'honneur du mariage de sa fille aînée la princesse Amélie avec le prince royal de Portugal. (N. D. L. R.)

Le Comte de Paris était à peine allé reprendre en Angleterre son ancienne vie de proscrit, que les princes de sa famille, encore dans l'armée, furent rayés des cadres. Le duc d'Aumale, doyen des généraux de division, entré jadis en vainqueur dans Constantine en flammes, adressa au Président de la République une lettre frémissante d'indignation. A cette lettre, le général Boulanger, ministre de la Guerre, répondit par un décret d'expulsion et le duc d'Aumale alla rejoindre à Londres son royal neveu. Au cours de la polémique, à laquelle cette mesure donna lieu, on publia une lettre que Boulanger, alors colonel sous les ordres du duc d'Aumale, lui avait écrite pour le remercier de l'avoir fait nommer général : « Je serai toujours fier, y était-il dit, d'avoir connu un chef tel que vous. Béni soit le jour qui me rappellera sous vos ordres. » Boulanger nia l'authenticité de cette lettre; mais la copie photographique qui en fut donnée, et deux autres non moins formelles qui furent publiées ensuite, l'obligèrent à se reconnaître coupable.

Au degré de passion où en était venu le parti républicain, ses fausses dénégations ne lui firent aucun tort; elles lui créèrent même de nouveaux titres à sa confiance, et, le lendemain, il était acclamé bruyamment aux courses d'Auteuil.

M. de Freycinet, après avoir donné satisfaction aux haines politiques, voulut plaire aux passions anticléricales et présenta une loi interdisant aux religieux et aux religieuses même autorisés d'enseigner dans les écoles publiques. C'était la laïcisation du personnel après celle du programme. La discussion à la Chambre fut longue et pénible. La droite disputa le terrain vaillamment; les opportunistes qui avaient pourtant le sentiment de l'injustice commise voulurent sceller leur réconciliation avec les radicaux. Leur joie commune fut troublée par un incident dramatique, dont un couvent de sœurs à Châteauvillain fut alors le théâtre. Un gendarme, chargé de procéder à l'expulsion des religieuses, en tua une d'un coup de pistolet, tiré au hasard dans une pensée d'intimidation. Ce fatal événement, si involontaire qu'il fût, exaspéra l'opinion et provoqua à la Chambre des débats d'une extrême violence. Albert de Mun traduisit l'indignation publique dans un discours qui se termina par ces mots : « Entre vous et nous, il y a désormais la croix brisée. »

Après la Chambre, le Sénat eut à discuter la loi contre les maîtres congréganistes, de vives mais inutiles protestations s'y élevèrent. Des orateurs, visiblement attardés, soutinrent que l'admissibilité de tous les citoyens aux emplois publics était un principe fondamental, écrit dans les Constitutions de tous les pays libres; ce fut en vain. Ce principe n'était, pas plus qu'aucun autre, inscrit dans la pseudo-Constitution de 1875 et un orateur put s'écrier : « La loi est bonne pour tuer la religion », un autre : « Les catholiques sont hors la loi », sans qu'aucune protestation s'élevât sur les bancs de la gauche.

Après l'exil des Princes et l'expulsion des instituteurs congréganistes, M. de Freycinet crut ses destinées assurées et se renferma dans la réserve. Il l'observa même au dehors et se tint à l'écart de graves événements qui s'accomplirent alors dans les Balkans. Il en resta simple spectateur, comme il le fut des grèves, qui se succédèrent alors dans le

bassin houiller de l'Aveyron. Le meurtre de l'ingénieur Watrin, qui, assailli dans ses bureaux, fut jeté par la fenêtre et tué sur le coup, le fit à peine sortir de sa quiétude et recourir à la force armée. La Chambre entendit alors, sans s'en émouvoir, le ministre de la Guerre dire : « Je considérerais comme un malheur toute éventualité de conflit entre ouvriers et soldats; j'en atteste M. Camelinat, qui s'est félicité dans mon cabinet des rapports de cordialité qui existaient entre la troupe, la gendarmerie et les habitants de Decazeville. Est-ce que nos ouvriers, soldats d'hier, auraient quelque chose à redouter de nos soldats d'aujourd'hui? L'armée est à Decazeville immobile, l'arme au pied; elle ne prend pas parti. A l'heure qu'il est, chaque soldat partage avec un mineur sa soupe et sa ration de pain. » Camelinat, chef des socialistes, répondit par de bruyants applaudissements à ce pathétique appel. Pouvait-il en être surpris, quand il se rappelait, qu'en prenant le pouvoir, Boulanger avait écrit dans une circulaire : « L'armée doit rester étrangère à la politique. Jusqu'ici on a réservé le reproche d'en faire à ceux qui ne craignaient pas d'affirmer leurs sympathies pour l'ordre de choses établi; ce reproche n'a jamais été fait à ceux qui faisaient parade de sentiments hostiles. Je désire mettre fin à cette équivoque. »

Un grave incident arracha un instant la majorité et le gouvernement à leur sérénité. Le Chancelier de Fer, qui voyait avec effroi grandir l'influence du général, dénonça dans un violent discours ses velléités belliqueuses et les dangers qu'elles faisaient courir à l'Allemagne. Non content de ses menaces, il imagina un piège, d'où pouvaient sortir de graves complications. Schnœbelé, commissaire spécial d'une gare frontière, fut attiré sur le territoire allemand, arrêté, puis, après qu'il se fut échappé, repris en territoire français, ligoté et conduit dans une prison de Metz. Pendant quelques jours, on se demanda, avec anxiété, quel était le but et quelles seraient les suites d'une telle provocation; un instant on crut même que « le Général la Revanche » allait être appelé à justifier son surnom. Il fallut la prudence de M. Grévy et l'intervention du vieil empereur d'Allemagne pour que la mise en liberté de Schnœbelé vînt dénouer le conflit.

Boulanger avait été, pendant quelques jours, l'espoir du pays menacé; son nom avait été acclamé partout et les gavroches chantaient dans les rues de Paris :

En revenant de la revue,
Moi j'faisais qu'admirer
Not' brav' général Boulanger.

Sa popularité grandit tellement que la situation du cabinet devint embarrassante et les opportunistes s'effrayèrent de voir les radicaux ne plus connaître de mesure. Des embarras financiers, suites du désordre administratif, amenèrent le dénouement du conflit.

Après avoir, en votant le budget, multiplié les critiques et les amendements, les impatients de gauche en vinrent à demander la suppression des sous-préfets. M. de Freycinet lutta de son mieux, proposa des transactions, mais ne réussit pas à calmer ses amis. Le crédit affecté aux traitements des sous-préfets fut supprimé et il dut aller porter sa démission à M. Grévy.

M. Goblet, qui lui succéda, dut se décider, après de longs pourparlers, à garder dans son cabinet le bouillant ministre de la Guerre, dont la présence, d'abord un embarras, devenait un danger. Sa déclaration, quoique évasive, fut froidement reçue, et, à la première discussion un peu importante, il subit un échec. La Chambre lui accorda bien le rétablissement des crédits pour les sous-préfectures, mais lui refusa un emprunt de 400 millions qu'il jugeait indispensable. Après un ordre du jour conçu en termes équivoques, il abandonna le pouvoir. La situation parlementaire devenait inextricable.

La lutte des opportunistes et des radicaux et la question Boulanger faisaient de la constitution d'un cabinet nouveau le plus difficile des problèmes; on en venait à se demander s'il existait encore une majorité à la Chambre. Les deux fractions républicaines que la question Boulanger divisait étaient à peu près d'égale force et il parut évident que la droite deviendrait un jour l'arbitre de la situation. Si elle eût accepté la République, nul doute que les républicains modérés se fussent mis d'accord avec elle et lui eussent offert une part du pouvoir. Le pays eût ainsi retrouvé la paix,

provisoirement au moins. M. Grévy voulut tenter une transaction et, après avoir vainement essayé de mettre sur pied un cabinet de concentration républicaine, ne vit plus d'autre solution possible qu'une entente avec les conservateurs. Dans ce but, il manda à l'Élysée le Président du groupe le plus important et le plus modéré, M. de Mackau. Celui-ci, dans son entrevue avec le Chef de l'État, lui laissa entendre que ses amis consentiraient à soutenir un cabinet d'où serait exclu le général Boulanger. Fort de cette déclaration, M. Rouvier, choisi pour former le ministère en expectative, se mit discrètement en rapport avec les chefs de la droite, et, à défaut de promesses formelles, les assura de ses intentions conciliantes : M. de Cassagnac affirma même qu'il lui avait promis l'exemption du service militaire pour les séminaristes. Le ministère se constitua alors, sinon avec un programme positif, du moins avec des assurances d'apaisement, et la droite entrevit, comme des éventualités possibles, l'abrogation de la loi d'exil et l'enseignement religieux facultatif à l'école primaire.

Le ministère Rouvier, d'où Boulanger était exclu, se présenta modestement devant la Chambre et obtint d'elle, grâce à la droite, un vote de confiance. Ses premiers mois furent consacrés à expédier les affaires courantes. A cette première phase de son existence, il dit bien ne vouloir gouverner qu'avec le concours d'une majorité républicaine et, sans traiter la droite en ennemie, ne pas solliciter ses voix; mais il eut grand soin qu'aucun de ses actes ne pût la blesser. A mesure que sa situation se consolida, il reprit ses anciennes allures et notamment l'habitude des attaques contre le clergé.

Quand on discuta la loi militaire, le général Ferron, ministre de la Guerre, oubliant ou ignorant les promesses de son chef, réclama le service pour les séminaristes. La droite, irritée de ce manque de parole, se réunit le 22 janvier 1887, et, après les plaintes les plus vives, envoya quatre de ses membres, MM. de Mackau, de Cassagnac, Jacques Piou, de la Ferronnays, rappeler au Président du Conseil ses engagements. L'entrevue eut lieu le lendemain, non pas au ministère, mais au domicile personnel de M. Rouvier; elle fut courtoise, mais peu conclu-

ante. Aux réclamations et aux griefs des conservateurs, M. Rouvier répondit par de vagues promesses et l'espérance de temps meilleurs. Le compte rendu officiel de la conversation, tel que le rédigea M. de Mackau, se termina par ces mots : « M. Rouvier, sans prendre aucun engagement précis, a, à diverses reprises, reconnu la justesse des plaintes qui lui étaient portées par les délégués; il leur a de plus exprimé son désir de leur donner certaines satisfactions, mais en retardant la réalisation jusqu'au moment où les vacances parlementaires le mettraient pendant plusieurs mois à l'abri des attaques radicales. »

Après cette tentative avortée, l'opposition conservatrice se reforma et rentra activement en scène. Quant au général Boulanger, il laissa carte blanche à ses amis. Déroulède avec sa Ligue des Patriotes, Rochefort et Naquet avec leurs journaux, eurent tout loisir de reprendre ouvertement leur propagande; et la bataille recommença, sans qu'il s'y mêlât personnellement.

Devant cette levée de boucliers, le gouvernement jugea dangereuse la présence du général à Paris et l'envoya à Clermont-Ferrand commander le 13e corps. Le jour de son départ, la foule vint le chercher à son hôtel et lui fit cortège jusqu'à la gare. Grossissant le long du chemin, elle devint si nombreuse qu'elle ne put pénétrer toute dans les bâtiments de la gare, et s'entassa au dehors. La cohue fut telle que la police ne réussit ni à faire monter le Général dans son wagon, ni même à dégager la voie, où des fanatiques s'étaient couchés et s'obstinaient à rester étendus. M. Lépine, secrétaire général de la Préfecture de Police, parvint difficilement à entraîner Boulanger dans un coin de la gare et à le faire monter sur une locomotive qui partit à la dérobée. Que fût-il arrivé, si le Général, ne voulant pas se prêter à ce manège, eût dit que le devoir du gouvernement était d'assurer le départ paisible d'un chef militaire rejoignant son poste, et eût refusé de s'esquiver sur une locomotive? S'il fût descendu dans la rue, la foule l'eût acclamé avec transport et accompagné comme un triomphateur. Nul ne peut dire ce qui fût advenu, quand le cortège serait arrivé devant cet Hôtel de Ville, où tant de héros improvisés ont reçu l'investiture populaire.

A Clermont, le Général observa une attitude en apparence correcte, mais eut soin de ne pas se laisser oublier. On dit qu'il venait déguisé à Paris, pour y réchauffer le zèle de ses amis. Son éloignement ne nuisit pas à sa popularité; et l'accueil hostile, fait au Président de la République à la revue de Longchamp, prouva que le gouvernement n'avait pas regagné de terrain.

Les jours et les mois s'écoulèrent dans une sourde inquiétude; et la loi militaire fut votée avec le service de trois ans et l'incorporation des séminaristes. Le calme semblait se rétablir quand, pendant les vacances parlementaires, le général Caffarelli, sous-chef d'État-Major au ministère de la Guerre, fut arrêté pour trafic de décorations, en même temps que disparaissait un général sénateur, compromis aussi dans l'affaire. L'instruction démontra bientôt que le député Wilson, gendre de M. Grévy, avait participé à leurs manœuvres. Le scandale prit aussitôt un caractère politique, et la Chambre, harcelée par la presse d'opposition, nomma une Commission d'enquête, qui appela en témoignage le Procureur Général de Paris et le ministre de la Justice. Quelle ne fut pas sa stupeur, en apprenant d'eux que Wilson avait réussi, grâce au concours du Préfet de Police, à retirer du dossier de l'instruction deux lettres accablantes, et qu'il les avait transmises à son beau-père, entre les mains duquel elles devaient être encore.

M. Grévy le prit d'abord de haut et réclama la démission du ministre de la Justice et la révocation du Préfet de Police. Personne ne fut dupe de ce manège; les chefs de la gauche, dont la conviction était faite, se réunirent dans un bureau de la Chambre, et décidèrent d'exiger la démission de M. Wilson et d'interpeller le Président du Conseil. Dès le lendemain, obligé de se défendre, M. Rouvier était renversé et M. Grévy, encore plein d'assurance, faisait appeler M. de Freycinet pour constituer un cabinet. Grande fut sa surprise, en entendant cet ami dévoué décliner ses offres et résister à ses instances. Cette surprise se changea en stupeur, quand successivement MM. Goblet, Clemenceau, Ribot imitèrent son exemple et se dérobèrent.

Cette grève de ministrables devenue publique ouvrait

une crise présidentielle, et, pendant trois jours, la Chambre attendit la démission de M. Grévy; le quatrième, elle se mit en permanence et réclama une liste ministérielle, avant la fin de la journée. Le soir, M. Grévy, n'ayant pas trouvé de ministres, fut obligé de céder; il fit approcher sa voiture et alla chercher asile chez son gendre. Le lendemain, la Chambre prit acte de sa démission et le Congrès fut convoqué. Pendant les jours qui précédèrent sa réunion, des négociations pour le choix d'un nouveau Président se poursuivirent publiquement. Les deux candidatures Freycinet et Jules Ferry furent posées et discutées au grand jour et le bruit se répandit que la droite donnerait ses 300 voix à Jules Ferry, ce qui assurait son succès. En réalité, celle-ci ne songeait nullement à une telle capitulation.

Au cours de ces négociations, un député républicain, M. Le Hérissé, ancien aide de camp de Boulanger resté son ami, aborda un de ses collègues conservateurs, M. de Martimprey, jadis officier comme lui, et, sous le sceau du secret, lui dit le désir qu'avait le Général de se rencontrer avec M. de Mackau et de causer avec lui. Cette démarche s'expliquait par l'effroi que causait au Général la candidature de son mortel ennemi Jules Ferry, candidature assurée du succès, croyait-il, grâce au concours de la droite. Informé à Clermont de cette éventualité présentée comme certaine, il était accouru à Paris pour l'empêcher avec l'aide des radicaux. Dans les rencontres qu'il eut avec eux dès son arrivée, il leur demanda de s'opposer, même par la force, à l'entrée de Jules Ferry à l'Élysée, s'il était élu par le Congrès; mais son insistance n'eut aucun succès. A sa proposition d'intervention à main armée, Clemenceau avait même répondu : « Vous êtes un général de coup d'État, tout est fini entre nous. »

Sur ce congé, Boulanger n'avait plus vu de salut que dans l'élection de Freycinet, laquelle n'était possible qu'avec le concours de la droite; de là, son désir de voir M. de Mackau afin de le lui demander. Celui-ci, très hésitant, prit l'avis d'un des membres les plus militants de son groupe et, sur son conseil, accepta l'entrevue chez M. de Martimprey. Le Général parla net : selon lui, l'élection de M. de Freycinet

devait faire honneur à la France et servir la cause des conservateurs : « Je m'en porte garant, déclara-t-il, car je suis assuré d'être son ministre de la Guerre et je sais quel usage je ferai du pouvoir. L'avènement de Jules Ferry serait au contraire le signal de persécutions religieuses, de représailles contre la droite; celle-ci ne peut, sans se perdre, voter pour un candidat de guerre civile. » M. de Mackau écouta en silence et déclara que M. de Freycinet, auteur des lois d'exil, ne pouvait avoir les voix des conservateurs, sans l'agrément formel du Comte de Paris. Le Général demanda que cet agrément fût sollicité et protesta de son respect pour lui, de sa sympathie pour sa cause, de sa résolution de faire abroger la loi d'exil.

Dès le lendemain matin, un jeune émissaire, choisi dans l'entourage le plus intime du Prince, partit pour l'Angleterre, porteur d'une lettre, écrite en langage mystérieux par crainte de la police. L'auteur de la lettre avait poussé les précautions jusqu'à ne pas écrire le nom du général et à ne le désigner que par une allusion. Le Comte de Paris n'était pas à sa résidence de Sheen-House et il fallut aller le chercher à Sandrigham chez le Prince de Galles, où il était en villégiature. Comme la lettre ne parlait que d'un « général en vue » sans le nommer, le Comte de Paris demanda des précisions, deux noms se présentant à son esprit. L'émissaire, qui ne savait rien, ne put rien dire et, en hâte, revint à Paris chercher le mot de l'énigme. Il n'y arriva que le soir du Congrès, quand l'élection présidentielle était faite. M. de Mackau, faute d'instructions, n'avait rien dit à ses collègues, qui tous, sauf deux ou trois initiés, votèrent contre M. de Freycinet. M. Carnot était l'heureux élu que Clemenceau avait patronné.

Boulanger, cruellement déçu, garda de son inutile démarche une telle humeur, qu'un mois après, il alla à Prangins en faire une semblable auprès du Prince Jérôme. Son hôte le reçut courtoisement et lui fit visiter, dans une des salles du château, la collection des armes ayant appartenu à Napoléon. En lui montrant l'épée que le Premier Consul portait à Marengo, il lui dit : « Je vous l'offrirai, le jour où vous aurez rendu l'Alsace et la Lorraine à la France. » Cette bonne parole fut le seul résultat de la visite; Boulanger rentra de son voyage de Suisse aussi mécontent que de celui de Paris.

***

Le nouveau Président de la République entra à l'Élysée sans bruit et sans joie. Républicain conciliant et ardent patriote, il était trop bien informé pour ne pas savoir les dangers que créaient l'antagonisme des partis républicains, l'affaissement de l'opinion, la désorganisation de l'administration. Sa première parole fut un appel à l'union, son premier acte, la constitution d'un cabinet conciliant sous la présidence d'un modéré, M. Tirard. Le calme parut un instant renaître; mais les causes d'agitation étaient trop profondes pour ne pas produire leurs inévitables effets. Ce furent d'abord les péripéties judiciaires de l'affaire Wilson, aboutissant à une condamnation sévère en première instance, puis à un acquittement en appel, ensuite et surtout d'actives menées boulangistes reprises sous la direction d'un comité d'initiative, que Déroulède présidait, et dont le journal *la Cocarde* était l'organe.

L'opinion publique était tellement dégoûtée par le scandale de l'affaire Wilson, que la popularité de Boulanger avait grandi dans la mesure où avait décliné le prestige du gouvernement. Les choses en vinrent à ce point, que la candidature du Général fut posée spontanément dans deux circonscriptions. Boulanger ne fut pas consulté officiellement et n'eut ni un mot à dire, ni un geste à faire; il obtint néanmoins, dans les deux départements, une importante majorité, dans l'un même, jusqu'à 60 000 voix. Le ministre de la Guerre lui demanda des explications sur ses candidatures et ses projets après le ballottage. Il répondit qu'il entendait se consacrer exclusivement à ses fonctions militaires et, qu'étranger à l'usage qui avait été fait de son nom, il demandait au ministre l'autorisation d'écrire, avant le second tour de scrutin, une lettre où il préviendrait ses amis de ne point égarer sur lui des suffrages qu'il ne pouvait accepter. Cette réponse ne satisfit pas le gouvernement, déjà irrité de ses actes d'indiscipline; le Général fut mis en non-activité par retrait d'emploi.

La non-activité, en un tel moment, était une délivrance, qui rendait à Boulanger sa liberté d'action. La faveur populaire lui ouvrait de tels horizons que la tentation de jouer

un grand rôle devenait chez lui une obsession. Le suffrage universel ne pouvait-il pas le mettre légalement à la tête du gouvernement? Il ne savait trop quel usage il ferait du pouvoir, mais l'essentiel pour lui était de réussir, il verrait après. Son premier soin fut de rendre public le comité qui l'avait secrètement soutenu jusqu'alors et de l'exhorter à agir vite. Celui-ci ne perdit pas de temps et posa sa candidature dans deux circonscriptions, les Bouches-du-Rhône et l'Aisne; il y recueillit beaucoup de voix et approcha du succès.

Le résultat de ces élections parut si menaçant aux opportunistes, qu'effrayés, ils adjurèrent M. Carnot d'en finir avec la mollesse du cabinet Tirard. Le Président de la République partageait leurs inquiétudes mais n'avait pas d'initiative à prendre. Heureusement, Clemenceau déposa à ce moment une motion en faveur de la revision; le ministère s'y opposa, fut battu et laissa le champ libre. Il avait duré trois mois.

Le Président Carnot, las des divisions entre opportunistes et radicaux, voulut faire un ministère de concentration et en chargea le président de la Chambre, M. Floquet, alors sympathique aux deux groupes. Celui-ci ayant réussi vint, le 3 avril 1888, lire à la Chambre une déclaration ministérielle dans laquelle il proposait une série de réformes, notamment la revision constitutionnelle et la Séparation de l'Église avec l'État.

Cinq jours après, Boulanger fut élu dans le Nord avec 85 000 voix de majorité et dans la Dordogne avec 25 000. Ces deux événements, que le président du Conseil n'avait pas prévus, lui firent ajourner la revision, jusqu'au jour où elle ne serait plus, comme il le dit alors, « le manteau troué de la dictature ». Des élections municipales, qui eurent lieu peu après, furent désastreuses pour le gouvernement.

Ces victoires successives faisaient du Général le chef d'un grand parti, sans qu'on sût exactement quel était ce parti. La foule n'attendait de lui ni changement de régime, ni dictature militaire, mais simplement un retour immédiat à un régime d'ordre, d'autorité, de moralité politique. Elle voulait surtout en finir avec le laisser-aller et la décomposition du régime parlementaire. De son côté le Général songeait, non à res-

taurer la monarchie ou l'empire, mais seulement à rétablir un gouvernement fort et réglé.

Au cours de cette crise, où le sort de l'État était en jeu, les deux empereurs allemands, Guillaume et Frédéric, moururent à quelques semaines d'intervalle, sans que le public français s'en émût profondément. Quant à la Chambre, elle fut beaucoup plus préoccupée d'une discussion sur la revision, qui provoquait une lutte violente. Dans le débat, Floquet déploya son éloquence ampoulée et prit le Général violemment à partie. « Notre collègue, dit-il, parle comme Bonaparte disant au Conseil des Cinq-Cents : Qu'avez-vous fait de la France? Il faut se rassurer; à votre âge, monsieur le Général, Napoléon était mort. » La Chambre restait ébahie de cette réminiscence historique, quand on entendit à droite une voix s'écrier : « A votre âge, Monsieur, Mirabeau était mort. » Cette voix était celle de Paul de Cassagnac. Le rire fut universel; dans sa gaîté, la Chambre s'empressa de rejeter la motion revisionniste de Boulanger.

Quelques semaines après, celui-ci, enivré par de nouvelles victoires électorales, demanda à la Chambre de se dissoudre et de répondre ainsi au vœu du pays, « las d'un régime qui n'était qu'agitation dans le vide, désordre, mensonges et stérilité ». De nouveau, Floquet, qui en prenait à l'aise avec le général de « café-concert », l'apostropha rudement : « Vous, lui dit-il, que nous n'avons jamais connu dans nos rangs, vous qui avez passé des sacristies dans les antichambres des princes, vous ne dédaignez pas, avec vos antécédents, de jeter l'outrage à des républicains, dont le plus modéré a rendu plus de services à la République, que vous ne pourrez jamais lui faire de mal. » A ces mots, Boulanger se leva et à trois reprises cria à l'orateur : « Vous en avez impudemment menti. » Le lendemain, les deux adversaires se battirent en duel dans un parc à Neuilly et le Général fut grièvement blessé à la gorge. Comme, ce jour-là, on inaugurait au Carrousel une statue de Gambetta, Floquet arriva triomphant à la cérémonie et recueillit les applaudissements du monde officiel qui y assistait.

Tout autre que le Général n'eût pas résisté au discrédit que jetait sur lui ce duel, après lequel le héros des chansons

populaires resta longtemps couché, pour soigner la blessure que lui avait faite le coup d'épée du chef civil du gouvernement : des railleries pouvaient l'atteindre, il n'en fut rien. A la surprise générale, sa popularité n'eut pas un instant à souffrir de sa déconvenue et il resta l'idole des foules. Quand il se releva six semaines après, il fut aussi acclamé qu'à ses plus beaux jours. Dès qu'il fut debout, son premier acte fut de donner sa démission de député; quelques semaines après, il était réélu, et presque plébiscité dans le Nord, la Charente et la Somme.

Les manifestations du suffrage universel avaient ému à ce point les royalistes, qu'ils avaient cru nécessaire de concerter leur action. Si quelques-uns, comme Albert de Mun, comptaient déjà sur le Général pour rétablir la monarchie, d'autres s'étaient longtemps montrés sceptiques, beaucoup même nettement hostiles. Quant au Comte de Paris, il s'était toujours tenu sur la réserve; il refusa même à ce moment un don de trois millions que voulait lui faire une grande dame royaliste pour assurer le succès de Boulanger. Devant l'effervescence générale, il jugea nécessaire de dissiper toute équivoque et adressa aux maires de France une lettre, dans laquelle il leur rappelait que, représentant du principe monarchique, il était toujours prêt « à se mettre au service du pays ». Comme cette manifestation épistolaire devait, pensait-il, provoquer des débats à la Chambre, il souhaita qu'une voix amie s'y élevât, afin, disait-il, « de sauver l'honneur du parti ». La police ayant empêché la distribution de la lettre royale, nul débat ne se produisit à la Chambre.

Le mouvement « boulangiste » s'accentuant, les conservateurs se demandèrent avec inquiétude ce qu'ils avaient à faire et quelle attitude prendrait le Général après de nouveaux succès. Dans ses professions de foi, dans ses manifestes, il ne cessait de proclamer son attachement à la République; ses avances auprès d'eux ne seraient-elles que de simples manœuvres électorales? Ils auraient été plus inquiets encore, s'ils eussent connu une lettre qu'il écrivit alors au Czar, lettre que les Soviets ont récemment révélée : « Il n'y a plus, y était-il dit, d'illusions à se faire; la République est le seul gouvernement possible en France; il n'y a plus qu'à l'organiser, de façon

qu'elle rétablisse l'ordre à l'intérieur et aussi la paix au dehors. » En marge de cette lettre, le Czar avait écrit : « Très bien, reste à savoir s'il le pourra. »

Sans connaître ce document, les conservateurs de la Chambre avaient raison de s'inquiéter et de renforcer leur organisation. Pour arrêter leur programme de combat et organiser leur campagne, ils s'étaient réunis à plus de cent et avaient résolu d'agir énergiquement, avec cette simple devise : dissolution, revision, consultation nationale. Beaucoup de royalistes hésitèrent longtemps à accepter ce programme; le plébiscite, qui en était l'aboutissant inévitable, leur répugnait fort. Quelques-uns même se sont toujours refusés à incliner le principe monarchique devant la souveraineté populaire et n'ont cessé de s'abstenir. Albert de Mun déploya, pour les convaincre, toutes les ressources de son talent et tout le charme de sa parole; il leur fit observer qu'il s'agissait seulement de donner au futur Congrès, comme jadis à l'Assemblée Nationale, le droit souverain de disposer du pouvoir. Il triompha, mais non sans peine, de la plupart des résistances et obtint la fondation d'une Ligue dite « de Consultation nationale », dont douze délégués, choisis par tiers dans chacun des trois groupes de l'opposition, formèrent le Comité directeur; sur les douze, cinq seulement devaient agir activement. Peu nombreux furent ceux qui se firent illusion sur les résultats de cette organisation; ils la subirent même comme une nécessité, le boulangisme étant, aux yeux des clairvoyants, un de ces expédients extrêmes, auxquels les partis recourent en désespoir de cause, au risque de se compromettre et peut-être de se perdre.

Les douze, ou plutôt les cinq, se mirent à l'œuvre et fondèrent des sections en province, où ils trouvèrent concours et ressources. Leur prudence politique rencontra d'abord grande faveur; par la suite, elle parut timide aux exaltés et le zèle se ralentit de plus en plus. Les boulangistes au contraire, persuadés qu'ils touchaient au but, redoublèrent d'ardeur, sous la conduite de dirigeants pleins d'entrain. Des bonapartistes impatients, quelques royalistes même, se réunirent à eux, et le général Boulanger se trouva entouré de fanatiques passionnés, en quête d'aventures. De tous les coins de

l'horizon, accoururent à lui les mécontents, les dégoûtés des politiciens, les jeunes épris de nouveautés et ils formèrent une armée improvisée, prête à se battre bravement sous la conduite d'un chef admiré.

On était en pleine lutte, quand un nouveau scandale détourna un instant l'attention. Un député socialiste, Numa Gilly, ayant dans une réunion publique dénoncé les députés prévaricateurs qu'il avait vus, dit-il, s'élever de la pauvreté à la fortune, parla des « 20 Wilson », qui siégeaient à la commission du budget. Le mot fit fortune; des poursuites judiciaires n'aboutirent, après force tapage, qu'à un acquittement. La Chambre, déjà abreuvée d'outrages, s'abstint de relever ceux d'un des siens; le public, encore sous l'impression du scandale Wilson, et toujours convaincu de la corruption du monde parlementaire, applaudit plus que jamais l'œuvre d'assainissement du général Boulanger. Cet état d'esprit se révéla avec éclat dans une élection sensationnelle à Paris le 27 janvier 1889. Un siège législatif étant devenu vacant à Paris, le Général très sollicité hésita d'abord, trouvant trop gros l'enjeu de la partie. Sur les instances de ses amis, qui virent, dans une élection à Paris, la consécration de sa fortune, peut-être le dénouement de la bataille, il consentit enfin à se présenter. Les républicains lui opposèrent le radical Jacques, président du conseil général, et les socialistes, l'ouvrier terrassier Boulé. La lutte dépassa en violence tout ce qui s'était vu jusqu'alors; elle se termina par la victoire éclatante du Général, 244 070 voix contre 162 500 à Jacques et 16 766 à Boulé.

L'animation sur les boulevards, après avoir grandi toute la journée, se traduisit, dès la proclamation du scrutin, par une explosion de joie. Ce furent des acclamations enthousiastes en l'honneur du vainqueur, des moqueries interminables à l'adresse du « Pauvre Jacques ».

Le Général, enfermé avec ses amis dans un restaurant de la place de la Madeleine, y passa des heures anxieuses. A mesure que le temps s'écoulait, les cris de « Vive Boulanger, A l'Élysée », redoublaient au dehors; à l'intérieur, les instances des amis se faisaient de plus en plus pressantes et devenaient presque impérieuses. On ne cessait de lui répéter : « A l'Élysée!

le peuple vous attend impatiemment. » « Onze heures et demie, disait Rochefort, il n'y a plus de temps à perdre. » « Vous êtes encore le maître, ajoutait Déroulède en tirant sa montre; si vous ne marchez pas, dans un quart d'heure, tout sera perdu. » Le Général, qui était bien résolu à ne pas courir, avec une foule gouailleuse, les risques d'une bataille dans la rue, mit fin à cette scène en sortant, non pour prendre la tête d'un mouvement populaire, mais pour monter en voiture et revenir chez lui. Déroulède avait dit vrai : quand il y fut rentré, il était perdu.

On l'a fort accusé d'avoir, cette fois encore, cédé ou à un sentiment de frayeur ou à des influences féminines. Peut-être a-t-il obéi à d'autres sentiments. La conquête du pouvoir par l'émeute n'était pas dans ses plans; il voulait entrer à l'Élysée, non à la tête d'insurgés, mais par le libre choix de la volonté nationale. A cette seule condition, pensait-il, son autorité obtiendrait l'adhésion de la France et le respect de l'étranger. Une origine légale était à ses yeux la première condition d'un gouvernement stable. D'ailleurs, si un coup de main le rendait maître du pouvoir, ne serait-il pas mis en demeure de s'effacer devant le Comte de Paris, vis-à-vis duquel il était moralement engagé? S'il n'avait pas l'audace d'un Bonaparte, il avait encore moins le désintéressement d'un Monk; et, comme il l'a écrit au Czar, la République lui paraissait le seul gouvernement possible.

Quand, le lendemain de son élection, il se rendit au Palais-Bourbon, il ne recueillit que de rares applaudissements, là où, la veille au soir, retentissaient des tonnerres d'acclamations. A la Chambre, on le vit, avec une curiosité railleuse, s'asseoir à son banc; et la séance s'écoula, sans que personne parût même s'apercevoir de sa présence. Le charme était rompu; une nuit avait suffi pour faire évanouir le héros populaire; les prophètes de malheur du restaurant Durand ne s'étaient pas trompés.

Le soir de l'élection, les ministres, accourus pleins d'angoisse à l'Élysée, s'étaient groupés autour du Président, pour attendre les événements. Quand ils furent rassurés, ils prirent, séance tenante, deux résolutions qui décidaient de l'avenir : le rétablissement du scrutin d'arrondissement, une pour-

suite judiciaire contre le Général. Tout de suite les parlementaires ne songèrent qu'à voir exécuter les projets gouvernementaux, assurés de ne plus rencontrer de résistance dans le pays. Le grand public, qui, depuis l'issue de la lutte électorale, vivait dans l'attente d'un coup de force, lut avec stupéfaction la lettre de remerciements que Boulanger adressa à ses électeurs parisiens. Au lieu d'un plan de campagne, il leur parlait d'une république ouverte, « des douceurs de la paix parlementaire ». Il suffit qu'il mît ainsi bas les armes, pour que la majorité prît violemment l'offensive. Avant la fin de la semaine, elle avait rétabli le scrutin d'arrondissement, que M. Millerand appelait « le scrutin de la peur ». Sans les illusions de M. Floquet, elle eût peut-être tout de suite mis le Général en accusation. En parlementaire qu'il était, le président du Conseil se persuada qu'il valait mieux appliquer le programme ministériel et faire voter par la Chambre la réforme constitutionnelle. Mais celle-ci, au lieu de la voter, oubliant qu'elle avait renversé, il y a un an, un ministère qui la repoussait, mit en minorité celui qui la voulait aujourd'hui. Le fond de sa pensée, c'est qu'elle avait assez d'un chef orateur et théoricien, qui ne savait pas répondre par des actes à une situation presque révolutionnaire.

M. Carnot, las des déclamations ministérielles, saisit l'occasion d'en revenir à sa politique traditionnelle. Comme les opportunistes ses coreligionnaires, il subissait avec impatience cette concentration radicale que M. Challemel-Lacour avait récemment dénoncée au Sénat avec une vivacité à peine parlementaire. M. Tirard, qui en était aussi l'adversaire, fut appelé à prendre le pouvoir; renversé un an avant, pour avoir combattu la revision, il succédait à M. Floquet, renversé hier pour l'avoir soutenue. En ce temps de contradiction et de confusion, la Chambre se piquait peu de logique. D'ailleurs, le vrai chef du nouveau cabinet était en réalité le ministre de l'Intérieur, M. Constans, réaliste pratique qui en prenait à l'aise avec les subtilités parlementaires et marchait droit à son but. Coup sur coup, il prononça la dissolution de la Ligue des Patriotes, obtint la suspension de l'inviolabilité des députés Laguerre, Laur et Turquet, et ordonna la constitution de la Haute-Cour. Le général Boulanger, voyant

venir l'orage, crut le conjurer en organisant à Tours une grande réunion populaire, où il se fit bon apôtre et protesta de son attachement à la République et à la liberté. L'effet fut manqué. Ce rôle de pacificateur conciliant ne fut pris au sérieux par personne.

Constans, qui n'était pas dupe des supercheries oratoires, fit savoir au Général, par d'habiles intermédiaires, qu'il allait être poursuivi. Celui-ci, le soir même, grimé de son mieux, alla prendre le train de Bruxelles. Ses amis, dès qu'ils connurent cette dérobade, lancèrent le député Laguerre à sa recherche. Le fugitif consentit à revenir; mais en arrivant, il apprit que le procureur général venait de donner sa démission pour ne pas avoir à le poursuivre et, en toute hâte, il reprit la route de Bruxelles; cette fois il ne revint pas et se contenta d'informer le pays par un manifeste qu'il ne rentrerait qu'après les « élections générales établissant enfin une République habitable, honnête et libre ».

La Chambre ne le laissa pas attendre cette échéance pacifique et vota la main-levée de son inviolabilité. La Haute-Cour convoquée à la hâte l'assigna, ainsi que Rochefort et le comte Dillon. Tous les trois firent défaut et, presque sans débat, furent condamnés à la déportation perpétuelle dans une « enceinte fortifiée ». C'en était fait et du boulangisme et des espérances conservatrices.

Ce triste dénouement concorda avec l'ouverture de l'Exposition Universelle, qui commémorait la Révolution de 89. L'inauguration eut lieu au milieu d'une affluence immense; le Président de la République y prononça des paroles d'apaisement, et le gouvernement, désireux de les traduire en fait, rouvrit les portes de la France au duc d'Aumale, qui venait de donner Chantilly à l'Institut. Le 14 juillet, centenaire de la prise de la Bastille, M. Carnot résuma, dans un toast, l'aventure boulangiste qui venait de finir en Haute-Cour. « On peut, dit-il, abuser une heure de la fierté et de la droiture de ce grand peuple de France, mais il sait se retrouver et faire entendre sa voix souveraine. »

Pendant que se poursuivait cette manifestation pacifique, entra en application la loi militaire, qui réduisait la durée du service militaire à trois ans et appliquait aux séminaristes

le régime du « curé sac au dos », régime réduit pour eux par le Sénat à une seule année. Vint ensuite le renouvellement des conseils généraux. Les boulangistes posèrent la candidature du Général dans près de 100 cantons; cet essai de plébiscite avorta piteusement, Boulanger n'ayant été élu que dans douze. Tout était bien fini pour le Général, et les élections législatives s'annoncèrent rassurantes pour ses adversaires. Afin d'en rendre le succès plus complet, la Chambre supprima les candidatures multiples, sans que cette atteinte à la souveraineté nationale éveillât le moindre scrupule dans aucun des groupes de gauche.

La campagne électorale fut paisible, grâce à l'union des républicains et à l'embarras des conservateurs déconcertés. Tandis que les gauches obéissaient à un mot d'ordre unique, l'opposition ne savait plus ni avec quels alliés, ni avec quel programme elle devait combattre. Les constitutionnels avaient un peu honte de leur indulgence pour Boulanger, et les royalistes de leur adhésion au plébiscite.

Le Comte de Paris, dans un manifeste adressé au pays, donna à ses amis le simple conseil de rester unis et de ne pas traiter en ennemis ceux qui combattaient les mêmes adversaires qu'eux. M. de Mackau, au nom de la droite, constata « que l'unité s'était faite parmi les conservateurs, chacun restant fidèle à son passé, à ses convictions, mais poursuivant un but unique, « le renversement non du gouvernement, mais des hommes qui gouvernent ». Le comité des douze se contenta, sans autre explication, d'indiquer les candidats qu'il soutenait et ceux « qu'il ne combattait pas ». Quant au général Boulanger, il déclara brièvement que les « opportunistes avaient conduit la République au bord de l'abîme et que ses amis et lui l'empêcheraient d'y tomber ». Ces vagues programmes ne passionnèrent pas le suffrage universel; ce qu'il voulait avant tout, c'était éviter une révolution, l'incohérence actuelle lui paraissant préférable à l'inconnu avec ses hasards. Quant au boulangisme, il n'était plus qu'un souvenir. L'action électorale du clergé fut modérée. La loi sur le service militaire des séminaristes et la laïcisation du personnel enseignant provoquèrent cependant assez de protestations épiscopales, pour que le Garde des Sceaux Thévenet

se crût le droit d'adresser aux évêques une circulaire comminatoire, dans laquelle il leur rappelait qu'il était « interdit aux prêtres de manifester des préférences politiques dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales ». Le gouvernement ne manqua pas de jouer de la candidature officielle à outrance. M. Constans, qui avait vu M. Rouher à l'œuvre, montra qu'il avait profité de ses leçons. Son succès fut grand. Les républicains ne gardèrent pas seulement leurs positions; ils en enlevèrent de nouvelles; et M. Paul de Cassagnac put écrire le lendemain de la défaite : « Si Boulanger fût venu ici quinze jours avant les élections, c'en était fait des Carnot, des Rouvier, des Constans, et des Hautes-Cours de Justice. Mais il n'est pas venu; Grouchy, c'était la victoire et Grouchy n'est pas arrivé. » 366 républicains et 165 conservateurs furent élus. 45 amis du Général eurent peine à trouver grâce. Jules Ferry fut battu à sa grande surprise : « Ma mésaventure, écrivit-il, est paradoxale et je ne cache pas qu'elle m'est cruelle. »

JACQUES PIOU

ÉPAVES[1]

Sur la place, Philippe héla une voiture et donna au chauffeur l'adresse d'un magasin quelconque. Malgré le froid et par hygiène il baissa la glace de la portière, serra son foulard autour de son cou et demeura immobile et comme figé par l'ennui. La pendule d'un bijoutier marquait trois heures dix. Seulement! Philippe se sentit accablé par la pensée que demain, sans doute, les heures poseraient le même problème qu'aujourd'hui. Et comment n'en serait-il pas ainsi de l'année entière? Pour se désennuyer, il lut le nom du chauffeur inscrit sur une plaque de celluloïd, ainsi que le numéro de la voiture. Au-dessus, un petit miroir rectangulaire lui procura la surprise de se voir, alors qu'il ne s'y attendait pas.

Aussitôt, un demi-sourire tendit les lèvres que gonflait une moue d'enfant, les sourcils s'écartèrent et l'un d'eux, arrondi en arc de cercle, se leva vers la tempe où deux petites rides se formèrent. Le visage prit alors cette expression qu'on a lorsqu'une heureuse rencontre vous met, au coin d'une rue, en présence d'un ami; et le rose des pommettes, avivées déjà par le froid, se fonça un peu plus.

Il traversa ainsi plusieurs quartiers sans quitter des yeux son image, fasciné par ce regard qui ne se détournait pas, et ce fut avec un léger choc qu'il aperçut soudain le fronton noir et l'emphatique colonnade de la Madeleine. En même temps, la rumeur du boulevard pénétra dans la voiture ainsi

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars.

qu'une bouffée d'air sale. Il frappa contre la vitre d'un doigt impatient et descendit. Cette animation de la rue lui répugnait d'ordinaire, mais aujourd'hui elle l'attirait sans qu'il pût savoir pourquoi, et il y avait dans tout ce bruit comme une grosse voix confuse qui l'appelait de loin. Les dents serrées de plaisir, il gagna le trottoir le plus animé et se perdit dans la foule.

Une file de baraques foraines se dressait au bord de la chaussée offrant, selon l'âge ou les goûts des flâneurs, des pains d'épices, des jouets en carton ou de ces livres obscènes qu'il n'est pas permis de déficeler et qu'on achète sur la foi d'une couverture libertine.

On voyait les marchands s'agiter derrière les comptoirs, interpellant d'une voix de tête les groupes de badauds qui passaient en traînant les pieds, l'œil morne. Parfois une main d'enfant s'allongeait vers un cochon en baudruche qui sautillait au bout d'un fil, mais une tape maternelle réprimait cette envie. Ou bien des naïfs dérangeaient les objets d'art, s'enquéraient des prix et s'éloignaient d'un air gauche sous les glapissements du vendeur déçu.

Le jour baissait déjà. Au fond des baraques, des lampes électriques s'allumaient, projetant leurs rayons avec la violence d'un coup de revolver. La foule clignait des yeux et passait. Les ors brillaient sur les assiettes, les bougeoirs, les vases offerts en prime aux gros acheteurs; et dans les torrents de lumière crue et bleuâtre les appels des marchands s'élevaient d'un ton, comme pour saluer la nuit propice au négoce. Cependant, ce zèle, d'une part, et, de l'autre, l'invincible ennui du peuple en promenade, finissaient par agir sur les nerfs.

Philippe s'amusa d'abord, heureux de disparaître dans ce troupeau dont la volonté devenait la sienne. Et il allait où allaient ces gens, piétinait comme eux devant les étalages rutilants qu'il essayait de trouver beaux. Puis l'affreuse tristesse qui se dégage du badaud le gagna tout à coup, et il se mit à se débattre avec les gestes d'un homme qui s'enlise. On grogna autour de lui, mais personne n'osa s'en prendre à ce monsieur bien mis et qui semblait si fort. Il jouait des coudes, un peu hagard, son chapeau gris perle en arrière.

Enfin, comme les rangs de la foule flottaient aux abords d'un kiosque à journaux, il réussit à se libérer. Devant lui, un cinéma ruisselait de feux mauves et vert pâle pendant que retentissait une sonnerie aiguë. Sur une affiche de couleur, une face énorme souriait au boulevard. Plusieurs femmes se bousculaient au guichet. L'une d'elles crut que Philippe tentait de lui voler sa place, et le coudoya rudement. Alors, un employé chamarré de galons lui toucha le bras de son doigt ganté de fil blanc et lui fit signe d'attendre son tour. Ébloui par le tournoiement de toutes ces laideurs, Philippe ne songea pas à résister. Enfin il atteignit le guichet et, cédant aux intimidations de la caissière, accepta un strapontin. Un groom bleu ciel souleva une portière : il entra.

Une chaleur molle pesait sur la salle où des thèmes d'opéras connus flottaient dans un air vicié qui saisissait à la gorge. A tâtons, il gagna sa place et ôta son pardessus. Deux hommes s'agitaient sur l'écran. Le premier, d'une lourdeur comique, n'en affectait pas moins des mines de drame et appliquait sur son front une large main aux doigts écartés en prononçant des paroles qu'on n'entendait pas. L'autre, plus jeune et tout en œillades, répondait du bout de sa moustache. Une femme se montrait ensuite, les sourcils épilés et la bouche noircie par le fard; elle portait néanmoins le tablier des cuisinières et se jetait sur la poitrine du gros homme qui la repoussait d'abord, puis la serrait fortement contre son ventre. Le jeune homme disparaissait en ricanant. Restée seule, la jolie femme se mettait à pleurer avec une violence extraordinaire, et, pour que rien ne se perdît de ce spectacle, elle avançait vers le public jusqu'à emplir l'écran de son visage. On distinguait alors le grain même de sa peau. Ses prunelles énormes chaviraient dans les larmes, dont le flot continu faisait songer à l'intempérance d'une gouttière sous l'orage. Une musique enivrée montait vers cette grosse douleur.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Philippe découvrît le fil qui reliait ces images. Après quelques péripéties oiseuses, la femme revenait au premier plan, mais cette fois elle ne pleurait plus; au contraire, une grimace de bonheur creusait les fossettes de ses joues et elle se tournait vers un

autre jeune homme, imberbe celui-là, qui lui prenait brutalement la tête entre les poings et lui happait les lèvres. L'orchestre jouait *Manon*.

Cette histoire n'intéressait pas Philippe et il se serait levé pour partir aussitôt, s'il n'avait payé assez cher le privilège de s'asseoir dans cette salle. Son siège sans dossier l'obligeait à se courber en avant. Il changea de position; déjà une douleur lui poignait les reins.

Cependant l'intrigue se développait avec une lenteur minutieuse. Une succession d'images montrait l'épouse infidèle agaçant un officier sous une pergola de glycines. Ou bien, penchée à la fenêtre de sa cuisine, elle guettait le passage des fournisseurs, afin d'étaler à leurs yeux le plus qu'elle pouvait de ses bras et de sa gorge. Une autre fois, elle mettait à la porte de sa chambre un collégien qui se sauvait à clochepied, une chaussure à la main et la chemise ouverte.

L'honnête mari se doutait bien de ces trahisons et surveillait sa femme; on le voyait parcourant un long corridor et appliquant son œil triste à la serrure d'une pièce vide. Le public riait. Presque aussitôt l'action perdait tout caractère comique; à travers le jeu des personnages, qui ne s'en doutaient guère, paraissait enfin le visage même du désespoir. C'est ainsi qu'au fond du plus pauvre livre rayonne quelquefois une présence mystérieuse, attirée là, comme en un piège, par l'occulte pouvoir des mots.

Un détail retint l'attention de Philippe. Le corridor sur l'écran offrait certaines analogies avec celui qui menait de sa chambre à la bibliothèque, et, pendant deux ou trois secondes, le cœur lui en battit plus vite, comme si, au milieu d'une fiction grossière, il eût retrouvé tout à coup quelque chose de lui-même. Sa pensée erra un moment, distraite du drame qui se déroulait sous ses yeux par des souvenirs confus de sa propre vie.

Peu à peu, il glissait dans un rêve où se mouvait, au gré d'une musique banale, un être imaginaire qui portait ses traits, tantôt farouche et batailleur, tantôt sensible, et travaillé d'un grand souci. Devant lui, les acteurs remuaient les lèvres et griffonnaient des lettres, paraissaient brusquement ou s'évanouissaient derrière des portes, mais Philippe

ne comprenait plus. Un court silence le fit revenir à lui; il entendit le bruit de feuillets qui tournaient sur les pupîtres des musiciens, puis l'orchestre attaqua l'ouverture de *Guillaume Tell*, morceau tumultueux; des explosions sourdes annonçaient l'orage qui roulait avec un bruit d'escadron au trot entre les parois sonores des montagnes suisses.

L'écran représentait le vestibule d'une maison pauvre. Deux malles de bois noir en occupaient un coin. Un col et une cravate pendaient à un clou. Le jour baissait. Cependant l'héroïne s'affairait dans la pénombre, soulevait une trappe avec l'énergie d'une criminelle, et descendait les premières marches d'un escalier. Derrière elle, la lanterne au poing, un homme de haute taille s'apprêtait à la suivre. Elle se retournait pour lui sourire, descendait encore un peu, et on ne la voyait plus. Il s'engageait à son tour dans l'ouverture béante, les pieds posés de côté sur les marches. Au ras du plancher, sa tête de forçat disparaissait dans le jet de lumière qui lui sautait de la lanterne au visage. La trappe se rabattait, puis la scène demeurait vide un moment.

Une dissolvante musique d'amour comblait cet intervalle et secourait l'imagination du spectateur. Enfin, une porte qui s'ouvrait dans le fond du vestibule livrait passage à un homme éperdu. Philippe se sentit arraché à lui-même en voyant ce gros visage, où la crainte et la colère mêlaient la sueur et les larmes. C'était le mari, le mari trompé, dans sa banalité terrible. Son col le gênait; il l'arracha de force avec la grimace crispée d'un pendu. La flamme d'une bougie qu'il promenait devant lui s'agitait au souffle de ses narines. Il avançait dans le vestibule sur la pointe des pieds avec les précautions d'un enfant qui joue à cache-cache. Quelques pas encore le menèrent jusque sur la trappe où il se tint assez longtemps pour déchaîner le rire de la salle. Une voix cria : « Tu brûles »! Il y eut à cette minute une de ces coïncidences étranges que rien n'explique. L'homme parut entendre et tourna vers le public un long regard étonné, bouche entr'ouverte; par distraction il inclina vers lui la bougie, laissant couler de longues traînées de cire sur son gilet d'alpaga. Ce dernier détail mit le comble à la gaieté générale; l'orchestre ne s'entendait plus. Comme pris d'une

vague inquiétude, le mari changea de place et se remit à errer çà et là, butant dans les malles, renversant une chaise qu'il considéra ensuite d'un air abstrait. Sa fureur tombait; plusieurs fois il secoua la tête et haussa les épaules avec toutes les marques du désespoir, les yeux à terre. Rien n'était plat, ni triste, ni vrai comme ce jeu de scène. Soudain il avisa la trappe. Une longue pause suivit cette découverte et l'on put voir, au fond de ces gros yeux clairs, le méthodique labeur du soupçon. Il posa le bougeoir à ses pieds, s'agenouilla, saisit l'anneau de fer dans son poing.

Le public se tut. Il y avait quelque chose de pénible dans l'attente du geste qui allait s'accomplir. Philippe roulait un mouchoir entre ses mains devenues moites. Depuis un instant le lieu même où il se trouvait n'existait plus pour lui, ni cette foule. Seul vivait le pauvre imbécile hagard que lui montrait l'écran. Il le vit lever la trappe avec une lenteur infinie; par l'ouverture dans le plancher, la lumière jaillit comme les rayons d'une aurore souterraine. D'un mouvement brusque l'homme rejeta la trappe en arrière et se pencha pour voir.

Alors dans le silence intérieur que crée l'attention, Philippe entendit monter un cri du fond de son cœur et du néant de toute sa vie, une parole étrange qu'il dut réprimer sur ses lèvres : « Heureux homme, il va souffrir! »

***

Dehors, il n'y pensait déjà plus. Chez cet être épris de lui-même, la légèreté atteignait quelquefois une sorte de profondeur. Pour le moment une autre question l'occupait, et, comme il remontait vers la Madeleine, il s'arrêta tout à coup et frappa le sol de sa canne :

— Quelles raisons avait-elle de partir?

Une voix répondit aussitôt :

— Tu sais bien qu'elle est amoureuse de toi. Tu la tourmentes, sans le vouloir, Philippe, sans le vouloir.

Un sourire creusa les coins de sa bouche. Il lui vint une

envie soudaine d'aller trouver sa belle-sœur; toute l'après-midi il s'était ennuyé d'elle.

Maintenant il traversait le Marché aux Fleurs et les marchandes l'appelaient, à l'abri du vent derrière le mur flottant des bâches vertes. Au milieu des plantes d'hiver, la flamme des chandelles brillait dans les cornets de cuir. Des bouquets décolorés par le froid s'enveloppaient frileusement de papier-journal. Seuls, de robustes soucis hérissaient leurs pétales orange et respiraient à l'aise dans la bise. Philippe s'arrêta devant ces fleurs campagnardes; elles plaisaient à Éliane qui en ornait souvent la cheminée de la bibliothèque, et pendant un instant il se demanda s'il n'accepterait pas la botte que lui tendait une femme en pèlerine; il irait ensuite les offrir à la vieille fille. Quelle surprise! Mais la crainte du ridicule paralysa sa main dans sa poche : avec ce bouquet au poing, il aurait l'air d'un fiancé de comédie.

Comme une voiture passait, il la prit.

***

La pension où logeait Éliane présentait sa façade décrépite dans une rue bruyante de Passy. C'était une de ces maisons à trois étages, comme le règne économe de Louis-Philippe en dota la ville par milliers. On n'y voyait point de fausses fenêtres pour la symétrie, et si l'irrésistible besoin d'ajouter et d'embellir se trahissait dans les ferronneries de la porte, le reste témoignait des plus austères raisons d'être. Aux croisées, par exemple, les barres d'appui n'étaient vraiment que des barres et non un prétexte à dérouler des volutes et enlacer des chiffres. En des jours meilleurs, le mur avait dû connaître un badigeon couleur de paille, puis, l'humidité soulevant des cloques dans cette peinture, le soleil les creva une à une jusqu'à déshonorer la façade entière et lui donner l'aspect galeux qu'elle montrait aujourd'hui. Une plaque d'émail révélait au passant l'existence d'un grand jardin ombragé.

En général, la porte s'entre-bâillait au deuxième ou troisième coup de sonnette et paraissait s'ouvrir toute seule, grâce à un fil de fer qu'une main actionnait vigoureusement

dans les profondeurs de la cuisine. Il fallait pousser le battant de chêne, entrer dans un vestibule de peluche rouge, et attendre en haut d'un escalier qui menait au sous-sol. On voyait alors monter sans hâte une personne assez jeune vêtue comme une élégante de province, avec plusieurs années de retard sur la mode actuelle. Une jaquette mauve, ouverte sur un corsage blanc, s'évasait en tous sens au-dessous de la taille; la jupe trop courte découvrait des mollets de cycliste charnus dont cette femme semblait extrêmement vaine. Des souliers vernis, un renard jeté de biais autour des épaules et des mitaines noires complétaient un habillement qui prévoyait, selon toute apparence, la belle comme la mauvaise saison. Avec moins d'excentricité dans sa mise et plus de douceur dans ses traits, mademoiselle de Moroso eût passé pour jolie, mais un grand nez courbe partageait durement le petit visage où la trente-cinquième année dessinait ses rides. D'arrogants yeux noirs et un teint bistré accusaient une origine étrangère et les cils recourbés à souhait battaient trop souvent pour que la coquetterie n'eût pas quelque part à ce jeu. Ses cheveux épais mais courts se rassemblaient en boucles au sommet du crâne et lui faisait une sorte de crête. Tout en montant les marches, elle tricotait un minuscule ouvrage d'un blanc sale et paraissait plus attentive au mouvement de ses doigts qu'à l'arrivée d'un client possible.

Pourtant la figure bouleversée d'Éliane l'intéressa tout de suite. Elle ne manquait pas de cœur et devina qu'un grand chagrin lui valait cette nouvelle pensionnaire. Aussi, malgré certaines idées très arrêtées sur ce qu'une Moroso pouvait faire et ne pas faire sans déroger, elle saisit la valise d'Éliane et la mena elle-même à sa chambre.

— Reposez-vous, — lui dit-elle, en la poussant vers une bergère. — Je vous donne la meilleure chambre. Non, nous parlerons du prix plus tard. Dans un moment vous déjeunerez.

Éliane se laissait faire. A travers ses larmes qui coulaient presque sans arrêt, elle voyait aller et venir cette étrange personne au profil d'hirondelle. Or, depuis un moment, sa douleur la plongeait dans un rêve où tout se déformait et mademoiselle de Moroso ne lui semblait pas ridicule, mais simplement incompréhensible comme un rare et savant animal tra-

vesti en femme. « Pourquoi donc est-elle si bonne? » se demandait-elle. Cela surtout ne paraissait pas naturel. Et elle écoutait dans une sorte de stupeur le bruit des talons claquant sur le parquet sans natte; de même ce bavardage méridional voletait autour d'elle, à droite, à gauche, mais ne trouvait jamais le chemin de son cerveau. Ces phrases où tambourinaient des *r* n'offraient pour elle aucune ressemblance avec un langage humain. Tout à coup, il lui arriva quelque chose qu'elle jugea fort ridicule par la suite : elle s'évanouit.

Lorsqu'elle revint à elle, les rideaux étaient tirés et elle se trouvait seule. Sans doute mademoiselle de Moroso l'avait-elle crue endormie, ce dont Éliane se félicita, car elle n'aimait pas à se donner en spectacle et elle espérait que cette étrangère ne l'avait pas vue pleurer. Le froid qui régnait dans la pièce la tira de ses réflexions et elle voulut se lever, mais ses genoux la trahirent; elle retomba dans la bergère, ôta ses gants pour se frotter les mains, puis jeta les yeux autour d'elle. Comme toutes les vieilles filles à qui la fortune et le bonheur n'ont pas souri, elle savait ce que c'est qu'une chambre de pension. Elle reconnut dans celle-ci le grand lit de cuivre et l'invitation muette du drap replié en triangle sur l'édredon rouge, le petit paravent de cretonne destiné à cacher le lavabo, et la glace au cadre de bambou, où des éclaboussures de pâte dentifrice se voyaient encore. Pas de siège sauf la bergère qu'elle occupait. La chambre semblait d'autant plus spacieuse qu'elle était à peu près vide.

Elle fit cette dernière observation à mi-voix et se sentit gagnée par une inquiétude terrible. Depuis plusieurs minutes, en effet, elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle était là. Une sorte d'abîme s'ouvrait tout à coup dans sa mémoire, engloutissant une journée entière de sa vie. Elle regarda stupidement sa valise qui portait l'étiquette d'un hôtel de Cabourg. Ce voyage à Cabourg accompli quatorze ans plus tôt, elle s'en rappelait les détails les plus insignifiants, alors qu'hier sombrait dans une nuit épaisse. Elle frissonna. Il lui sembla qu'elle luttait avec la mort, puis brusquement le vide se combla; elle se revit pleurant aux genoux de Philippe, et elle se souvint qu'elle était la plus malheureuse des femmes. Un gémissement sortit de sa poi-

trine. Il fallait se remettre à souffrir. Que ne perdait-elle une bonne fois la mémoire de tout!

Pendant un long quart d'heure elle demeura immobile, les mains inertes sur les bras du fauteuil et le regard fixe. Quelqu'un qui frappait doucement à la porte la fit sursauter et elle étouffa un cri de frayeur. Pourtant ce n'était que mademoiselle de Moroso qui lui portait son déjeuner sur un plateau.

— Je vous réveille?

— Non.

— Voulez-vous que je tire les rideaux?

— Oh oui!

— Vous n'êtes pas malade, au moins?

— Pas du tout, fatiguée seulement, et j'ai froid.

Mademoiselle de Moroso la regarda d'un air de reproche :

— Froid? Le calorifère marche pourtant.

Elle posa le plateau sur le lit.

— Si j'étais vous, je me coucherais.

— Mais non, voyons. Voulez-vous être assez bonne pour me donner ce plateau. Je le mettrai sur les genoux. Là. Mon Dieu, que de choses vous m'apportez! C'est beaucoup trop.

Elle essaya de rire bien que le cœur lui levât devant l'escalope racornie qui nageait dans l'huile chaude.

— Vous avez l'air d'aller mieux, — lui dit mademoiselle de Moroso. — Je vous laisse maintenant, mais je reviendrai vous tenir compagnie tantôt. Si vous avez besoin de quelque chose...

Du doigt elle montra le bouton d'une sonnerie.

— Ah! les rideaux...

Elle courut les ouvrir. A travers le tulle des brise-bise, Éliane aperçut un enclos vide au fond duquel une cabane délabrée s'appuyait à un petit mur bas. Tout près, deux acacias mêlaient leurs branches; un lierre malade rampait à leur pied, disputant la terre noire à quelques brins d'herbe. C'était le grand jardin ombragé.

— En été, j'installe mon hamac entre ces deux arbres, — expliqua mademoiselle de Moroso. — Je ferme les yeux, je me balance, je me berce, j'essaye d'oublier que je suis captive, à Paris...

Elle abaissa ses longues paupières d'un air voluptueux et se dandina pour imiter le mouvement du hamac. Éliane détourna la tête; cette mimique l'étourdissait un peu, et elle craignait que la première confidence de mademoiselle de Moroso ne fût suivie du récit de sa vie entière, mais contre son attente elle se trouva seule au bout d'un instant.

Son premier geste fut de se verser un verre de vin rouge qu'elle avala dans l'espoir de regagner ses forces. De ses mains tremblantes elle posa ensuite le plateau sur le sol et réussit à se lever. L'énergie morale suppléait à la vigueur physique qui lui manquait. Avec l'aide de ses genoux et de ses poings, elle poussa la bergère aussi près du calorifère que possible, souffla quelques minutes, puis tira de sa valise un calepin, une enveloppe et une plume. Après un moment de réflexion, elle traça ces mots :

« Mon cher Philippe, tu désirais savoir pourquoi j'ai quitté la maison; je m'en vais te le dire. A présent que je suis loin de toi cette tâche me sera plus facile. Tu ne peux pas deviner ce que c'est que le cœur d'une vieille fille, ni le courage qu'il m'a fallu pour arriver à écrire cette phrase. Pendant onze ans j'ai vécu tous les jours sous le même toit que deux personnes dont le bonheur, la tristesse ou l'ennui m'ont été offerts en spectacle. Pour ma part je n'existais guère. J'étais celle qui vérifie les comptes, qui commande les repas et veille à ce que le bois ne manque pas à la cave, ni les fleurs dans les vases du salon. J'écoutais ce que tu avais à me dire lorsque tu revenais de tes promenades; je recevais de même les confidences de ta femme. Il me semble que je ne vous gênais pas.

» Aujourd'hui je n'en peux plus. J'ai trente-deux ans, Philippe, et non trente, comme je te l'ai dit, un jour. Peut-être ne t'es-tu jamais demandé quel rôle le sentiment a joué dans ma vie, et par sentiment j'entends l'amour, mais j'hésite à écrire ce mot en pensant à ce que je suis, à mon visage, à mes rides. »

Elle s'interrompit et se pencha en avant pour regarder par la fenêtre. Dans le jardin, une poule noire se promenait lentement, le bec tout près du sol; le vent inclinait les branches

des acacias et faisait battre un volet contre le mur d'une maison voisine. Elle reprit :

« Certaines femmes devraient être à l'abri de l'amour lorsqu'elles ne sont pas capables de l'inspirer. Cependant la nature est aveugle, ou perverse. Je suis éprise d'un homme qui ne veut pas de moi, parce que je ne suis ni assez belle, ni assez jeune. Imagines-tu dans quel désespoir il a fallu que je sombre pour être amenée à parler ainsi? Pourtant, comme je l'aurais aimé, Philippe... »

Cette phrase prêtait à la confusion; elle ajouta :

« Comme j'aurais aimé cet indifférent qui ne sait rien de la passion qu'il a fait naître. Mais à quoi sert cet amour inutile? Je n'en suis pas meilleure pour avoir souffert; au contraire, les regrets, l'envie et le désespoir m'ont empoisonnée peu à peu; je n'attends plus de moi-même une parole de douceur, un geste charitable; il m'arrive de croire que le malheur d'autrui est la compensation du mien, et de m'en réjouir. Aussi le plus que je puisse obtenir de moi est-il de me taire et de ne pas nuire à mon prochain dans la recherche de mon propre avantage.

» Il me serait facile, pourtant, de retourner ma vie et de conquérir ce bonheur pour lequel j'étais née. Quelques paroles désuniraient à jamais l'être que j'aime et celle qu'il a épousée à ma place, et quoique je ne sois plus belle, ni jeune, je saurais bien détourner sur moi l'amour dont ma rivale n'aura pas su jouir. Tu me dispenseras de te dire le nom de cet homme. Sache, toutefois, que personne au monde n'est plus faible que lui, ni, peut-être, plus vil. Il m'obéirait comme il obéirait à la première venue pourvu qu'elle sût flatter son orgueil et réveiller ses sens... »

Un flot de sang empourpra son visage.

— C'est immonde, — dit-elle tout haut. — Je n'ai pas le droit...

Et pendant plusieurs secondes, elle contempla, stupéfaite, ces mots qu'elle venait d'écrire. Elle se proposait de dire tout autre chose et subitement cette phrase s'était trouvée là.

« S'il devine qu'il s'agit de lui, pensa-t-elle, il ne me pardonnera jamais. »

Elle posa sa plume sur le calepin et murmura d'un air sombre :

— Tant mieux. Je l'obligerai ainsi à me fermer les portes d'une maison où je n'ai su faire que le mal.

Elle reprit sa plume et poursuivit :

» Comprends-tu qu'il me soit possible d'aimer un homme que je méprise, à qui je souris parce que l'amour m'y contraint, alors que ma lâcheté me fait horreur? Je m'en étonne moi-même. Toute la journée je lutte pour ne pas céder à l'envie de lui dire : « Tu es ridicule, ta femme te trompe, je sais avec qui, je sais où, je sais tout ce que tu ignores depuis des années, elle te déteste, elle ne t'appartient plus, elle se moque avec son amant de ta froideur, qu'elle qualifie d'un terme outrageux. »

De nouveau elle s'arrêta pour réfléchir.

— C'est peut-être vrai, — dit-elle tout haut.

Elle continua :

» Pourtant, Philippe, je me tais. Je suis une mauvaise femme, mais non une criminelle, et, de toutes les armes que le sort me met entre les mains, aucune ne me servira jamais. Voilà donc ce que tu côtoies tous les jours. Je n'en peux plus de te voir si calme et si lointain. Ce n'est pas un sentiment noble, j'en conviens, mais il est naturel. Pendant dix ans j'ai écouté patiemment le récit de tes promenades et les confidences de tes petits ennuis. Garde-toi de voir dans cette phrase le plus léger reproche de ma part, mais rends-toi compte de l'effet que peut produire, à la longue, sur la malheureuse qui t'écrit, le spectacle d'une vie égale comme la tienne, où l'achat d'un livre, la convalescence d'un rhume, le renvoi d'un domestique tiennent lieu d'événements capitaux. Pour toutes ces raisons, il vaut mieux que je m'éloigne. Tu as été bon pour moi dans la mesure où cela t'était possible et je dois te sembler ingrate, mon pauvre Philippe, mais nos destinées sont contraires. S'il m'arrive de haïr ton repos et

la sécurité où tu vis, tu dois craindre en retour le désordre que je porte avec moi. Adieu. J'espère que tu ne me reverras plus. »

Elle plia cette lettre sans la relire et la mit dans une enveloppe dont elle écrivit l'adresse d'une main ferme, avec une espèce de sérénité qui l'élevait au-dessus d'elle-même. La page qu'elle venait de finir la détachait de Philippe. Puisqu'elle osait lui écrire ainsi, c'est qu'elle ne l'aimait plus. Sans doute les premiers mots lui avaient coûté; car il est dur de juger l'être qu'on adore ou plutôt de s'accoutumer à l'idée qu'on peut le mettre en accusation, mais à partir de la seconde où ce geste devient possible, que reste-t-il de l'amour le plus impérieux?

Pour un esprit féru de logique comme celui d'Éliane, ce raisonnement semblait une grâce et la délivrait. Au lieu de se demander si elle aimait encore Philippe, elle s'arrêtait à mi-chemin de cette question dangereuse, et elle répétait, un peu comme le croyant qui perd la foi et blasphème avec une joie mêlée d'horreur : « Après lui avoir écrit de la sorte, il ne m'est plus permis de penser que je l'aime. » Et pour le moment cela suffisait.

Elle colla un timbre dans un coin de l'enveloppe et se leva pour aller la poser sur la cheminée. Ses forces revenaient, mais avec elles une irrésistible envie de dormir. La fatigue et l'émotion lui séchaient la gorge. Elle but un verre de vin coupé d'eau, enleva sa toque de feutre, ses souliers, et se glissa sous l'édredon rouge.

Il faisait beaucoup plus sombre lorsqu'elle s'éveilla. La nuit d'hiver tombait vite. Derrière les carreaux, le ciel prenait des tons d'un rose cendré qui tournait au rouge en s'approchant de la terre et cernait les toits d'un trait de flamme. De son lit, Éliane admira ces couleurs. Elle laissait aller son esprit à mille pensées confuses qu'elle abandonnait tour à tour. Au bout d'un instant, elle fit un effort et se leva, chercha la poire de la lampe électrique, ne la trouva pas et se dirigea à tâtons vers la fenêtre. Bien qu'elle eût examiné la chambre avec attention, elle n'avait pas remarqué que cette fenêtre donnait de plain-pied sur le jardin. Elle l'ouvrit.

L'air froid souleva ses cheveux autour de ses tempes et l'obligea à boutonner le col de son manteau. Pendant une seconde ou deux elle hésita, puis elle descendit une marche et se trouva dans le jardin. Quelques pas la menèrent au pied d'un petit mur dont les pierres se descellaient; elle s'y arrêta, perdue dans une rêverie qui captait son regard et l'attachait au vol d'une feuille morte ou à la forme d'une pelle de bois oubliée là par un enfant. La lueur blême du crépuscule errait au ras du sol. Depuis un moment, le vent s'était tu, mais on entendait encore le volet battant sur le mur de la maison voisine, parfois un grand coup, parfois un coup plus faible. Éliane continua sa promenade. Elle atteignit bientôt les acacias jumeaux et se tint immobile entre eux, une main appuyée au tronc d'un des petits arbres, le cœur lourd. Son ombre s'allongeait à ses pieds dans cette étrange lumière qui semblait le reflet d'une lanterne sourde. Parmi les cailloux, le sarment de lierre se recroquevillait sous ses feuilles dont les bords luisaient. Elle s'éloigna. Comme elle passait près de la cabane, elle dérangea la poule noire qui se mit à voleter autour de ses jupes avec des gloussements de peur. Éliane frappa dans ses mains pour chasser cette bête et poursuivit son chemin. Elle s'étonna de ne pas trouver le petit mur qu'elle avait aperçu de sa fenêtre. Mais, selon toute apparence, le jardin s'étendait beaucoup plus loin.

Un grand nuage gris, déchiqueté comme un continent, se mouvait dans le ciel avec lenteur. Éliane crut y voir un dragon, le cou tendu en l'air, puis une Bretagne, puis une flotte de guerre traînant ses fumées sur un horizon de sang. Ce spectacle l'occupa quelques secondes, mais elle ne songeait pas à s'arrêter. Par curiosité, par obstination naturelle aussi, elle allait en avant d'un pas rapide. Dans sa hâte elle trébucha et faillit tomber, car le sol devenait pierreux et inégal sous ses pieds. A droite et à gauche, les murs s'abaissaient, laissant voir d'autres jardins plus vastes, des vergers, parfois des terrains incultes où la nuit promenait ses ombres. Des chiens aboyaient avec fureur au bout de leurs chaînes.

Elle se mit à marcher plus vite, puis à courir, moins inquiète que surprise de ce jardin qui n'aboutissait nulle part. Afin de mettre un peu d'ordre dans ses idées, elle essaya de se

représenter le plan de Passy. Tôt ou tard, une rue, un mur l'arrêteraient. Quelle rue? Elle voulut, mentalement, s'orienter et n'y parvint pas. De temps en temps sa jupe frôlait des massifs de fusain dont les feuilles s'agitaient avec un bruit d'eau qui coule. A un moment, elle pensa voir une lumière, par delà les haies vives qui bordaient à présent le jardin, et elle fut sur le point d'appeler mais un mouvement de pudeur la retint. Appeler, pourquoi? Elle soufflait d'avoir trop couru et ralentit son allure. La lumière disparut.

Malgré le froid, elle sentit des gouttes de sueur sur son cou et entr'ouvrit son manteau. La terre sonnait sous ses talons. Maintenant la nuit était épaisse et il semblait à Éliane qu'elle marchait depuis l'aube. Comme elle se dirigeait vers la droite où le sol paraissait moins rocailleux, elle s'aperçut tout à coup qu'elle longeait un fossé. Un peu plus loin, son pied heurta une borne kilométrique. Prise de frayeur elle s'arrêta et voulut lire l'inscription gravée sur cette pierre, mais l'obscurité ne le lui permit pas; en vain elle passa le doigt dans le creux des lettres : la première était un C, la seconde un i, le reste demeurait indéchiffrable. Elle s'éloigna.

Un silence énorme pesait sur la campagne; dans l'ombre, les grands labours se confondaient avec le ciel noir; seule une blancheur diffuse indiquait la route, flottant au cœur de la nuit ainsi qu'un long brouillard, et parfois Éliane avait l'impression de lutter contre ce brouillard comme le nageur se débat au plus fort du courant. Ou bien elle s'imaginait qu'elle n'avançait plus mais piétinait au même endroit depuis des heures. En réalité, elle allait très vite.

Tout en marchant elle s'endormit, la tête basse et les mains inertes le long du corps. De temps à autre elle butait contre une pierre, mais ne se réveillait pas et ses jambes la portaient en avant avec la régularité d'un pendule.

Au bout d'une demi-heure, le vent se leva et, chassant les nuages, découvrit un ciel livide comme une meurtrissure. La lune parut; sa face aveugle s'inclinait vers la terre qu'elle contemplait de ses orbites vides, et sa lumière métallique appelait le monde aux secrets travaux du rêve. Éliane ouvrit les yeux et regarda les champs dont les sillons fuyaient à perte de vue. La fatigue disloquait ses membres; depuis son

réveil et dans la torpeur de l'épuisement, il lui semblait que quelqu'un s'était installé sur ses épaules, appuyait avec force sur sa nuque et contre son dos. Aussi, pour souffler un instant, se serait-elle laissé tomber parmi ces pierres, la face collée à la poussière de la route, mais un sentiment contraire bataillait avec ce désir et la poussait en avant. Elle arracha ses pieds du sol et continua.

A présent le terrain montait, si doucement d'abord qu'on ne s'en apercevait guère, puis, avec une rigueur implacable, la route se levait ainsi qu'une échelle qu'on dresse. Dans l'espoir de tromper sa lassitude, Éliane essaya de compter les cailloux qu'elle voyait passer entre ses pieds; il y en avait de gros dont les cassures brillaient avec l'éclat du marbre, et d'autres arrondis par le temps, mais elle ne pouvait s'occuper de ceux-là, car ils étaient trop nombreux. Pas une seconde elle ne s'arrêtait; ses lèvres agitées d'un mouvement perpétuel semblaient celles d'une dévote qui implore son saint. Ses chaussures qu'elle traînait sur le sol lui brûlaient la chair et elle ne savait plus si c'était elle qui voulait poursuivre cet horrible voyage ou si quelque chose de plus puissant qu'elle-même l'y contraignait. Elle abandonna enfin le compte de toutes ces pierres que la lune cernait d'un trait violet; sa langue enflait entre ses dents et devenait rêche. Tout à coup, elle saisit ses cheveux à pleins poings et poussa un long cri de désespoir qui s'étendit sur la campagne; l'air sonore vibra plusieurs secondes à ses oreilles. Alors elle cria de nouveau, elle appela, elle jeta dans la nuit les noms de tous ceux qu'elle connaissait. Des heures et des heures s'écoulèrent.

Devant elle, un petit arbre veillait au bord de la route. Un peu déjeté par le vent qui soufflait des hauteurs, il promenait sur la terre une ombre courbe et oblique, et l'hiver ne lui avait pas laissé une feuille, mais c'était malgré tout une chose vivante dans cette immensité noire où pas une herbe ne croissait. Le cœur de la veille fille se mit à battre. Elle jugea qu'une demi-minute lui suffirait pour atteindre le petit arbre, et quel réconfort si elle pouvait seulement, du bout des doigts, en toucher l'écorce! Cet espoir lui rendit ses forces et elle marcha un peu plus vite bien que la côte fût rude.

Vingt pas encore la séparaient du but et déjà elle tendait la main pour être prête et ne pas perdre une seconde du temps qui lui serait accordé, puis, en observant ces branches qui s'épandaient au vent comme une chevelure, l'envie la saisit d'en attraper une au passage, de la briser, de l'emporter avec elle. Elle choisit donc la plus longue et la plus fragile de celles qui se trouveraient à portée de son bras, la distingua d'entre toutes les autres et vit même le nœud où ses doigts la rompraient. Elle approchait, elle y était enfin, sa main se lança en avant; le vent écarta la branche.

Ce fut si bref qu'elle ne comprit pas tout de suite. Dans un violent effort elle tenta de s'arrêter, mais ne le put. Alors un cri de fureur lui arracha la gorge et elle enfonça ses ongles dans sa poitrine pour griffer et lacérer ce corps qui ne lui obéissait plus. La fatigue, oubliée un instant, retomba sur ses épaules, ses pieds saignèrent; elle souhaita la mort.

Un grand quart d'heure de marche lui rendit le calme et une sorte de résignation. Chaque fois qu'il fallait porter un pied en avant sa chair se déchirait et des douleurs violentes lui creusaient les entrailles. Elle ne savait plus pourquoi elle était sur cette route.

Tout se brouillait dans sa tête et sa vue même commençait à s'obscurcir. Une ornière qu'elle suivait d'un œil atone se dérobait à elle sous une brume; alors par un geste d'aveugle la vieille fille étendait les mains dans la nuit, heurtant du pied des cailloux que la pente faisait rouler avec un bruit inégal.

Un peu avant l'aube la lune se voila et il y eut un moment de profond silence, car le vent ne soufflait plus. Seul le bruit de ses propres pas résonnait aux oreilles d'Éliane et tantôt ce bruit lui paraissait venir de si loin qu'elle l'entendait à peine, tantôt il s'enflait et emplissait le ciel d'un battement formidable. Sous l'empire de la fièvre qui lui brûlait le sang, elle se figurait qu'une machine énorme et d'une complication infinie l'accompagnait dans son voyage et déployait autour d'elle le travail de ses bielles géantes. Cette impression devenant plus forte et plus précise, elle se crut bientôt au milieu d'une usine, où des piliers de métal sautaient dans un éclaboussement de feu. Le délire lui fit oublier qu'elle marchait pieds nus et que son sang coulait. Elle souffrait, mais sa souffrance

atteignait des proportions surhumaines et devenait comme la souffrance d'un univers de ténèbres. Elle-même n'existait plus; une force inconnue la portait.

Tout à coup elle se retrouva. Une lueur glauque hésitait au ras des collines et des gouttelettes de pluie glaciale filtraient dans l'air noir. Elle salua d'un cri de haine ce jour qui se levait sur le monde. Un regard jeté en arrière lui montra l'abîme dont elle avait gravi la paroi; derrière elle la route s'enfonçait dans un océan d'ombre. Un instant elle considéra le gouffre, puis le vertige la foudroya et elle s'abattit.

Elle était couchée, la face contre le sol, au bord d'un long plateau dénudé. Çà et là, des rochers bossus émergeaient de la nuit; des touffes d'herbe gelée croissaient avarement à leur base où la dent des animaux n'avait pu les atteindre, mais partout ailleurs la terre était nue.

Le froid et le bruit du vent qui battait ces hauteurs, tirèrent Éliane de son évanouissement. En s'aidant d'un coude, elle parvint à se retourner sur le dos et aperçut des étoiles qui tremblaient encore au plus profond du ciel. Pendant longtemps, elle n'osa bouger, les yeux perdus parmi les astres et le corps secoué de frissons qui la faisaient claquer des dents. Puis elle essaya de se lever mais d'horribles blessures aux pieds l'en empêchèrent; elle réussit pourtant à se mettre à genoux et se traîna ainsi vers le milieu du plateau.

Des traces de feu s'y voyaient et elle pensa d'abord que des nomades avaient dû allumer des branchages dans la solitude de ces monts pour lutter contre le froid et peut-être contre la peur. Toutefois, en y regardant de plus près, elle observa un morceau de papier au centre même du cercle noir qu'avaient dessiné les flammes sur la terre. Sur ce papier où des caractères se distinguaient encore, une pierre de la grosseur d'une tête humaine était tombée avec la force d'un aérolithe. Éliane étendit la main. Et, dans la lumière de l'aurore, elle reconnut un fragment déchiqueté de sa lettre à son beau-frère : « Mon cher Philippe, tu désirais savoir »...

Elle s'éveilla.

***

Mademoiselle de Moroso se tenait devant elle et parlait avec animation :

— Excusez-moi de vous réveiller, mais il y a quelqu'un qui vous demande.

Éliane sauta à bas de son lit, un peu honteuse de ne pas comprendre ce qu'on lui disait.

— Quelle heure est-il? — demanda-t-elle brusquement.

— Six heures et quart. Ce monsieur est au salon. Je cours lui dire que vous allez venir.

— Quel monsieur?

On eût dit que la Brésilienne attendait cette question. Dans une attitude de théâtre, elle gonfla sa poitrine et appuya du bout des doigts sur le sternum; en même temps elle se dressait légèrement comme si quelque chose la soulevait. Elle abandonna cette mimique tout à coup et dit d'une voix presque naturelle :

— Je le trouve très beau.

« Philippe! » pensa Éliane.

— Il ne fallait pas lui dire que j'étais là, — fit-elle avec humeur.

— Vous ne voulez pas le voir?

— En ce moment, je ne peux pas le voir.

— Il attendra.

— Non, — répondit Éliane qui ne savait plus ce qu'elle disait.

— Mais si! Il a l'air gentil. C'est votre frère, ou votre fiancé peut-être?

— Oui.

— Votre frère ou votre fiancé?

Éliane se laissa tomber sur le bord du lit.

— Mademoiselle, voulez-vous me rendre un grand service? Il y a là une lettre, là. Le timbre est même sur l'enveloppe. Voulez-vous avoir la bonté de la porter vous-même à la poste?

Le ton de ces paroles fit ouvrir de grands yeux à la Brésilienne.

— Que je porte cette lettre? Mais oui. Tout de suite.

— C'est cela, tout de suite.

— Vous ne vous sentez pas bien?

— Cela passera.

— Alors, je dis à ce monsieur que vous venez?

Éliane hocha la tête.

— N'oubliez pas la lettre, — dit-elle.

— Le temps de mettre mon chapeau. En récompense, accordez-moi une faveur, mademoiselle, je vous en supplie. Invitez ce monsieur à dîner! Si. Je le veux.

— Ce n'est pas possible, je le regrette.

— Il est bien entendu, — poursuivit la Brésilienne, d'un ton royal — il est bien entendu que ce repas ne sera pas porté sur votre note. C'est une invitation.

— Je vous remercie, je vous remercie beaucoup, mademoiselle. Malheureusement je ne puis accepter.

— Mais lui? — s'écria mademoiselle de Moroso avec désespoir.

— Lui non plus, je le sais.

Il y eut un silence, puis la Brésilienne jeta la tête en arrière.

— Je n'insiste pas, — dit-elle fièrement.

— Allez-vous penser à ma lettre? — demanda Éliane d'une voix plus douce.

— J'ai dit que je la porterai à la poste et je la porterai.

« Si elle pouvait la déchirer! » pensa Éliane lorsqu'elle fut seule.

***

Une main sur le bouton de la porte, elle tendit l'oreille aux bruits de la maison et laissa plusieurs minutes s'écouler, résolue à ne pas sortir de sa chambre, tant que la Brésilienne n'aurait pas quitté la pension, avec sa lettre. Sans doute, c'était une faiblesse de revoir Philippe, mais il s'agissait d'un adieu. Quand il aurait lu ces quatre pages d'insinuations et de perfidies, il hésiterait peut-être avant de tirer la sonnette des *Marronniers*.

Un sanglot vint secouer la vieille fille, mais elle se raidit. Elle imagina sa lettre comme une personne douée d'une volonté propre, indépendante désormais et agissant à sa place avec force et promptitude. Ce n'était pas mademoiselle de Moroso qui allait et venait ainsi au-dessus de sa tête, c'était

l'être mystérieux qu'Éliane avait créé en traçant des mots sur les feuilles d'un calepin; dans un moment il serait en route; impatient de remplir son devoir et de prodiguer son venin, il irait dans la chambre de Philippe, où il attendrait son retour, pour lui répéter de sa voix bavarde son long message de discorde, et il travaillerait l'esprit de cet homme ouvert à tous les soupçons jusqu'à lui donner la certitude que sa femme le trompait. Cette besogne accomplie, il resterait là comme un témoin qu'on interroge à loisir et qui répète obligeamment sa déposition.

Elle eut envie de courir après mademoiselle de Moroso, quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. A présent, pour rattraper sa lettre, il faudrait monter un escalier, traverser le salon qui servait d'antichambre et croiser Philippe. La chose lui parut impossible, mais elle en éprouva un soulagement et elle quitta sa chambre, l'esprit un peu plus calme.

***

Philippe regardait par la fenêtre et pivota sur les talons dès qu'il entendit Éliane. Avec un naturel de théâtre, il se dirigea vers sa belle-sœur qui se tenait immobile devant lui.

— Éliane! Tu ne m'en veux pas de forcer ta retraite, j'espère?

Ces mots prononcés d'une voix mondaine glacèrent le cœur de la vieille fille; elle sourit sans répondre et s'assit sur le bord d'un canapé.

— Tu ne m'embrasses pas, — reprit-il, décidé à ne pas voir ce trouble qui le gênait.

Et penchant sa haute taille, il effleura de sa bouche la joue de la pauvre femme. Elle soupira profondément et chercha en vain quelque chose à dire. Par prudence elle tint les yeux baissés sur les pieds de Philippe, car elle se sentait incapable d'affronter son regard et redoutait une explosion de larmes.

— Qui aurait cru que nous nous verrions jamais ici? — dit-elle enfin.

Il lui sembla qu'un long voyage les avait séparés.

— Comment va Henriette?

— Mais bien, sans doute. Tu sais, nous ne nous voyons guère.

Malgré elle Éliane tressauta. C'était vrai; ils ne se voyaient guère. A quoi bon se marier pour ne jamais se voir? Que de bonheur gaspillé, perdu! Elle s'enfonça dans cette pensée et n'entendit pas Philippe qui poursuivait d'un ton égal :

— Du reste, tu l'as vue hier. Aujourd'hui elle n'a pas déjeuné. Je crois qu'elle avait mal à la tête.

A présent il ôtait ses gants gris taupe avec une lenteur respectueuse et promenait un regard intrigué sur les tentures lilas où l'humidité dessinait des fougères brunes. Deux fauteuils peints en blanc étaient placés de biais près de la cheminée; il en choisit un, considéra d'un air douteux la cretonne clouée sur le siège, et finit par s'asseoir.

— Es-tu bien ici? — demanda-t-il enfin.

— Pas mal, Philippe.

Mieux valait dire des niaiseries, après tout, puisqu'il semblait y tenir.

— Pas mal, — reprit-elle. — La pension est dirigé par une Américaine... une Américaine du sud, très gentille, du reste, très aimable.

— C'est elle qui m'a ouvert la porte? Des yeux noirs, n'est-ce pas, et un grand nez.

— Voilà.

— Elle a paru interdite en me voyant; elle restait la bouche ouverte. J'ai failli éclater de rire.

— Ah?

— Qu'est-ce que tu regardes? Mes chaussures ne sont pas sales, par hasard?

— Quelle idée! Tu es toujours si soigneux.

— Que penses-tu de mon pardessus neuf? Pas trop serré à la taille, j'espère?

— Tu veux rire. Quand on est fait comme toi, ce serait dommage de porter un sac.

Il se leva et feignit de n'avoir pas entendu ce compliment articulé d'une voix coupable. Enfin, après avoir hésité un instant, il sembla prendre une décision.

— Éliane, — dit-il en se plantant devant la vieille fille, —

j'ai une question à te poser, une question sérieuse. Puis-je compter sur une réponse franche?

Elle croisa les mains et s'efforça de paraître calme, mais son cœur battait.

— Une réponse franche? Bien entendu, Philippe. De quoi s'agit-il?

Il recula de plusieurs pas, la fixant des yeux comme un hypnotiseur.

— Écoute-moi. Quand je t'aurai posé ma question, ne réfléchis pas, réponds tout de suite.

— Si tu veux. Je répondrai du mieux qu'il me sera possible. J'espère qu'il n'y a rien de grave.

— Rien de grave, non. Il n'empêche que la chose est sérieuse.

— Voyons, Philippe, dépêchons-nous. Tu m'inquiètes.

— Éliane, ai-je grossi?

De stupeur, elle ouvrit la bouche et resta muette.

— Tu vois, — dit tristement Philippe, — tu ne peux pas répondre. C'est donc que j'ai grossi. Je le craignais, je le redoutais.

— Mais non, — murmura-t-elle.

— Si, ne cherche pas à me tranquilliser. Ton embarras m'en dit plus long que la balance la plus sensible. Sans doute, l'augmentation n'est que progressive, mais elle est implacable.

— Je t'assure...

Il étendit la main avec un sourire désabusé.

— Non, non. Tu es trop bonne, Éliane, tu me caches la vérité pour m'épargner une souffrance, mais tes yeux parlent malgré toi. En venant ici, tout à l'heure, je me suis arrêté dans une grande pharmacie homéopathique que je connais de longue date. Il y a là une balance, une machine de premier ordre. Je me suis pesé.

Il marqua un temps, pour l'effet.

— Eh bien? — demanda-t-elle comme dans un rêve.

— 73,400. Non, non, tu comprends, moi, grossir... c'est trop injuste. Je ne mange rien, je ne bois jamais à mes repas; matin et soir je me livre à des exercices d'assouplissement... Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

La tête lui tournait. Ces exercices, il lui semblait les voir et le corps brun de Philippe étendu sur la laine d'un tapis berbère. Elle en souffrit d'autant plus qu'elle se sentait vaguement ridicule, mais depuis quelques mois certaines images se formaient en elle avec une force invincible. « Pourquoi pas? » criait une voix au-dedans d'elle-même. Elle se laissait aller à des demi-rêves, puis, s'apercevant tout à coup dans la glace d'une devanture, au coin d'une rue, elle demeurait saisie et se retrouvait, se fuyait. Un flot de sang battit ses tempes à la pensée que Philippe pouvait deviner ce qui se passait en elle.

— Veux-tu t'allonger un peu sur le canapé? — proposa-t-il sans bouger.

— Mais non. Pourquoi? Je suis très bien.

Elle eut l'impression qu'une autre débitait cette phrase à sa place.

— Tu es rouge, — insista Philippe, — regarde-toi.

Ces mots atteignirent la vieille fille comme une insulte; elle fit un geste de la main, un geste qui ne voulait rien dire.

— Bon, — dit-il, rassuré; et il continua, un coude sur le coin de la cheminée : — Je touche le sol du bout des doigts, sans plier les jarrets, vingt fois; je me couche sur le dos et me relève les bras croisés sur la poitrine, vingt fois aussi. Crois-tu que ce soit amusant, tout cela? Ce n'est pas tout.

— Non?

— Non. J'imite les mouvements du rameur, du faucheur; je m'assois sur les talons et me redresse par la simple force des genoux, exercice ennuyeux et difficile.

Quelque chose le poussait à aller plus loin, à aller trop loin. Peut-être n'eût-il pas parlé de la sorte chez lui, mais ici, dans ce petit salon pauvre où rien de familier ne rencontrait son regard, les mots prenaient un aspect insolite qui l'attirait et l'effroi de vieillir qui le tourmentait un instant plus tôt cédait la place à un obscur sentiment de bien-être. Il appuya les reins à la cheminée et croisa les pieds dans une attitude avantageuse.

— Le plus curieux, — ajouta-t-il, — est que je ne sais où la graisse me menace. Si elle se répand d'une manière égale

dans toutes les parties du corps, je n'ai rien à craindre avant quelques années. Tous mes muscles sont en place et je veille à ce que pas un seul ne fléchisse.

Il se frappa le ventre avec orgueil.

La lumière d'un petit lustre qui pendait au plafond éclairait fortement le visage d'Éliane où les rides se creusaient comme des blessures. Elle hocha la tête.

— Pourquoi donc cette inquiétude? — murmura-t-elle.

Il ne l'entendit pas et continua d'une voix tranquille :

— Tu n'imagines pas le soin, la sévérité avec laquelle je m'examine tous les matins.

— Ah?

— Oui, nu, comme tu peux le supposer.

Il baissa pudiquement les paupières. Éliane pâlit.

— Sans cela, — expliqua-t-il avec un ricanement de gêne, — il ne serait pas possible de me rendre compte... Les vêtements sont si trompeurs. Après tout, c'est peut-être la faute de mon tailleur si j'ai l'air d'avoir épaissi.

Ses craintes le reprirent.

— Voyons, Éliane, dis-moi la vérité.

— Tu n'as pas épaissi, — souffla-t-elle.

— Cependant il y a cette augmentation de deux cents grammes en quinze jours.

Elle répéta :

— Deux cents grammes en quinze jours.

Tout à coup elle se mit à rire. Philippe la considéra d'un air grave qui effraya la vieille fille sans la réduire au silence, car elle riait malgré elle, à peu près comme elle eût pleuré, les poings sur la bouche, le corps chavirant de côté et d'autre. Pendant l'espace d'une seconde, cet homme lui était apparu sous les traits d'un personnage comique, tourmenté d'un souci futile alors qu'une vie se brisait devant ses yeux; mais à présent que sa brève gaieté avait pris fin sous ce regard hostile, elle riait encore, violemment, ainsi qu'une femme qui étouffe et cherche à respirer. Dans cette lutte avec elle-même, elle portait les mains à la poitrine, au front, aux tempes, et ses yeux hagards s'emplissaient de larmes. Finalement elle se laissa tomber sur le canapé et, le visage enfoui dans un coussin, éclata en sanglots.

— Je ne sais pas ce que j'ai, — murmura-t-elle. — Je me sens mal... il y a des années... des années que je suis comme cela.

— Calme-toi, — lui dit-il d'une voix glaciale en croisant les bras.

— Tu dois me trouver ridicule, Philippe.

Elle se releva, mais appliqua ses mains à son visage pour qu'il ne la vît pas.

— Si tu savais... — reprit-elle.

En ce moment il la jugeait ridicule en effet, et il regretta le bon mouvement qui l'avait fait venir. Une telle explosion de chagrin lui semblait d'une impudeur odieuse.

— Voudrais-tu éteindre? — demanda-t-elle tout à coup entre ses mains.

— Éteindre?

Ce ton presque moqueur indigna Éliane.

— Oui, éteindre, — commanda-t-elle. Et elle secoua la tête.

Il obéit.

— Philippe, — dit-elle dans l'obscurité, — c'est fini.

Sa voix était ferme. Elle se leva et joignit les mains comme pour concentrer ses forces.

— Fini, — répéta-t-elle. — Je ne veux plus te voir. Je vais sortir par la porte près du canapé. Tu ne me reverras plus. Adieu.

Elle attendit une seconde, mais Philippe se taisait. Alors une haine aveugle se leva dans l'âme de la vieille fille. Des mots atroces lui montèrent à la bouche et elle chancela devant la tentation de les dire, mais un instinct plus fort lui conseilla de garder le silence. Peu à peu, sa respiration devint plus égale et les battements de son cœur plus calmes. Heureuse encore de n'avoir pas à subir le mépris de Philippe en pleine lumière... Ses doigts suivaient la rainure du lambris. Enfin elle trouva le bouton de la porte et se jeta dehors.

***

Toute la matinée du lendemain, elle se promena dans les rues les plus populeuses de Passy, espérant que le bruit fini-

rait par l'étourdir et qu'elle penserait moins à Philippe. Puis, heurtée par la foule des ménagères qui lui faisaient quitter le trottoir à chaque instant, elle perdit patience et gagna la région plus tranquille du Trocadéro. Le hasard la mena jusque dans le vieux cimetière qui surplombe un côté de la grande place. Elle erra quelque temps dans les petites allées, lisant les noms sur les dalles avec cette attention particulière aux gens qui regardent ce qu'ils ont sous les yeux en pensant à tout autre chose. Lorsqu'elle atteignit les cyprès qui se dressent le long du mur, elle revint sur ses pas, un peu plus calme, mais absorbée par son malheur comme une religieuse par la contemplation d'un mystère.

De retour aux *Marronniers*, elle mangea le repas qu'on plaça devant elle et s'étonna des gestes qu'elle accomplissait. Ainsi elle continuait à vivre après ce que Philippe lui avait dit. Que fallait-il donc pour la tuer? Une ou deux fois, elle entendit mademoiselle de Moroso lui poser des questions, et, ne pouvant lui répondre, se contenta de sourire. Elle accepta la tasse de tilleul que l'étrangère lui proposait et la but dans un fauteuil, près de la salamandre qui chauffait la salle à manger. Ces petits soins la touchèrent. Elle fit effort pour détourner son esprit de Philippe et regarda mademoiselle de Moroso :

— Comment vous remercier? — murmura-t-elle.

La Brésilienne la considéra d'un air grave :

— Restez tranquille, — dit-elle enfin. Et elle ajouta comme à part soi : — Le plus grand chagrin finit par passer, si l'on reste tranquille.

— Vous croyez, mademoiselle?

— En s'agitant on ne fait que souffrir.

Un long silence servit de commentaire à ces paroles. Assises en face l'une de l'autre, les deux femmes écoutaient le bruit des flammes derrière les petits carreaux de mica et se tenaient immobiles. La plus grande partie de cette pièce se trouvait occupée par une table assez longue pour qu'on pût y asseoir dix ou douze convives, mais dont le bout seul était recouvert, en guise de nappe, d'une serviette à fleurs bleu vif. La hauteur du plafond, cette vaste table à peu près vide, et la terne lumière de décembre qui tombait d'une fenêtre sans rideaux,

tout contribuait à faire de cet endroit un des plus tristes et des plus abandonnés du monde. Éliane jeta les yeux sur son assiette où la pelure d'une orange dessinait un P majuscule.

— Vous auriez peut-être désiré du café? — demanda mademoiselle de Moroso.

Éliane n'en voulait pas, mais dans la détresse où elle vivait depuis deux jours, l'attention la plus banale la remuait jusqu'aux larmes.

— Pourquoi parliez-vous de chagrin tout à l'heure? — fit-elle au bout d'un instant. — Comment saviez-vous que j'avais des ennuis?

— Vous rappelez-vous qu'en quittant le salon, hier, après le départ de ce monsieur, vous m'avez heurtée dans l'antichambre?

— Je vous ai heurtée... Mais non, je ne me rappelle pas. Je ne m'en suis sans doute pas aperçue.

— C'est bien ce que je pensais. En vous voyant, j'ai compris qu'il s'était passé quelque chose.

— Quelque chose... — répéta Éliane. — Oui.

Elle tourna la tête vers la croisée, et son regard se fixa sur les petits arbres noirs dont les troncs luisaient dans la pluie.

— Qu'est-ce que ce monsieur vous a dit quand vous lui avez ouvert la porte? — demanda-t-elle tout à coup, sans quitter le jardin des yeux.

— Il m'a dit qu'il désirait vous parler.

— Mais que vous a-t-il dit exactement? Vous en souvenez-vous exactement?

Ces paroles insignifiantes, données, pour ainsi dire, à une autre qu'elle, Éliane les voulait comme elle voulait tous les instants de la vie de Philippe et ses pensées les plus fugitives.

— Exactement, je ne me rappelle plus. Il a dit, je crois : « Je voudrais parler à madame... »

— Mademoiselle — corrigea Éliane; puis, brusquement, elle se retourna vers la Brésilienne et attacha sur elle un regard d'une fixité extraordinaire. — Vous aviez raison, — poursuivit-elle d'une voix changée, — il a dit, en effet, madame. « Je voudrais parler à madame Cléry. »

Elle se leva.

— C'est moi qui suis madame Cléry, comprenez-vous? Et ce monsieur est mon mari.

— Mais oui, madame. Qu'avez-vous donc? Il ne faut pas vous agiter ainsi.

— Ce soir, je rentre chez moi, — continua Éliane sans faire attention à ces paroles, — chez mon mari.

Cette simple phrase qu'elle prononçait devant une étrangère lui procura une joie si violente que, prise de faiblesse, elle dut s'appuyer à la table, renversant ainsi un verre à moitié plein de vin rouge qui se répandit sur la serviette bleue et tacha la robe d'Éliane; mais elle ne vit rien de ce petit accident. Un monde nouveau s'ouvrait subitement devant ses yeux. Jamais elle n'avait cru qu'elle serait la femme de Philippe; elle le croyait maintenant. Il fallait rentrer à la maison, reprendre sa place; non pas tout de suite, mais cette nuit, pendant le sommeil de Philippe. Demain, elle dirait, elle ferait quelque chose qui changerait tout. Cette pensée lui rendit le calme et elle tourna les yeux vers mademoiselle de Moroso avec une expression de triomphe; cependant la Brésilienne se désolait

— Votre robe, madame!

— Ma robe?

Elle vit la grande tache sombre et poussa un cri. Avec son mouchoir elle frotta la serge et voulut ensuite éponger le tapis où le vin formait une petite mare, mais la Brésilienne était déjà à genoux, réparant le malheur avec une serviette qu'elle avait roulée en tapon.

***

De la maison de Tisserand à la Madeleine, où Henriette prenait une voiture, il n'y avait guère plus de quatre ou cinq minutes à pied. La jeune femme sortit en courant de dessous la voûte, mais malgré sa hâte et l'heure assez tardive elle n'hésita pas à suivre le chemin que lui imposait une habitude superstitieuse et dont le moindre détour, fixé par le hasard, obéissait désormais à des rites immuables. Un pas à droite ou à gauche l'eût écartée de cette route fictive qui n'appartenait qu'à elle seule. C'est ainsi que, à la hauteur de

telle boutique, il fallait traverser de manière à atteindre l'autre côté de la rue juste devant la porte cochère d'un certain immeuble. Si des passants empiétaient sur la voie invisible, la règle était d'attendre, de reculer au besoin, mais de ne jamais franchir les limites idéales au delà desquelles régnait la mystique horreur d'un péril de mort. En cas d'orage, telle voûte offrait un abri licite, alors que sur telle autre pesait une interdiction formelle. Aux abords de la Madeleine, la contrainte cessait tout à coup, et, la loi ayant été observée jusqu'au scrupule, mille chemins s'ouvraient, ni mauvais, ni bons, soumis comme tous les chemins de la terre, sauf un, aux bizarreries de la destinée.

Il ne venait pas à l'esprit d'Henriette qu'une discipline aussi rigoureuse pût sembler étrange. Pareille à toutes les âmes que le monde n'a pas su rendre heureuses, elle cherchait au dedans d'elle-même les éléments de la joie. Elle jouait à la vie comme les enfants jouent à la guerre ou aux voleurs, et rien de lui paraissait plus *vrai* que cette route imaginaire qui coupait la route des autres, se confondant parfois avec elle, et la quittant pour la rejoindre, mais malgré tout distincte.

Le silence des rues désertes lui fit hâter le pas malgré elle, peut-être même sans qu'elle s'en rendît compte, car son attention ne se relâchait point et elle allait les yeux à terre comme si elle eût suivi une trace. Bientôt elle s'aperçut qu'au bruit de ses pas répondait un bruit analogue et se retourna; sur l'autre trottoir, un homme en pardessus sombre marchait dans la même direction qu'elle, tout en semblant ne pas la voir, car il baissait la tête. Au bout d'un moment, elle se mit à courir, de gaieté de cœur puis d'inquiétude, et le frottement de ses semelles sur la pierre se prolongea dans l'air sonore jusqu'à devenir un bruit continu qui l'accompagnait dans sa course. Cette solitude au centre d'une ville monstrueuse, l'impassibilité revêche des maisons et l'hostile viligance des réverbères, finirent par agir sur elle. Cependant aucune partie de Paris ne lui était plus familière, et elle trouva ridicule la frayeur qui la saisissait. Jamais comme cette nuit elle n'avait éprouvé ce trouble que la multiplication d'une même chose peut jeter en nous. C'était en vain qu'elle tenait les yeux baissés; elle voyait malgré tout la ligne ininterrompue

des volets protégeant de leurs lattes le sommeil ou l'insomnie de milliers d'êtres dont jamais elle ne connaîtrait les visages ni les noms. La pensée d'un univers existant en dehors d'elle-même lui parut accablante et elle se demanda quel malade ses pas réveillaient, quel homme se cachait pour ne pas l'entendre, quel autre, au contraire, l'épiait, debout, près d'une fenêtre, et maudissait ou bénissait ce bruit qui divisait le silence. Elle traversait peut-être les visions d'un agonisant, ou le cauchemar d'un fou; des voleurs dressaient l'oreille, des amoureux l'écoutaient venir du fond de la nuit et disparaître au loin, puis reprenaient les labeurs un instant suspendus. Cette présence énorme et confuse, derrière les façades noires, la troublait à l'égal d'une menace. Plusieurs fois, elle faillit quitter le chemin qu'un détour allongeait quelque peu, mais l'effroi d'encourir un danger plus grand le lui interdit. Enfin elle aperçut les lumières d'un café au bout d'une rue et la longue rumeur du boulevard voyagea jusqu'à elle. Alors, impatiente d'échapper à elle-même, de retrouver la foule et sa vulgarité protectrice, sa voix rassurante, ses gros yeux vides qui ne pensent jamais, elle comprima d'une main sa poitrine et se mit à courir plus vite. Un point de côté l'obligea bientôt à ralentir son allure, puis à s'arrêter, mais de là elle pouvait entendre le roulement des voitures grondant autour des maisons.

Tout en reprenant son souffle, elle jeta les yeux autour d'elle et vit à sa surprise l'homme de tout à l'heure qui marchait à grandes enjambées sur le trottoir d'en face. Un moment plus tôt, elle eût été effrayée de se voir suivie par cet inconnu, mais ici il y avait du monde. Du reste, l'homme allait beaucoup moins vite depuis quelques secondes; à présent, il allumait une cigarette dans l'embrasure d'une porte cochère, les deux mains devant le visage pour protéger du vent la petite flamme. Henriette continua sa route d'un pas tranquille et ne détourna pas le visage de la bise qui coupait l'air autour d'elle comme la lanière d'un fouet. Cette morsure du froid lui fut presque agréable et elle en serra les dents de plaisir. Pendant une courte minute, elle put se croire aussi heureuse qu'à l'âge de douze ans quand elle se tenait sur le bord du tapis

et qu'elle souhaitait que le présent s'immobilisât pour toujours. A la réflexion, son bonheur lui parut futile. Par quel caprice de sa mémoire avait-elle oublié le départ d'Éliane? Et elle revit la mine gênée de Philippe, son regard biais, son mouvement d'épaules qui trahissait l'ennui : « Tu sais, Éliane est partie, oh, pour quelques jours seulement! Elle a laissé un petit mot. Tu peux lire... Non, elle ne m'a pas donné son adresse. » Ce souvenir eut pour la jeune femme le poids d'une mauvaise nouvelle. Dans le petit nombre de réalités qui composaient la vie d'Henriette, Éliane occupait, en effet, une place particulière. Alors que Philippe existait de moins en moins aux yeux de sa femme et reculait au fond d'une sorte de pénombre, la vieille fille, au contraire, se montrait dans la vive lueur qui dissipe les songes, dispensait à sa sœur une large part de bonheur, ou du confort moral qui en tient lieu. Sans Éliane, l'équilibre des heures se rompait, la journée devenait un gouffre que le temps n'arrivait plus à remplir. Aujourd'hui, sans doute, Henriette avait supporté sa solitude sans trop de peine, grâce à l'expectative de la visite qu'elle allait faire après dîner, mais à présent... A qui la raconter, cette visite? Elle s'arrêta net. C'était vrai : elle allait trouver l'appartement vide, et vide la chambre où d'ordinaire Éliane l'attendait, quelquefois jusqu'au petit jour, afin de la mettre au lit. De tristesse, Henriette aurait voulu s'asseoir sur la pierre, comme une mendiante, et laisser le froid gagner ses membres, son corps entier, son cœur même pour qu'il cessât de battre. Il lui semblait qu'une force jalouse la privait non seulement de toute joie future, mais de tout bonheur passé, et la nuit qu'elle achevait tombait au néant comme le reste.

D'un pas plus lent, elle suivit le trottoir jusqu'à un carrefour. Comment cet imbécile de Philippe n'avait-il pas tenté de retenir Éliane, de la retrouver tout au moins? Des promeneurs bousculèrent Henriette sans l'arracher à ses pensées, mais elle levait vers ceux qui l'avaient touchée un regard de somnambule et poursuivait sa route. Depuis son enfance, elle demeurait la même : l'événement seul comptait pour elle, non la parole qui l'annonçait; on lui disait que sa sœur venait de partir et elle ne le croyait vraiment qu'à la minute où

l'absence d'Éliane, se faisant sentir, entrait enfin dans le domaine des choses réelles. Un crieur de journaux agita une feuille devant ses yeux fixes, puis haussa les épaules. Elle allait sans voir, attentive seulement à ne pas dévier du chemin que l'habitude lui traçait. Autour d'elle le bruit montait, murmure énorme où la parole humaine se mêlait au bourdonnement profond des voitures. Henriette entendait tout cela d'une manière confuse, parfois intermittente, car il y avait en elle des instants de silence, d'immenses trous noirs dans lesquels sombrait cette agitation du monde extérieur. Tout à coup elle se retrouvait au sein d'un orage; de longues vibrations parcouraient le sol sous ses pieds, une rafale de lumières enveloppait la foule et la rue mugissante plongeait dans un abîme. Au loin palpitaient les feux multicolores du boulevard. Un soleil cerné de noir éblouissait Henriette et elle marchait presque à tâtons vers cet astre qui reculait au fond de la nuit. Il lui semblait que ce roulement de tonnerre qui faisait choquer ses dents et trembler ses joues venait du foyer livide aux rayons de phosphore. C'était la lumière qui vibrait ainsi avec ce son creux et sourd. La jeune femme marcha plus vite et le pied faillit lui manquer au bout du trottoir, puis elle sentit sous sa semelle le pavé de bois de la chaussée. Un cri terrible s'éleva et la fit reculer d'un pas. Elle vit alors avancer sur elle deux lanternes crachant leurs flammes blanches entre des roues monstrueuses, et une haute masse noire qui hurlait. « C'est la mort, pensa-t-elle. Il faut se jeter de côté, sortir du chemin... » Elle ne bougea pas, fascinée. Une main la saisit violemment par le bras et la fit tomber en arrière.

***

Il y avait près d'une minute qu'elle était revenue à elle, mais elle hésitait à ouvrir les yeux. Aux cahots de la voiture, à la qualité du silence, elle crut reconnaître une des grandes avenues qui longent la Seine. Peu à peu, elle se souvint. La détestable odeur d'un mauvais cigare l'enveloppa tout d'un coup, la fit tousser. Elle leva prudemment les paupières et vit à travers un brouillard bleuâtre deux prunelles noires au

regard attentif. Une grosse main battait l'air aussitôt pour dissiper la fumée, puis un visage apparut, le nez d'abord, vigoureux et rouge, puis la moustache pendante qui balayait, les joues. Henriette jeta un cri.

— Pas besoin d'avoir peur, — dit l'homme d'une voix enrouée. — Criez si ça vous fait plaisir.

Et il se recula un peu.

— Qui êtes-vous? — demanda Henriette.

L'homme tira une bouffée de son cigare sans répondre. Il portait un pardessus dont il ramena les pans sur ses genoux.

— Je vous demande qui vous êtes, — répéta la jeune femme.

— Ça ne vous regarde pas, — dit-il enfin.

Henriette étendit la main vers la vitre, mais il avait compris son geste avant qu'elle eût le temps de l'achever, et il lui saisit les deux poignets avec force. Son cigare qui brûlait maintenant presque au ras de la bouche l'obligeait à cligner les paupières et il retroussa les lèvres, découvrant ainsi une rangée incomplète de dents brunes. Pendant plusieurs minutes il maintint la jeune femme avec la fermeté qu'on emploie à calmer un enfant, mais elle luttait toujours, effrayée par la grimace hideuse de l'inconnu. A la fin, il se pencha au-dessus d'un petit cendrier fixé à la paroi de la voiture et y laissa tomber son cigare en jurant.

— Vous ne comprenez pas que, si j'avais voulu vous faire du mal, je m'y serais pris quand vous étiez sans connaissance. On ne dirait pas que vous me devez la vie.

Henriette cessa de se débattre.

— Que voulez-vous dire?

— Si je n'avais pas été là pour vous tirer en arrière au bon moment, l'autobus vous passait sur le corps.

Elle cria. L'homme lui abandonna les mains et haussa les épaules.

— Voilà le concert qui recommence. Et regardez ce que vous avez fait de mon cigare. Éteint.

— Vous allez me donner votre adresse. Mon mari vous récompensera.

Il lui lança une œillade narquoise.

— Ah? — fit-il en rallumant son cigare.

Henriette comprit tout à coup :

« C'est l'homme de tout à l'heure, — se dit-elle. — Cet imbécile de Philippe aura eu des soupçons et m'aura fait suivre. »

Et malgré son irritation de se voir mêlée à une aventure aussi ridicule, elle ne put réprimer un sourire.

— J'ai peut-être laissé traîner une lettre de Tisserand. Quel air froissé il a dû avoir en la lisant!

Une âcre nuée emplissait la voiture. Henriette baissa la vitre d'une des portières et reconnut les marronniers du Cours-la-Reine. Avec la violence d'une chute d'eau, l'air froid pénétra par la fenêtre.

— Vous voulez ma mort! — fit l'homme en remontant aussitôt la vitre.

— Je veux savoir où vous me menez.

— Mais chez vous, ma petite dame, et j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est vous qui payez le taxi.

— Comment savez-vous mon adresse?

Une toux furieuse le secoua, une toux courte et sonore qui ressemblait à une succession de cris; les yeux fixés sur Henriette, il la considérait d'un air de reproche. Alors, elle remarqua une ligne blanche qui cernait ses prunelles et se sentit gagnée par une pitié soudaine devant ce regard que la cécité semblait couvrir déjà d'un reflet blanchâtre. Elle se demanda si l'homme se doutait du danger qui menaçait sa vue. Si bas que fût son métier, il le faisait de son mieux et se croyait peut-être utile. Ses vêtements étaient pauvres. Elle eut envie de lui demander combien on lui payait ses services, mais se ravisa en pensant qu'il ne verrait qu'une insolence dans cette question. Dans quelques années il serait aveugle, c'était sûr, et réduit à tendre la main. Sans doute accepterait-il d'aller à tâtons, un jour, avec la résignation et la bonne humeur cynique du mendiant des grandes villes. Et mentalement elle le compara à son mari, qu'elle revit soucieux d'une cravate qui nuisait à son teint, ou délayant dans un verre d'eau tiède une poudre amaigrissante. Par un sursaut de mépris, elle ouvrit son sac pour récompenser l'inconnu de ce qu'il ressemblait si peu à Philippe, mais ce fut en vain qu'elle en fouilla les poches doublées de moire blanche, elle n'y trouva

qu'un bâton de rouge, sa clef et son mouchoir. Ils traversaient la place de l'Alma. L'homme se penchait à la portière et tirait de son cigare une dernière bouffée.

***

De l'antichambre, elle aperçut une lumière qui venait du salon et crut d'abord que Philippe se chauffait dans cette pièce, faisant, comme elle disait, le grand homme devant la glace, lorsque, par la porte entr'ouverte elle reconnut le chapeau d'Éliane posé sur un entredeux.

La vieille fille se tenait debout sous le lustre dont les pendeloques irisées se relevaient en festons. Immobile dans cette lumière éclatante qui ruisselait autour d'elle comme une douche, elle semblait plongée au plus profond d'un rêve et n'entendit pas entrer sa sœur. Ses yeux grands ouverts fixaient d'un air absorbé l'immense gerbe de glaïeuls rouges qui s'épanouissaient en éventail sur la cheminée.

Autour d'elle, le salon éclairé *a giorno* revêtait un aspect de fête qui contrastait avec le silence absolu de la pièce. Les flambeaux de vermeil croisaient leurs feux à l'infini dans les miroirs penchés au-dessus des consoles, et, sur les rideaux cerise, dont les grands plis droits imitaient le galbe et la rigidité des colonnes, fuyaient des reflets laiteux. Seul, au milieu d'un panneau de damas rose, un portrait du XVIIIe siècle couvrait d'un regard impénétrable cette assemblée de fauteuils vides, ce feu dont l'odeur exquise flottait jusqu'à lui et cette femme qu'un songe retenait prisonnière.

Sur le seuil de la porte, Henriette retint le cri de joie qui s'échappait de sa poitrine. Surprendre un être humain dans sa solitude est presque toujours funeste à certaines illusions. En voyant Éliane à moitié tournée vers elle, mais toujours immobile, la jeune femme sentit sa nuque se hérisser, et recula d'instinct vers l'antichambre. L'idée absurde lui vint qu'elle se trompait d'étage et prenait une inconnue pour sa sœur; il y avait, en effet, dans le recueillement de la vieille fille quelque chose de sinistre qui la changeait d'une manière indéfinissable. Peut-être aussi la singularité de l'éclairage aidait-elle à cette illusion. De larges plaques brillantes collaient au som-

met des cheveux et à la pointe des épaules, mais le visage entier s'enveloppait d'ombre comme d'un crêpe dont un plan triangulaire fût tombé sur la gorge.

Au bout de plusieurs secondes, Henriette appela sa sœur d'une voix qu'elle s'efforça de rendre naturelle, mais elle fut surprise elle-même du son rauque et sourd qui s'échappait de sa bouche. Elle vit aussitôt tressaillir cette femme dont les traits se bouleversèrent. Pourtant Éliane se remit vite et un sourire se forma autour de ses lèvres.

— Tu m'as fait peur. Je me croyais seule. Pourquoi restes-tu là? Pourquoi...

Elle s'arrêta tout à coup et, se troublant pour la première fois devant Henriette, sentit une bouffée de chaleur lui monter aux tempes. Les joues et les oreilles lui brûlèrent.

— Je suis si heureuse... — commença la jeune femme en s'avançant vers elle. — Je ne m'attendais pas...

Ces paroles débitées d'un air de gêne lui semblèrent ridicules. Parlait-elle à une étrangère pour hésiter sur ses mots? Elle se tut. Tout à coup elle avait honte de sa sœur, sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

— Tu n'imagines pas comme tu m'as fait peur, — dit enfin Éliane en lui prenant les mains pour l'attirer à elle. — Depuis un instant (elle lui baisa la joue droite...) j'étais à me demander si j'irais te réveiller ou non (puis la joue gauche) et brusquement te voir habillée, devant moi... Allons nous asseoir.

Elles s'installèrent sur une méridienne qui coupait un angle de la pièce. La vieille fille voulait aider sa sœur à ôter sa fourrure.

— Tout à l'heure, — fit Henriette.

— Tu vas te réchauffer. Veux-tu que nous nous rapprochions du feu? Si. Là.

La jeune femme se laissait faire sans ouvrir la bouche.

— Tu ne me parles pas? — reprit Éliane lorsqu'elles furent assises de nouveau. — Je comprends que tu sois saisie. Figure-toi qu'au moment même où tu es entrée, j'étais en train de me dire...

Pendant plusieurs minutes elle se grisa de phrases insignifiantes et finit par retrouver son aplomb.

— Philippe t'aura expliqué les raisons de ma petite fugue. Rien de grave. D'abord il y a eu ce télégramme. Il ne t'a pas dit?

— Mais non.

— Allons, ouvre un peu ton manteau, tu vas avoir trop chaud. Un télégramme de son oncle, avec qui il est brouillé depuis son mariage.

Elle inventa une histoire qui tenait assez mal debout, mais suppléa par un grand nombre de détails à l'indigence du fond, et mit tant d'autorité dans ses yeux que sa sœur la crut.

A la fin de son récit, par un geste lent et calme, elle écarta les cheveux de son front puis joignit les doigts sur sa robe.

— Et toi? — demanda-t-elle d'une voix sereine.

Devant ce regard loyal, Henriette se sentit coupable.

— J'ai été chez Victor.

Éliane sourit.

— Toujours des ennuis d'argent?

— Avec ce que je lui ai donné ce soir il se tirera d'affaire.

Elle ne souffla mot de la somme qu'elle avait retenue sur les sept mille francs, crainte qu'Éliane ne la prît pour une avare; brusquement un dégoût la saisit de toute cette histoire et d'elle-même. La vieille fille insista cependant :

— Il a dû croire que le ciel s'ouvrait quand tu lui as remis cette somme, cette grosse somme.

— Sans doute. Il était si démoralisé, il a repris confiance.

— Ne l'encourageons pas trop, — fit l'hypocrite.

Henriette hocha la tête sans répondre, le visage tourné vers le feu qu'elle contemplait avec une attention rêveuse. Une bûche pleine encore de sa sève laissait entendre un sifflement monotone et se dépouillait de son écorce qui s'enroulait sur elle-même avant de se racornir dans la braise; on voyait alors apparaître un bois lisse et humide dont le parfum se mêlait à l'odeur plus âcre de la fumée. Ce spectacle banal émut la jeune femme comme si, la première, elle en découvrait la beauté. Jamais, lui semblait-il, elle n'avait respiré ce parfum, ni remarqué le délicat enroulement des volutes noires. Par un de ces élans qui la jetaient quelquefois contre elle-même, elle renia tout à coup les laideurs de sa vie, ses mensonges bêtes, ses illusions médiocres.

— Eh bien? — fit Éliane qui n'aimait pas ce silence.

Henriette redressa brusquement la tête.

— Éliane, — dit-elle d'une voix brève et sourde, — il a failli m'arriver quelque chose en rentrant, cette nuit... J'ai voulu d'abord te le cacher, pour ne pas te faire peur. Et puis, tu vois que je n'ai rien.

La vieille fille se leva d'un bond.

— Il t'est arrivé... Parle donc, je ne comprends pas.

— Que crains-tu, puisque je suis là? Calme-toi.

— Oui, oui. Explique-moi, ma petite Henriette.

Le sang se retirait de son visage, laissant des taches blêmes là où le fard ne couvrait pas ses joues. C'était en vain qu'elle luttait contre la pensée qui montait en elle et s'emparait de son cerveau, elle sentit sa force plier tout d'un coup.

— En traversant une petite rue, — dit Henriette, — j'ai eu un moment d'étourderie. Un autobus arrivait sur moi, j'ai failli être écrasée.

— Mais c'est abominable! — s'écria la vieille fille, comme pour faire taire une voix qu'elle entendait malgré elle.

— Heureusement, quelqu'un était là, un inconnu qui m'a saisie par derrière, m'a fait tomber sur le pavé...

Éliane n'écoutait pas; les yeux attachés sur sa sœur, elle la considérait avec horreur. Elle était là, elle aurait pu ne pas être là. A quoi donc avait-il tenu...? Éliane imagina tout, le coup de téléphone de l'hôpital, au milieu de la nuit, l'épouvante de Philippe : « Il y a quelqu'un qui nous appelle de Bichat, je ne comprends pas... » Non, Philippe n'irait pas, ce serait elle, il insisterait, faiblement, mais elle se rendrait là-bas, seule, à travers un Paris lugubre; à l'hôpital, dans un bureau blanc qui sentirait l'éther, une infirmière lui parlerait avec douceur, lui expliquerait... Elle jeta un cri :

— Henriette! Je... Qu'est-ce que tu dis?

Un instant elle regarda la jeune femme avec la mine égarée d'une personne qu'on tire trop brutalement du sommeil, puis, voyant qu'elle lui faisait peur, elle tenta de sourire :

— Excuse-moi, ma petite fille. Je pensais encore à cet accident. Continue; je vais m'asseoir.

— Je ne vois pas ce qui peut t'alarmer, ma pauvre Éliane, puisque je suis là, voyons.

— En effet, mais c'est plus fort que moi, je suis trop nerveuse et puis j'ai eu une journée fatigante.

Tout à coup un sanglot la prit à la gorge et elle baissa la tête; un tremblement continu agitait sa lèvre inférieure.

— Laisse... ce n'est rien, — dit-elle d'une voix rauque en voyant que sa sœur se levait, et elle fit de violents efforts pour retrouver un semblant de calme. Elle craignait, en effet, qu'Henriette ne voulût l'embrasser; en cette minute, rudoyée par une intraitable conscience, elle eût préféré que sa sœur l'insultât et peu s'en fallut qu'elle ne se livrât à une confession entière de ses pensées les plus secrètes, mais la honte et la perspective de difficultés sans fin eurent raison de cette faiblesse.

— Voilà, — dit-elle au bout d'une seconde de lutte.

Les derniers soupçons d'Henriette se dissipèrent.

— Ma pauvre Éliane, — murmura-t-elle en reprenant sa place. — C'est ma faute. J'aurais dû réfléchir.

— Pas du tout, — répondit la vieille fille. — Continue maintenant, je t'écouterai mieux.

— Je t'ai dit tout ce que je savais. Cet homme m'a déposée ici, il a payé le chauffeur et il est parti.

— Quel homme?

Il fallut qu'Henriette lui racontât de nouveau la scène de la voiture. D'abord Éliane n'y comprit rien; dans son esprit troublé par trop d'émotions, aucun rapport ne s'établissait entre sa lettre perfide et cette histoire embrouillée que lui racontait Henriette. Elle trouva tout simple qu'on se fût donné la peine de reconduire la jeune femme.

— Tu as eu affaire à un homme bien élevé, — conclut-elle, — voilà tout.

Par lassitude, Henriette négligea de relever ces paroles. Ses paupières devenaient lourdes et elle voyait à travers ses cils la diaprure des petites flammes courtes qui jouaient entre les bûches; dans le silence qui suivit, toute engourdie de chaleur et de fatigue, elle entendit la voix plus égale de la vieille fille et quoiqu'elle n'essayât pas d'en saisir le sens, elle écoutait ce murmure avec un plaisir confus. Les phrases montaient doucement, sans heurt, sans hâte; on eût dit qu'elles flottaient dans l'air, au gré d'un souffle prudent qui

les portait d'une manière insensible jusqu'en des régions planes, où elles s'allongeaient avec lenteur; ou bien elles revenaient sur elles-mêmes, imitant les méandres d'une belle rivière raisonnable, et s'attardaient quelque peu sur ces hauteurs paisibles, puis une faible hésitation annonçait la fin du voyage, et elles glissaient mollement vers leur chute. Cette halte si brève retenait la jeune femme au bord du trou noir où elle allait tomber. Quelque chose lui tirait la tête en arrière et une douleur lui poignait la nuque. Enfin, avec un balancement chaque fois plus profond, la voix l'entraînait vers de nouvelles ténèbres et son vol suspendu palpitait au-dessus d'un abîme.

— Elle dort, — dit la vieille fille à mi-voix.

Pendant plusieurs minutes elle demeura indécise, les mains sur les bras du fauteuil, et, gagnée peu à peu par l'immobilité des choses, elle éprouva tout à coup une gêne à se lever, à faire du bruit. En dépit de sa nature raisonneuse, elle était sensible au caractère insolite que prend le monde extérieur à certains moments de la nuit. Dans le grand salon vide, avec ses hautes glaces qui ouvraient de nouvelles portes et prolongeaient à l'infini des plafonds constellés de lustres, elle s'aperçut brusquement que le cœur lui battait. Sa sœur dormait; la jeune femme avait glissé jusqu'au fond de la bergère et sa pelisse, ramenée par ce mouvement au-dessus de ses oreilles, lui donnait l'air chétif et malveillant d'une bossue; de temps à autre un soupir levait ses épaules; on voyait alors ses lèvres remuer en songe et sa tête, inclinée sur sa gorge, s'agitait avec une douceur mauvaise. Que savait-elle donc pour froncer les sourcils? A qui s'adressaient ces paroles que sa bouche ne parvenait pas à former, mais dont un son vague arrivait comme un bourdonnement aux oreilles de la vieille fille? Il semblait à Éliane que cette femme lui parlait du fond de son sommeil, non plus innocente et aveugle ainsi qu'à l'ordinaire, mais perspicace et pleine de ruse. Derrière ce visage lisse et pur, où l'enfance jouait encore, transparaissait une âme usée par l'âge et par l'expérience du mal. A un moment, Éliane crut même que les paupières se relevaient, lui montrant un regard qu'elle ne connaissait pas; mais cette illusion dura peu : du front incliné d'Henriette tombait une ombre épaisse qui voilait ses orbites

et leur donnait une expression déplaisante. Aussi la vieille fille eut-elle envie de réveiller sa sœur ou tout au moins de lui redresser la tête; elle jugea pourtant que ce serait céder à une frayeur bien puérile et résolut, maîtresse de ses nerfs, d'attendre que le feu s'éteignît avant de quitter son fauteuil.

D'une main plus ferme que tranquille, elle se mit à tisonner le feu, séparant les tronçons de bûche que rongeaient les flammes et dispersant la braise au fond de l'âtre avec le zèle machinal d'un esprit absorbé. Cette occupation lui rendit la paix. A force de remuer la cendre, elle finit par oublier son inquiétude, comme si le calme volontaire de ce geste eût trouvé la route mystérieuse du cerveau, et elle s'abîma dans une méditation si profonde que le bruit d'une pendule sonnant deux heures ne la troubla pas.

Dans le monde intérieur de sa pensée, elle voyait Henriette. La jeune femme lui apparaissait vêtue de la robe de serge bleue qu'elle portait à l'époque de ses fiançailles, une robe étroite, soutachée de gros grain, avec une collerette et des poignets de broderie anglaise. « Tu as l'air d'une institutrice en fête, disait Éliane en fronçant les sourcils. » Henriette riait ou haussait les épaules. Cela lui était bien égal. « Cela », c'était non seulement le vilain vêtement d'étoffe lustrée, mais l'opinion que pouvait en avoir Philippe, et ses fiançailles, et son mariage, « et tout », comme elle disait avec un geste d'enfant. Cependant, au seul nom de Philippe, la gorge d'Éliane devenait sèche. Si ce mariage réussissait, elle verrait donc cet homme chaque jour, elle prendrait ses repas chaque jour en face de lui, et ce regard amoureux qui ne tombait jamais sur elle, la vieille fille le croiserait peut-être, à force de persévérance. Il fallait pour cela qu'Henriette ne perdît rien de son pouvoir, car la passion la plus forte a des éclairs de lucidité; un détail, une coiffure ingrate anéantissent quelquefois le long et fragile travail de la séduction. Éliane finit par haïr cette robe de pauvresse à l'égal d'une ennemie; un jour elle l'éclaboussa d'encre au grand désespoir d'Henriette qui se lamenta, mais Éliane prit sur ses économies pour habiller sa sœur d'une manière sortable. Elle lui acheta des parfums et fit remonter pour elle les rubis que la jeune fille tenait de sa grand'mère. C'était encore bien peu.

Elle vendit plusieurs actions et se défit de ses propres bijoux pour se procurer la somme dont elle avait besoin. Les choses traînaient, à son gré. Tout amoureux que semblait Philippe, il répugnait un peu à cette gêne matérielle, dont il voyait les marques chez Henriette. La pauvreté lui faisait peur. Éliane s'en aperçut à son air timide et contraint, un jour qu'Henriette en croisant les pieds l'un sur l'autre laissa voir une semelle trouée. Avec le recul des années, ce détail paraissait comique, mais au moment même la malheureuse Éliane faillit s'évanouir de honte. A quoi bon, en effet, se priver pour une sotte qui ne se donnait même pas la peine de porter ses chaussures chez le cordonnier? Le souvenir de cette scène arracha un gémissement à la vieille fille qui frappa la pierre de son tisonnier et secoua la tête. Elle se revit ensuite courant les magasins avec sa sœur, à la recherche de tout ce qui pouvait embellir aux yeux de Philippe une indifférente qui bâillait de fatigue. Cependant Éliane ne disposait jamais que de petites sommes. Elle perdait la tête, commandait des étoffes qu'il fallait renvoyer le lendemain, et, la rage au cœur, se rabattait sur les merceries du quartier. Alors commencèrent de dures journées de travail; une robe copiée sur le modèle d'un grand couturier fut l'objet de longs efforts et d'essayages sans nombre; il y eut un volant qui exaspéra ces deux femmes, dont l'une grondait toujours, la bouche pleine d'épingles, pendant que l'autre se répandait en larmes. La vieille fille n'en pouvait plus. Un soir, elle gifla Henriette, sans raison précise, peut-être à cause de cette histoire de semelle trouée qu'elle ne lui pardonnait point, peut-être aussi... mais elle se défendait d'aller plus loin; elle voulait ce mariage, elle le voulait comme on veut la catastrophe, par haine de soi-même et par désespoir, et tout en surveillant le trajet de l'aiguille dans l'ignoble *simili* dont il fallait se contenter, elle imaginait une Henriette idéale; son cerveau rendu plus actif par le souci lui présentait sa sœur dans la lumière étrange où se meuvent les apparitions; pour cette chair lisse et pâle, aucune étoffe n'était trop légère, trop douce, trop brillante; un collier de perles accusait la rondeur du cou; à ses poignets, des chaînes d'or froissaient leurs petits anneaux. Philippe, avec douceur, lui prenait la main,

puis d'un geste un peu plus brusque il l'attirait à lui; au murmure des paroles, aux rires, succédaient alors un lourd silence et ces chuchotements terribles qu'Éliane croyait entendre dans la solitude hallucinatoire de l'aube, quand elle s'éveillait en sursaut, plus blême et plus tremblante qu'une femme qui surprend des criminels. Pourtant, tout cela n'était pas encore; dans un mois, dans trois semaines, dans dix jours, le mariage aurait lieu. D'ici là, il pouvait arriver quelque chose. Pourquoi donc cousait-elle cette robe? Mais sa main allait plus vite, comme si elle eût craint qu'un ordre contraire ne lui fût donné et qu'elle eût à déchirer ce volant de taffetas, à lacérer l'étoffe entière. Sur le lit de Philippe, les deux corps haletants se cherchaient, se nouaient; la houle du désir les séparait pour les rejeter l'un contre l'autre comme des naufragés qui s'agrippent dans la mort. Il semblait à Éliane qu'elle allait défaillir; son ouvrage lui glissait des doigts et elle appuyait contre le dossier de sa chaise son visage mouillé de sueur. C'était donc cela qu'elle voulait. Le mariage d'Henriette, son bonheur, son avenir, tous ces mots recouvraient cette réalité mystérieuse qu'elle connaissait mal. La gorge contractée, elle reprit la robe qui se froissait à ses pieds et continua l'ourlet du volant, mais le jour baissait et elle n'y voyait plus guère. Elle pleurait. Des larmes de colère et d'envie traçaient leur chemin le long du nez, dont elles contournaient les ailes, et venaient lui chatouiller les lèvres où elles laissaient un goût amer. Au bout de quelques minutes, plus calme et presque résignée, elle se mit à chantonner tout en cousant. Qu'elle semblait triste cette fenêtre, avec ses rideaux blancs qu'il fallait relever! Dans la salle à manger obscure, c'était à peine si la lumière atteignait les mains d'Éliane. A tout moment la vieille fille déplaçait sa chaise, soucieuse de profiter des derniers rayons, mais l'esprit tourné vers ce monde intérieur qui naît avec l'ombre. Une fois de plus, elle succombait, et sa pensée gouvernée trop durement s'en allait à la dérive. Philippe se tenait devant elle, seul.

Comme le regard d'un hypnotiseur, ses yeux immobiles la visaient. En vain elle penchait la tête et murmurait une chanson des rues, l'homme ne bougeait pas et elle ne pouvait plus s'empêcher de le voir. Il était nu. Tout à coup ce grand

corps brun s'étendait sur le plancher, les bras joints sous sa tête, et le visage tourné vers Éliane, dans l'attitude paresseuse du demi-sommeil, ironique et soumis.

Elle se leva brusquement et retint le cri qui lui montait à la bouche. Sa mémoire mêlait le présent au passé. Avant le mariage d'Henriette, elle n'eût jamais songé à la nudité de Philippe. Timide encore et ignorante d'elle-même, elle reculait alors devant l'aspect brutal de la vérité, de cette vérité qui était la sienne et qu'elle découvrait enfin, après des années de luttes stériles.

Elle était donc cela, un être charnel, une malheureuse affamée, et qui avait honte. Au hasard d'une rêverie, elle apprenait le triste et pauvre secret qu'elle espérait ne jamais connaître; elle qui se voulait si bonne et si droite, elle portait dans son cœur un désir qui la rendait vile à ses propre yeux et ce qu'elle appelait mentalement son amour se réduisait à une basse envie de plaisir. Que lui importait que Philippe fût peureux, indécis, méprisable peut-être? Depuis onze ans elle errait autour de ce corps, fascinée par cette proie sans défense, toujours offerte, mais qu'elle n'osait prendre, crainte de déplaire à une conscience tyrannique. Jamais elle ne serait libre, il y aurait toujours autour d'elle un mur invisible, et Philippe, tout près d'elle et hors de son atteinte, perdrait peu à peu de sa réalité. Jusqu'à la fin de sa vie elle plierait sous le faix de son lourd désir, muette et dévorée de regrets, plus vieille chaque jour, aux côtés de cet homme, que les vêtements lui cacheraient même dans sa bière, s'il mourait avant elle. Elle voulut écarter cette pensée, mais n'y réussit pas; l'image de Philippe, étendu en habit et le visage d'un blanc mauve, flotta devant ses yeux au point de lui arracher un gémissement d'horreur. Si, au moins, une nuit de maladie, de fièvre, elle pouvait apercevoir le cou, la poitrine, par l'échancrure du pyjama... Elle serait à son chevet, vers les premières minutes de l'aube. Dans son délire, Philippe l'appellerait sans la reconnaître, sans savoir; elle avancerait alors une main tremblante de voleuse. Ou bien elle lui verserait une drogue pour le faire dormir. Une sorte d'ivresse la saisit à l'idée de cette chair que le destin lui livrerait peut-être, par une tricherie qu'Éliane accepterait malgré elle, tentée au delà de ses forces,

excédée de la lutte abominable qui reprenait chaque soir, chaque matin. Les rêves montaient en elle comme une marée. Tantôt Philippe s'allongeait à ses pieds, tantôt elle soulevait à moitié ce corps palpitant qui ne résistait plus. Il y eut un chavirement de tout son être et pendant quelques secondes elle crut à la réalité de cette scène étrange, les bras rompus par un poids imaginaire, trébuchant devant le feu comme une femme qui traîne quelque chose à reculons.

Elle releva la tête d'un air égaré. L'avait-on vue? Avait-on entendu cette plainte, ce cri gémissant qu'elle venait de pousser? Ses yeux firent le tour du salon où le lustre épandait une nappe de lumière blanche et elle vit rapidement les miroirs inclinés, au fond desquels le plancher se redressait, offrant au regard les bigarrures du grand tapis à ramages. La pièce, parée comme pour une tragédie, semblait l'écouter et se pencher vers elle avec l'immobilité attentive d'une confidente. Tout à coup, dans l'angle d'une glace de Venise qui reflétait la cheminée, Éliane aperçut sa sœur; ce corps recourbé sur lui-même, un bras pendant, l'autre étendu, les jambes pliées, c'était elle. Le premier mouvement d'Éliane fut de détourner la vue, mais une curiosité plus forte que ses craintes lui maintint la tête dans la direction du mur; elle avait peur, en effet, mais elle voulait voir; fascinée par l'illusion que créait le plan du miroir, elle regardait avec horreur la jeune femme blottie dans le grand fauteuil, d'où elle paraissait sur le point de glisser non pour tomber, mais pour flotter dans l'air, vers elle, le front bas, son petit visage blême enfoui jusqu'au menton dans l'épaisseur de la fourrure.

Cependant, la vieille fille se ressaisit presque aussitôt et jugea ses frayeurs un peu ridicules. Dans le silence de la nuit, l'horloge d'une église voisine qui sonnait la rassura; il fallait réveiller Henriette ou la prendre dans ses bras, et, comme autrefois, la porter à sa chambre, la déshabiller, la mettre au lit, continuer la série des gestes raisonnables, qui font qu'une vie garde son équilibre, quels que soient les chancellements de la volonté.

— Rien ne change, — murmura-t-elle, — rien ne peut changer.

Elle allait se coucher pour dormir, et le lendemain, au

petit déjeuner, Philippe lui lirait les nouvelles du journal, comme d'habitude, trop heureux de recevoir à nouveau l'hommage d'un regard implorant. Pas la moindre allusion ne serait faite à la scène d'avant-hier, ni même à cette lettre absurde qu'elle lui avait envoyée; cela, elle le savait, elle en était sûre. Il éluderait toute explication pénible, tout ce qui pourrait troubler son repos, cette espèce de confort moral qui lui tenait à cœur. Quant à elle, vaincue par le silence et la bonhomie glaciale de Philippe, elle se soumettait, elle regrettait tout, sa rébellion, sa fuite, ses paroles de colère, ses mauvaises pensées, ses désirs, ses impuretés; elle était battue, elle était lasse, elle voulait dormir. Déjà elle se penchait sur sa sœur et lui disait : « Viens », à l'oreille, d'une voix douce et pleine de larmes, comme si son propre malheur eût été celui d'Henriette; mais la jeune femme s'entendait pas; les sourcils rapprochés, la bouche volontaire, elle avait cet air attentif que donnent le sommeil et quelquefois la mort. En voyant ces traits où ne paraissaient ni bonheur, ni douleur, et qui se détournaient de la vie extérieure pour envisager un monde invisible, Éliane sentit ses lèvres se figer, et elle se redressa. Jamais elle n'avait été à Bichat, mais elle imaginait la blancheur de longs couloirs, les pas amortis par le tapis de caoutchouc, et l'odeur écœurante de l'éther, puis la porte qu'on ouvre, le drap qu'on rabat; enfin, la petite figure blême, que les sueurs de l'agonie ont lavée de son fard, apparaît. C'est en vain que les larmes coulent sur les joues d'Éliane, qu'elle tremble, qu'elle ouvre la bouche pour gémir, elle ne peut rien contre la joie qui fait battre son sang dans tout son corps, et en même temps elle a peur, elle se hait; le remords la précipite à genoux devant cette femme qui dort sinistrement, à la lumière éclatante d'un lustre, et elle lui prend l'épaule, la secoue, lui crie en plein visage, d'une voix aboyante que l'effroi coupe et assourdit :

— Réveille-toi, réveille-toi, Henriette. Réveille-toi!

JULIEN GREEN

(*La fin dans le prochain numéro.*)

GŒTHE
ET LA LÉGION D'HONNEUR

« Je reçois l'ordre de la Légion d'honneur. »

C'est le 14 octobre 1808 que Gœthe consigne, en cette simple phrase, la distinction dont la France vient de l'honorer : l'ordre « national » est encore à cette date, et à six ans de sa fondation, une sorte de « phalange des meilleurs parmi les plus méritants », et la division du territoire français en seize « cohortes », étendue à la Confédération du Rhin et à d'autres régions occupées, encadre les légionnaires étrangers dans des groupements officiels analogues à ceux qui ont contribué à refaire l'unité française après la Révolution. On est en Allemagne, dans les « petits duchés » de la Saxe.

Gœthe accepte, à n'en pas douter, l'espèce d'enrégimentement supérieur impliqué dans sa nouvelle dignité. Les « fragments biographiques », où il a tracé la courte ligne citée, retentissent de tout un défilé de grands noms français : Lannes, Talma et Maret — celui-ci surtout, logé à Weimar chez Gœthe avec sa suite, — Talleyrand, Savary et Daru, Berthier, Soult, Champagny et Bourgoing. On est à moins de quinze jours de cette fameuse matinée du 2 octobre où, à Erfurt, Napoléon s'est entretenu avec l'auteur de *Werther* et lui a conféré ce brevet inoubliable, plus éclatant que la croix des braves : « Voilà un homme. » Depuis cette date, galas, réceptions, parties de chasse, spectacles et bals se sont succédé; Iéna et Weimar, après Erfurt, ont vu deux Empereurs faire assaut de magnificence et de courtoisie, et jamais l'astrologie politique n'a signalé plus décisive constellation,

au ciel de l'Europe, que la rencontre de Napoléon Ier et d'Alexandre de Russie au milieu de l'Allemagne.

Gœthe a, lui aussi, retrouvé à Weimar Napoléon, qui reprend avec lui sa discussion, si précise et technique, sur des sujets de littérature, et de théâtre en particulier. « Sans aller dans le détail de ces entretiens, écrira le poète, je puis dire que jamais un chef ne m'a ainsi adopté, me faisant confiance — si j'ose me servir de cette expression — et me mettant à mon rang : il a laissé entendre que je ne lui déplaisais point... »

De ces rencontres émouvantes, de cette conjonction improvisée entre la Pensée et l'Action, le Poète bientôt sexagénaire va conserver pieusement le symbole : ce signe concret de son entrée dans l'ordre dont le Premier Consul a été le créateur.

Assurément, il faisait partie d'une « fournée », — exiguë sans doute, — mais dont Gœthe ne se distinguait, ni par une qualification particulièrement notable, ni par un détail quelconque de rédaction. Relisons plutôt, dans les Archives de la Légion d'honneur, la pièce originale.

MINUTE DE DÉCRET IMPÉRIAL

Sommaire du Décret.

Au palais d'*Erfurt*, le *12 octobre 1808.*

Expédition été (*sic*) le 20 octobre aux Ministres de la Guerre et du Trésor.

NAPOLÉON, Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin.

Article 1er.

Nous avons accordé et accordons l'aigle de la Légion d'Honneur aux sieurs :

GŒTHE, Conseiller intime du Duc de Weimar;
WIELAND, *id.*
STARKE, médecin-major d'Iéna;
VOGEL, Bourguemestre d'Iéna.

Art. 2.

Notre Grand-Chancelier de la Légion d'Honneur est chargé de l'expédition du présent décret.

NAPOLÉON

Sans doute aussi l'intervention de Maret, « toujours un peu poète », disait l'Empereur qui avait de bonne heure deviné

ce collaborateur d'élite, avait-elle quelque peu guidé le maître dans ses choix. Et « l'homme » que décorait Napoléon après lui avoir fait compliment, c'était le sentimental guéri de son werthérisme, le « conseiller intime » d'un prince bon à maintenir dans des affinités politiques favorables, — autant que le grand écrivain essayant les voies les plus diverses, ou le savant curieux des lois profondes de la vie. Il n'importe : si un Gœthe « partiel » fut, en 1808, décoré de la Légion d'honneur, c'est, on peut le dire, un Gœthe « total » qui accepta une distinction qu'il honorait lui-même singulièrement.

Depuis longtemps, ses intimes ne l'avaient vu aussi allègre qu'en ces jours qui coïncident avec un grand espoir de pacification européenne par la France. Et pourtant, le poète est revenu sans joie d'une cure prolongée à dessein à Carlsbad et à Franzenbrunn. Ni sa femme, ni son fils ne sont à Weimar, lorsqu'il y rentre, et la nouvelle qui l'y a rejoint dès son retour, c'est la mort de sa mère, la délicieuse vieille dame qui, à Francfort, dans l'étroit logis pour lequel elle a abandonné la fameuse maison du Hirschgraben, s'était maintenue en belle humeur et santé, si loin de ce fils idolâtré.

Cette mort est du 13 septembre 1808, et c'est le 23 que les troupes françaises font leur entrée dans le duché pour rendre les honneurs aux deux souverains. Quelle diversion que les cérémonies qui se déroulent, et auxquelles Gœthe s'excuse de ne pas toujours se rendre! Mais si l'Empereur, l'œil attentif, trouve belle mine aux soixante ans du poète, Napoléon peut se dire que l'hommage qu'il rend à celui-ci est pour beaucoup dans cet air de santé et de satisfaction. Comme si, haussant enfin l'auteur de *Werther* au-dessus des succès trop faciles d'une résidence exiguë, le triomphateur désignait Gœthe à une autre renommée, Napoléon enlève son protégé, dirait-on, à la stagnation de l'étroit Weimar, à la misère d'un Parnasse sans altitude dans une Allemagne trop compartimentée. Une principauté de Gerolstein fournit son grand homme à l'Empire français : n'est-ce pas un merveilleux coup d'État? Or c'est de quoi se rend compte, fort naturellement, un écrivain qui tendait à l'universalité sans goûter, dans les réalités de l'existence, le témoignage et la vérification de cette haute valeur.

Le 15 octobre, Talma et sa femme déjeunent chez Gœthe, que le grand tragédien presse à son tour, et comme beaucoup d'autres, de faire enfin le voyage de Paris et de descendre chez lui : il vérifiera la vogue de *Werther*, un livre qui ne manque dans aucun boudoir! Mais comme Talma, qui retarde, s'offre à extraire du trop fameux petit roman une tragédie pour la scène française, c'est un léger persiflage de l'auteur, « qui s'en chargerait bien tout seul », qui le ramène à la note convenable. Et un témoin nous relate la suite, en notant l'extraordinaire bonne humeur du poète :

« A l'ordinaire, affirme Gœthe, on expie durement ses folies de jeunesse; j'appartiens aux rares favorisés auxquels, sur le tard, elles valent encore heur et profit. Voyez plutôt tant de relations agréables et intéressantes qui, aujourd'hui par exemple, me sont octroyées. Avant-hier, c'est l'Empereur Napoléon qui me conférait la croix de la Légion d'honneur; aujourd'hui, c'est Alexandre de Russie qui me gratifie d'une décoration. » Sur quoi il montra le paquet apporté peu auparavant par le valet de chambre et qui renfermait l'ordre de Sainte-Anne avec une étoile de brillants. Il disparut alors, ayant à s'habiller pour la réception de la Cour, laissant les Talma, comme nous tous, charmés de son amabilité, qui ce jour-là dépassait toute description. Quand les Talma furent partis, Gœthe entra, vêtu de son uniforme de cour, paré de sa décoration et du ruban de l'ordre : « Je viens, dit-il, me montrer à vous et vous demander si vous voulez me donner mes lettres de créance? »

Il était, dans ce costume, si jeune d'aspect et si beau, que je lui sautai au cou et m'écriai : « Excellence, il n'est pas possible de vous résister, mais je pense que vous ne voulez pas mon malheur. »

C'est une Allemande qui parle, et une Allemande officielle, la femme de Sartorius, qui sera, au Congrès de Vienne, le représentant de la Saxe weimarienne. Le désir de plaire, chez Gœthe, reste aussi vif qu'à vingt ans : « Tant d'étoiles, tant de flambeaux », comme il dit alors, ajoutent leur reflet au charme persistant du poète, qui n'en est pas encore à écrire ses vers mélancoliques :

Quand j'étais un jeune et gai camarade,
Plein de bonne humeur, de joyeux entrain,
Les peintres, je crois, avaient du dédain
Pour ma tête, encore à leur gré trop fade;
En revanche, le cœur de mainte belle enfant
Battait en ce temps-là pour moi fidèlement...

A présent, je suis le « vénéré maître »,
Acclamé partout et partout fêté;
Aux fourneaux de pipe, aux tasses à thé
C'est ou le vieux Fritz, ou moi qu'on fait mettre.
Mais les belles ont pris loin de moi leur essor :
O rêves de jeunesse! ô douce étoile d'or!

Même allégresse dans les propos de Gœthe à cette date, et dans ses lettres à ses intimes, à sa femme en particulier et à son fils. Un principe de Jouvence se cacherait-il dans la croix d'honneur? Mais quand il s'agit de dire officiellement sa gratitude en français, que voilà Gœthe embarrassé! Le grand Rhénan a beau savoir notre langue depuis son enfance, avoir jadis rimé tant bien que mal à la manière de Dorat ou de Gentil-Bernard, et continuer à lire classiques ou contemporains français : c'est ici, et pour des remerciements officiels, que les nuances d'expression risquent de manquer au grand homme. Gœthe, qui toujours s'est plaint que la correspondance fût un médiocre substitut à la présence réelle, tourne sept fois sa plume dans l'encrier avant de se risquer à fond. Il envoie le 13 octobre à son ami le chancelier de Müller un message inquiet : que faut-il répondre aux grands dignitaires? Pour Maret, duc de Bassano, passe encore : le ministre-secrétaire d'État loge sous son toit et l'a en personne avisé de sa nomination. Dès le 14 octobre, la lettre suivante sera donc un accusé de réception très suffisant :

Votre Excellence,

Accoutumée à distribuer journellement les grâces, à obliger de la manière la plus humaine tant de personnes, pourrait à peine sentir l'effet que sa lettre, qui m'annonce les hautes faveurs dont il a plu à Sa Majesté l'Empereur de m'honorer, devait faire sur moi.

Votre Excellence voudra avec sa bonté ordinaire accueillir les expressions faibles d'une reconnaissance respectueuse et profonde; Elle voudra se faire l'interprète vis-à-vis de Sa Majesté des sentiments que je suis incapable d'articuler, et que je voudrais pouvoir témoigner par un dévouement parfait; Elle daignera conserver sa bienveillance précieuse à celui qui a l'honneur de se soussigner avec la vénération la plus sentie

de Votre Excellence
le très humble et le très obéissant serviteur,
W. GŒTHE

Weimar, ce 14 octobre 1808.

Gaucherie à part, le grand homme s'était à peu près tiré de cette première rançon de sa joie. Le second *pensum* fut plus pénible : en quels termes répondre au Grand Chancelier de l'Ordre? Dès le 16 au petit jour, il tint à consulter sur ce point le secrétaire même de Maret, Louis Lelorgne d'Ideville, logé également sous son toit :

Weimar, le 16 octobre 1808.

Permettez, mon cher hôte, que je vous réveille en vous demandant un service. Ce que j'ai à répondre à Son Excellence le ministre, je le sais très bien, mais le *comment* est le plus difficile, et je ne puis en venir à bout. Tantôt mes remerciements sont trop longs, tantôt je les trouve trop abrégés, et je n'ai jamais mieux senti combien je possède peu votre langue. Ayez donc la bonté de m'aider et donnez-moi par là la plus agréable preuve de votre amitié (amitié réciproque de deux hôtes). Pardon!

GŒTHE

Bien qu'il y eût, entre le poète et son hôte, une différence d'âge de plus de trente ans, Lelorgne d'Ideville méritait le brevet amical du grand homme : bon connaisseur en fait de littératures et de langues étrangères, le jeune secrétaire de Maret devait recevoir en octobre 1809 l'hommage d'un des premiers exemplaires des *Affinités électives* et — phénomène plus rare à cette époque — entendre le vrai sens de ce livre. Napoléon, qui avait connu Maret au début de la Révolution et lui faisait une rare confiance, le plaisantait dans l'intimité en le trouvant moins strictement réaliste que certains autres serviteurs; de son secrétaire, l'Empereur disait volontiers que c'était *un jeune homme appliqué*, et dès 1810 il devait, en le nommant auditeur au Conseil d'État, permettre à la fameuse broderie bleu de ciel de se mêler aux chamarrures militaires des états-majors. C'est donc moins dans la roideur de relations officielles que dans une atmosphère de mutuelle satisfaction que la France impériale saisit l'opportune aventure : on se fit un plaisir de guider le nouveau légionnaire.

Maret — fils d'un médecin de Dijon qui avait été des amis de Buffon — était en relations personnelles avec le grand chancelier de la Légion d'honneur, Lacépède. Les archives de l'ordre ayant été détruites pendant la Commune, nous ne savons si le duc de Bassano a tenu à préparer les voies au plus

illustre des membres nouvellement nommés. Quand Gœthe reçoit, de Lacépède, l'insigne officiel attendu, il lui écrit ceci :

Monsieur le Grand Chancelier,

Depuis l'époque où Sa Majesté l'Empereur et Roi étonna le monde par ses hauts faits, je me sentais pressé d'avouer hautement la vénération profonde que ses grandes qualités m'inspiraient.

Aujourd'hui que Sa Majesté Impériale et Royale daigne me distinguer en me décorant de Son Ordre, je me sens très heureux de continuer par devoir et par reconnaissance ce que j'avais commencé par l'impulsion du sentiment.

En osant mettre mes très respectueux hommages au pied du Throne, Votre Excellence voudra bien suppléer à tout ce que je ne pourrais exprimer que très faiblement.

Flatté d'avoir reçu ce Gage précieux des mains de Votre Excellence je La prie d'agréer et mes très humbles remerciements et l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

de Votre Excellence
le très humble et très obéissant serviteur,
DE GŒTHE

L'Allemagne libérale — celle qui sait que, sans la France, de froids prestiges féodaux, de vagues dilections nordiques sont toujours prêts à ressaisir « les Germanies » — est d'accord avec son plus grand écrivain pour accepter la distinction qui l'a rendu si heureux. Le chancelier Müller, le compositeur Zelter, le baron Cotta, les plus intelligentes parmi les femmes que Gœthe honore de ses lettres, font écho à sa joie. « Tu me trouveras à ton retour, écrit-il à sa femme, étoilé et enrubanné, ce qui, je l'espère, ne t'empêchera pas de m'aimer comme toujours et de me continuer ta tendresse. Cette occasion m'a permis de voir que j'ai beaucoup d'amis, car bien des gens s'en réjouissent... »

*
* *

Pour le légionnaire de 1808, « honneur oblige » : Gœthe restera donc fidèle, jusqu'à cet héroïsme devant l'opinion qui vaut bien des actions d'éclat, à la distinction qu'il a reçue et au sens qu'au fond il lui donne : le bienfait, pour la culture allemande, des initiatives civilisatrices de la France. C'est au moment des guerres de l'Indépendance, de l'arrivée des

Cosaques détestés par Gœthe, que l'antagonisme ne manquera pas de s'exacerber!

Sans doute ne connaît-on pas toutes les anecdotes qui se rapportent à cette tenace dilection chez l'auteur d'*Hermann et Dorothée* : le reproche de « vasselage » a été si souvent fait à Gœthe que nous ont été seules transmises les plus significatives de ces avanies causées par sa croix et son ruban. En octobre 1813, au lendemain de la bataille de Leipzig, le général autrichien Colloredo-Mansfield, surprenant à sa boutonnière l'insigne détesté, s'écrie aussitôt : « Fi donc! Comment peut-on encore porter ça! » Le lendemain, Gœthe de demander à Guillaume de Humboldt une consultation anxieuse : « Doit-on se défaire d'une décoration qui vous a été donnée par un Empereur, simplement parce que celui-ci a perdu une bataille? » Et Humboldt estime à part lui que si un Allemand n'a pas de meilleure raison à invoquer, ce n'est pas la peine de demander des conseils; « faiblesse de grand homme! » pense le Prussien : comment comprendrait-il le point de vue profond de l'enfant de Francfort-sur-le-Mein?

Et c'est près du Rhin, quelques mois plus tard, en juillet 1814 et à Wiesbaden, que le conflit prend sa forme la plus aiguë. A cette heure fatidique, quand la curée est proche, le poète a le front de porter en public sa décoration en pleine vague de teutonisme gallophobe : veut-il donc, comme jadis à Mayence, jeter un défi à la foule? Le commandant comte Brandenbourg, futur ministre en Prusse, lui fait part de la réprobation ambiante : « Ce pentagramme t'afflige? » dit l'auteur de *Faust* qui cite un de ses propres vers, et il met sa Légion d'honneur dans sa poche.

Mais il l'a replacée au revers de son habit, avec d'autres décorations accrochées à une chaînette donnée par une amie, le soir où une mutine comédienne du théâtre de Weimar, madame Lortzing, demande au grand homme laquelle de ces croix lui est la plus chère :

« Curiosité enfantine! dit-il. Mais il arrive qu'on doive faire ce que veulent les enfants! » Et c'est la Légion d'honneur qu'il désigne.

*
* *

Il va sans dire que le vieux poète n'éprouve plus du tout la même émotion à rouvrir en 1818 son *memorandum* et à écrire cette fois ceci :

27 septembre. Arrivée d'un envoi de Paris.
29 septembre. Présenté à Son Altesse grand-ducale l'insigne de la Légion d'honneur. Elle daigne m'autoriser à l'accepter.

Comme cela sent la cérémonie, et presque la contrainte! Qu'on est loin des francs élans de naguère! C'est de la rosette d'officier, cette fois, qu'il s'agit. Le duc de Richelieu a pris l'initiative d'une promotion que Louis XVIII aura bien accueillie, malgré la médiocre sympathie que ce lettré à l'ancienne mode témoignait à la littérature nouvelle. Gœthe, qui fait sa cure à Carlsbad quand lui parvient « cet envoi de Paris », s'imagine que le point de départ de cette distinction est le fait de Treitlinger, ministre de Weimar auprès du roi de France. Par bonheur, de notables baigneurs viennent de quitter la ville d'eau de Bohême, Capo d'Istria, le maréchal Blücher, les Schwarzenberg, avec qui sa célébrité l'a mis en relations, et qui peut-être fronceraient le sourcil, à trouver le poète occupé d'une rosette, qui, malgré son origine légitimiste, ne peut manquer de rappeler le ruban qui l'a précédée.

Peu communicatif cette fois, Gœthe ne fait part à presque personne de la distinction qui est venue le surprendre. Une lettre à Reinhard, diplomate français d'origine souabe, mettra celui-ci au courant, et surtout lui demandera conseil pour le difficile remerciement; une lettre au grand-duc de Weimar sollicitera protocolairement l'autorisation d'accepter l'ordre étranger : et c'est tout. Plus rien, ici, de la confiante franchise avec laquelle, plusieurs jours durant, le nouveau chevalier avait fait parade de son enrégimentement dans les cohortes françaises! Le grand-duc, on l'a vu, « daigne autoriser » son vieux conseiller à accepter sa rosette. Quant à Reinhard, il répond le 9 octobre, de sa propriété rhénane du Mont Apollinaris : ce diplomate, enchanté de la démarche de son chef hiérarchique parisien, heureux d'en faire connaître lui-même

à Paris l'effet, s'embarrasse quelque peu dans ses conseils protocolaires. Il écrit à Gœthe :

Pour répondre sans plus tarder à vos questions :

Les formules pour le grand-chancelier de la Légion d'honneur sont : M. le Maréchal; Votre Excellence. — (*sic*) à Son Excellence M. le Maréchal Duc de Tarente, Pair de France et Grand-Chancelier de la Légion d'honneur.

Pour le duc de Richelieu : M. le Duc; Votre Excellence; A S. E. M. le duc de Richelieu, Pair de France et Ministre Secrétaire d'État des Affaires Étrangères.

Comme votre nomination a été faite sur la proposition du duc (et même si je comprends bien votre lettre, sans aucune indication de la part de M. Treitlinger), je tiens pour convenable que vous lui écriviez, et que le sbelles paroles que vous destinez au maréchal soient par vous adressées au duc. Le maréchal pourrait se contenter de quelques formules courantes de remerciement....

En y songeant plus à fond, je crois tout de même qu'il vaudrait mieux conserver à votre brouillon sa première destination : à l'adresse du Grand-chancelier; mais vous pourriez joindre cette lettre à celle que vous adresserez au duc de Richelieu...

Comme tout cela est protocolaire, minutieux et gourmé! Le pédantisme de la Restauration, l'atmosphère factice des chancelleries semblent s'opposer à ce je ne sais quoi de direct, de vivant et de fort qui avait mis tant d'allégresse dans le premier épisode de l'aventure officielle. Dix ans après une distinction spontanément conférée et joyeusement acceptée, une promotion qu'on dirait concertée maussadement et accueillie sans grand enthousiasme : c'est bien ainsi, à ce qu'il semble, que le témoignage de l'écrivain lui-même nous engage à considérer les deux étapes franchies par lui dans l'Ordre national français.

FERNAND BALDENSPERGER

LA PLACE DE L'AVIATION DANS LA DÉFENSE NATIONALE

L'année 1931 a été si chargée d'événements politiques que l'opinion s'est peu intéressée à ce qui s'est passé dans le domaine militaire, et spécialement dans le domaine aérien : accaparée par d'autres soucis, plus immédiats, elle a enregistré quelques faits avec une certaine émotion, mais cette émotion n'a pas été durable, et l'attention un moment attirée est bien vite revenue à d'autres préoccupations.

Or, — il n'est pas excessif de le dire, — les résultats acquis, les tendances révélées au cours de manœuvres aériennes qui ont eu lieu en 1931 montrent qu'une puissance voisine de la France a pris un parti définitif et audacieux en ce qui touche la défense nationale, la manière de la concevoir et, par suite, d'organiser les forces du pays en vue d'un conflit éventuel. Ce parti est définitif, parce qu'il y a certains principes qui, une fois entrés en application, ne permettent plus de faire machine en arrière. Il est audacieux, parce qu'il implique l'adoption d'un certain nombre d'idées qui sont encore trop souvent considérées chez nous comme des rêveries, dignes tout au plus de l'imagination dévergondée de journalistes à court de copie. Le pays qui, au terme d'une évolution assez longue, a osé cela, c'est l'Italie.

Mais les conceptions qui sont à la base ne lui sont pas exclusivement réservées : elles ont aussi des adeptes en Allemagne. Et ces adeptes ne sont pas de purs théoriciens : ce

sont avant tout des réalisateurs. L'amitié officiellement affirmée en Italie pour l'Allemagne, l'amitié pour l'Italie proclamée par le plus agissant des partis allemands, le national-socialisme de Hitler, n'ont pu manquer de frapper l'observateur politique. La convergence des doctrines mises en œuvre dans les deux pays pour ce qui touche la guerre aérienne oblige l'observateur militaire à les examiner de près et à voir si les éventualités qui peuvent en résulter ne nous contraignent pas à reviser les bases fondamentales de notre propre défense nationale.

***

Du 26 au 30 août dernier, d'importantes manœuvres aériennes se sont déroulées en Italie. Le thème général constituait un parti A, dit parti national, ayant son territoire dans la plaine du Pô, avec Milan comme capitale, et disposant de 398 avions, — et un parti B chargé de jouer le rôle d'envahisseur avec une flotte de 496 appareils. La limite entre les deux partis était formée par l'Apennin de la Spezia à Ancône, la première ville au parti A, la seconde au parti B.

Nous n'entrerons pas — faute de place — dans le détail des manœuvres, qui ont montré le haut degré d'entraînement des aviateurs italiens, leur habileté et leur audace. Du moins faut-il insister sur un point : il n'y a eu que des opérations aériennes, l'aviation du parti A comme celle du parti B agissant de façon autonome et sans chercher la moindre liaison avec des forces de terre ou de mer. Cependant le parti B, qui a attaqué à l'improviste au cours d'une période supposée de tension diplomatique, a été considéré comme vainqueur au bout de quatre jours. Sa première attaque a porté sur la Spezia, base importante du parti A, qui y possédait aussi les terrains de ses groupes de chasse, chargés de la défense contre les escadres de bombardement ennemies. Cette première attaque a eu pour effet de paralyser ces groupes de chasse, et de compromettre pour un temps très long le fonctionnement de la base : résultat de premier ordre obtenu en quinze heures. Le parti A a tenté de risposter en bombar-

dant Florence, que des renseignements sûrs lui avaient indiqué comme le siège du G. Q. G. du parti B. Pendant ce temps, celui-ci agissait sur les lignes de chemin de fer de A : action importante aboutissant à une désorganisation partielle très sensible, et accompagnée d'une attaque contre Gênes. Puis A attaquait des usines de matériel de guerre de B : mais le résultat ne pouvait être qu'à longue échéance. Au lieu que B, après s'être donné la satisfaction de bombarder le G. Q. G. de A (Bologne), lançait une attaque en masse prolongée sur Milan; cette attaque n'était pas terminée que le parti A demandait l'armistice : la désorganisation générale des services et la démoralisation produites par les bombardements aériens l'avaient mis hors d'état de mobiliser et de concentrer son armée.

Qu'un pareil résultat ait pu être considéré comme obtenu en quatre jours, ce n'est qu'une convention : la presse italienne l'a reconnu. Mais elle a aussi insisté sur le fait que le nombre de jours importe peu : seule importe l'idée que la guerre aérienne peut et doit procurer un résultat décisif en très peu de temps. Propagande singulièrement dangereuse au point de vue international : l'idée que la guerre serait courte est de nature à amplifier les ambitions nationales, et à faire envisager à la légère l'éventualité d'un conflit armé qui paiera vite et largement. Si cette conception n'avait pas été familière aux dirigeants allemands comme à la plus grande partie de l'opinion d'outre-Rhin, la guerre mondiale aurait très probablement pu être évitée.

En Italie, comme jadis en Allemagne, cette idée de propagande s'appuie sur un ensemble doctrinal. Dans des déclarations qu'il a faites à la presse à l'issue des manœuvres, le maréchal Badoglio a défini comme suit leur objet : examiner les problèmes de mobilisation, étudier la concentration rapide de fractions importantes de l'aviation italienne et leur déplacement rapide aussi d'une case à l'autre du théâtre d'opérations italien, étudier le passage en groupe d'unités aériennes constituées à travers des obstacles sérieux comme l'Apennin fréquemment couvert de nuages de pluie denses, expérimenter les formations de mouvement et de combat des grandes masses aériennes, étudier des systèmes perfectionnés de

liaison des avions avec la terre et entre eux[1], montrer enfin les effets de l'aviation sur les grands centres démographiques, industriels, ferroviaires (l'attaque contre Milan comportait l'emploi de pétards simulant des bombes, ce qui obligea à donner des instructions spéciales à la population comme à la police).

L'énumération faite par le maréchal Badoglio n'est pas complète. Les manœuvres aériennes de 1931 ont établi que les autorités italiennes croient à la possibilité et à l'efficacité décisive d'une attaque brusquée dans les airs. Elles croient à l'efficacité de l'armée aérienne autonome agissant offensivement contre le territoire de l'adversaire et ne se préoccupant pas de rechercher systématiquement la bataille contre son aviation. Et ici nous touchons le fond même de la doctrine.

Le parti B a été déclaré vainqueur. C'était à prévoir, puisqu'on lui accordait une centaine d'avions de plus qu'au parti A. Mais le point important, c'est la composition des deux armées aériennes :

Parti A : 1 brigade de chasse à 2 *stormi* (régiments);

1 brigade mixte de bombardement de jour et de nuit à 2 *stormi*;

1 *stormo* autonome de bombardement maritime;

1 groupe autonome de chasse maritime;

1 escadrille de reconnaissance stratégique.

Parti B : 1 brigade de chasse (terrestre) à 2 *stormi* et un groupe autonome d'assaut;

1 brigade mixte de bombardement (terrestre) de jour et de nuit à 3 *stormi* et un groupe autonome;

1 brigade de bombardement maritime à 2 *stormi*;

1 escadrille de reconnaissance stratégique.

Quelle conclusion tirer de la comparaison de ces deux armées? Elles ont des moyens équivalents en ce qui concerne la chasse. La différence — et elle est très sensible — porte

1. Dans ce domaine semble bien avoir été réalisée pratiquement pour la première fois la transmission par T. S. F. d'une image prise à bord d'un avion Progrès de nature à rendre plus efficaces, parce que plus rapides et plus sûres, les reconnaissances aériennes : l'avion n'a pas besoin de revenir à sa base pour déposer son butin; et, pendant que travaille l'appareil de transmission, l'équipage peut se livrer à d'autres besognes.

sur les appareils de bombardement : B, le vainqueur, a une supériorité de 1 régiment et 1 groupe autonome mixte (terrestres) et 1 régiment maritime de bombardement, ce qui lui permet d'agir en masse. Les unités de chasse de A, attaquées, il est vrai, par surprise sur leur terrain, sont incapables de protéger une grande base navale comme la Spezia, et leur capitale Milan.

Les conceptions qui ont inspiré le commandement italien en ce qui touche le mode d'emploi de l'armée de l'air sont manifestement celles du général Douhet, fameux par ses théories sur la guerre aérienne, comme par l'ardeur passionnée avec laquelle il les défendit pendant dix ans avant de mourir au début de 1930. Et ces idées engagent tellement celui qui les adopte dans une voie difficile à remonter qu'on doit se demander si les autorités d'au delà des Alpes n'ont pas d'ores et déjà adopté tout l'ensemble doctrinal du disparu. D'ailleurs les discours prononcés en maintes occasions par le général Balbo, ministre de l'Air, ne laissent guère de place au doute.

Le général Douhet avait résumé comme suit ses conceptions dans un article paru quelques mois avant sa mort (*Rivista Aeronautica*, juillet 1929) :

Les principes d'emploi des forces armées s'expriment par quelques règles simples :

1° Adopter sur terre et sur mer une attitude défensive, et faire masse pour l'offensive en l'air;

2° Employer toutes les ressources aériennes, sans exception, à constituer une armée aérienne de caractère exclusivement offensif;

3° Renoncer par conséquent aux aviations auxiliaires[1] et à l'aviation défensive (aviation de chasse);

4° Pour la protection aérienne active des centres vitaux, employer uniquement des armes anti-aériennes, en les concentrant autour de quelques centres d'importance maximum, et en évitant une dispersion qui les rendrait inutiles partout[2];

1. Le général Douhet désignait par cette expression ce que nous appelons aviation de coopération, c'est-à-dire les appareils affectés à l'armée de terre et à l'armée de mer suivant leurs besoins. On sait que ces besoins sont calculés chez nous si largement qu'il ne reste rien pour l'armée de l'air autonome.

2. Il faut entendre par protection active les engins, canons ou avions de chasse, dont l'action a pour objet d'empêcher le bombardement aérien par des attaques contre les appareils ennemis.

5° Donner le maximum de développement à la protection aérienne passive, toute la nation devant être organisée à cet effet[1];

6° Étudier techniquement et réaliser les moyens aériens capables de donner à l'armée aérienne le rayon d'action maximum pour pénétrer sur le territoire ennemi.

Ces principes ainsi énoncés représentent la théorie pure du général Douhet. Il faut en retenir principalement l'idée de confier l'offensive stratégique à une armée de l'air autonome, les forces de terre et de mer ayant pour mission de sauvegarder, pendant le temps nécessaire à l'obtention de la décision, le territoire national et ses communications essentielles immédiates. Et aussi l'idée, qui en découle, de faire une discrimination dans l'aviation elle-même, et de donner tous les moyens à l'aviation de bombardement. Ces deux idées — et notamment le peu d'efficacité de l'aviation de chasse dans une situation de défensive — semblent bien avoir inspiré le commandement italien dans la préparation des manœuvres aériennes du mois d'août dernier. On doit donc admettre qu'il a fait sienne toute la doctrine du général Douhet, qu'il prévoit dans un conflit éventuel trois théâtres d'opérations : sur terre et sur mer, théâtres secondaires; dans l'air, théâtre principal où il cherchera la décision.

***

Ces conceptions constituent, en quelque sorte, la doctrine stratégique du général Douhet. Mais le disparu n'a, peut-on dire, laissé inexplorée aucune partie du domaine aérien. Bien qu'il ne fût pas lui-même un technicien, le développement de ses idées quant aux conditions d'emploi de l'aviation l'a mené à des anticipations techniques. L'exemple de ce qui se passait en Allemagne, joint à ses propres vues sur l'inutilité de rechercher la bataille aérienne, celle-ci pouvant résulter des efforts, probablement vains, de l'aviation de chasse ennemie pour tâcher d'arrêter les escadres de bombardement, l'a conduit à prédire la suppression prochaine de toutes les caté-

1. La défense passive, ce sont toutes les mesures que peuvent prendre le commandement, le gouvernement ou les autorités locales pour limiter les effets d'un bombardement aérien.

gories d'avions spécialisés et leur remplacement par des « dreadnoughts aériens », par des avions de combat.

Or, — ceci n'est un secret pour personne, — c'est dans la recherche et le perfectionnement du type avion de combat que les Allemands travaillent avec le plus d'ardeur et de persévérance. Le fait s'explique aisément : ce type d'avion est forcément un gros porteur à grand rayon d'action, et se prête avec une facilité particulière au camouflage en appareil commercial.

A qui en douterait, rappelons le texte décisif en la matière. Ce sont des déclarations faites en 1930 par le pilote Zimmermann au sujet de son avion *Junkers G*-38 qu'il exhibait en Espagne :

L'appareil que voici, qui a l'aspect d'un avion commercial, peut se convertir rapidement en un redoutable appareil de guerre. Tout est préparé pour y monter quatre petits canons, qui tirent en plein vol, et plusieurs mitrailleuses; l'avion peut être armé rapidement et tirer sur toutes les faces, y compris la queue. Comme arme de combat, c'est un instrument formidable. Il peut transporter 5 000 kilos de bombes; et, partant par exemple de Saragosse, les laisser tomber sur Londres, Paris, Bruxelles, Rome, etc... et rentrer à Saragosse sans avoir atterri.

— A quelle altitude peut-il voler?

— A 6 000 mètres avec toute sa charge. L'avion pèse 28 000 kilos; à cette altitude, il échappe à toute attaque depuis le sol, puisque les pièces anti-aériennes n'ont pas cette portée.

Lu à la séance du 24 novembre 1930 devant la Commission préparatoire du désarmement siégeant à Genève, ce texte provoqua une émotion profonde. Du coup fut décidée la publication annuelle de renseignements relatifs aux avions « civils » immatriculés. Mesure bien anodine, cependant, qui fut adoptée sans opposition. Trois puissances s'étaient abstenues : les États-Unis (dont le représentant avait annoncé que son pays fournirait les renseignements demandés si le texte était voté), l'Allemagne et l'Italie.

On a essayé, depuis, d'atténuer la portée des paroles du pilote Zimmermann. Si savante soit-elle, aucune exégèse n'a pu faire disparaître la menace mortelle qu'elles renferment. Et, d'ailleurs, le G-38 n'est pas, dans la série des modèles Junkers, un type isolé, que le pilote, en même temps commis

voyageur, cherche à faire valoir par des moyens plus ou moins licites, plus ou moins adroits. Il y a chez les dirigeants de la société Junkers des intentions bien arrêtées.

En novembre 1926, la société Junkers a présenté à une commission hollandaise un hydravion de transport construit en Suède. Devant la commission, la cabine pour passagers a été transformée en poste de combat muni de tourelles à éclipses pour mitrailleuses et disposées de manière à permettre le tir dans toutes directions. Cet appareil pourrait également être transformé en hydravion torpilleur et muni d'un canon de 77 sur frein pneumatique. Il est facile de protéger les parties vitales de l'avion par des lames d'acier dures et minces, d'un poids acceptable[1].

Ces deux textes réunis suffisent à prouver :

1° que l'aéronautique allemande poursuit depuis des années, et a réussi, la construction de gros avions de bataille;

2° que les avions de bataille peuvent être aisément camouflés en avions « civils », leur adaptation à des fins guerrières étant l'affaire de quelques heures.

Croire après cela à la possibilité, sans duperie ni danger, du désarmement aérien dans les conditions actuelles serait une simple illusion. A la vérité, l'effort des Allemands dans le domaine de l'air se trouve momentanément bridé par la crise financière et économique dont ils se prétendent les plus pitoyables victimes. Cependant, l'année dernière encore, il a été organisé outre-Rhin, à des fins de propagande, des spectacles comportant la destruction de villages — simples décors — par bombardement aérien[2]. Et, d'autre part, on n'a pas entendu dire qu'aucune des grandes firmes allemandes de construction ou d'exploitation aéronautiques ait dû déposer son bilan. Si bien que, outre les appareils existants, l'Allemagne dispose encore de la supériorité de moyens que lui donnent la possession de modèles d'avions de bataille de premier ordre (est-ce conforme aux prescriptions de Versailles?) et une industrie aéronautique puissamment outillée.

1. Cité par le général Douhet et reproduit par le lieutenant de vaisseau Moullec, *les Tendances actuelles de l'aviation italienne* (*Revue maritime*, juillet 1930).

2. Un spectacle de ce genre a été organisé au Stadion de Munich par le *Landesbürgerrat Bayern* (cf. *Deutsche Allgemeine Zeitung*, n° 489 de 1931, cité par le *Militär-Wochenblatt* du 4 novembre).

***

On ne saurait exagérer le risque aérien. Il ne peut que croître dans l'avenir, et les pires surprises sont à redouter. Où en sont dès aujourd'hui nos voisins en matière d'aviation de bombardement?

L'Italie dispose d'une armée aérienne comprenant environ 300 avions de bombardement, pouvant déverser sur un objectif situé à 500 kilomètres de leurs bases environ 250 tonnes de bombes; ou sur un objectif situé à 1 000 kilomètres un peu moins de 200 tonnes de bombes.

L'Allemagne, à qui l'aviation militaire est interdite en principe, possède une flotte aérienne commerciale importante, dont la transformation semble être prévue, préparée et très rapidement réalisable. On peut estimer que les avions allemands transformés pourraient déverser environ 150 tonnes de projectiles sur un objectif situé à 500 kilomètres, et environ 50 tonnes sur un objectif situé à 1 000 kilomètres.

En supposant — ce que donnent à craindre des événements récents, comme la manifeste unité d'action de leurs délégués à Genève — une alliance militaire entre l'Allemagne et l'Italie contre la France, on voit jusqu'à quelle profondeur les installations existant sur notre territoire seraient menacées par les attaques aériennes de la coalition. Sommes-nous en situation de parer à une offensive aérienne combinée pouvant porter sur Lille, les mines du Pas-de-Calais, Paris, Rouen, le Havre, le Creusot, Roanne, Saint-Étienne, Lyon, Toulouse, Marseille, Toulon?

Mais, dira-t-on, on n'arrive aux totaux impressionnants mentionnés plus haut qu'en faisant figurer au compte de l'Allemagne tous les appareils « civils » gros porteurs et en les considérant comme des avions de bombardement. C'est exact. Mais il n'est pas certain que cette évaluation n'est pas encore trop optimiste. Elle ne fait état que de ce qui peut se passer du jour au lendemain. Or, si une chose paraît bien établie dans toutes les suppositions relatives à un conflit éventuel, c'est que l'ouverture des hostilités sera précédée d'une période dite de tension diplomatique : elle durera plus

ou moins longtemps, elle se terminera plus ou moins brusquement, mais on estime le plus souvent qu'elle existera.

Même dans le cas d'attaque dite brusquée, on a toujours constaté l'existence de cette période; et les gouvernements qui se sont prétendus attaqués par surprise étaient généralement coupables de manque de vigilance. Aujourd'hui l'existence de la S. D. N. et les règles, bien peu précises, fixées par le Covenant en vue du règlement des différends pouvant survenir entre des États membres de l'association de Genève, favorisent la prolongation de la période de tension diplomatique : il s'écoulerait plusieurs mois entre le moment où les organes de Genève seraient régulièrement saisis et celui où leur tâche serait terminée. A qui profiterait ce délai, sinon aux puissances qui auraient besoin de compléter leurs armements en vue d'une agression contre le voisin? Dans quel domaine serait-il plus aisément mis à profit que dans celui de l'aéronautique? Et si les préparatifs réalisés d'un côté créaient un nouveau « différend », quand pourrait-il être réglé? L'incident serait joint au fond, et vidé quand parlerait l'*ultima ratio*. Au reste le délai de procédure serait court ou bref, ou même nul, selon les commodités de la puissance décidée à attaquer.

Le danger de ces préparatifs précipités avant l'heure H est tellement évident que, de différents côtés, officiellement et officieusement, on a mis en avant des projets variés destinés à y parer. L'initiative privée a rivalisé avec celle des organes de Genève : ni l'une ni l'autre, à notre avis, n'a résolu la question.

Le projet de convention pour la limitation générale des armements mis sur pied par la Commission préparatoire de la S. D. N. consacre un article à la transformation éventuelle d'appareils civils en appareils militaires. Par ce texte, les gouvernements s'engageraient notamment à ne pas « prescrire des caractéristiques militaires dans la construction du matériel d'aéronautique civile, afin que ce matériel puisse être construit pour des fins purement civiles ». Engagement qui n'engage à rien en réalité : les avions commerciaux gros porteurs et à grand rayon d'action sont des avions de bombardement. Même si leur utilisation à cet effet n'a pas été expressément prévue et préparée, l'adaptation du modèle

à des fins guerrières et sa reproduction en série seront toujours possibles dans la période de plusieurs mois que demanderait toute procédure devant la S. D. N. Cette même période permettrait de donner aux pilotes civils — s'ils ne l'avaient déjà — le complément de formation tactique voulu pour en faire des pilotes militaires. D'ailleurs les engagements de ce genre sont sans valeur : un gouvernement peut ne pas imposer de caractéristiques militaires à ses constructeurs; peut-il les empêcher de s'en imposer à eux-mêmes? Le *Junkers G*-38 a été construit en Allemagne; or, un décret du Reich en date du 3 juillet 1927 affirme solennellement :

> Il est interdit de construire ou posséder, d'importer ou de mettre en service des avions cuirassés ou protégés, de quelque façon que ce soit, ou pourvus de dispositifs pour recevoir des engins de guerre de toute nature, tels que canons, mitrailleuses, torpilles, bombes, ou appareils de visée et de lancement servant à ces engins.

Au reste, nous ne sommes pas seul à considérer le projet de la Commission préparatoire comme insuffisant. De divers côtés on a cherché à faire mieux. Parmi les idées qui ont rencontré le plus de faveur, il faut mentionner l'internationalisation des entreprises d'aéronautique civile. Cette idée constitue un point important des propositions très étendues que M. André Tardieu, chef de la délégation française, a soumises à la Conférence de Genève le 5 février au nom de son gouvernement. Ce n'est encore qu'un principe général dont les modalités d'application demandent à être précisées. Il y faudra une grande prudence et des précautions minutieuses.

En ce qui touche l'internationalisation de l'exploitation, ses effets quant à la sécurité paraissent bien minces. N'a-t-on pas vu naguère au Bourget un appareil allemand, en service sur la ligne Paris-Berlin, à bord duquel il était facile de distinguer la place qu'occuperaient, après une transformation rapide, les engins nécessaires à des fins militaires? Le gouvernement français a-t-il protesté? Non pas. Il a laissé faire. Tant ce sera chose grave de mettre en branle les mécanismes de contrôle cependant prévus par la S. D. N.

S'agit-il d'internationaliser la construction? Les risques

restent grands. Une entreprise de construction aéronautique peut avoir un conseil d'administration aussi bigarré qu'on le voudra quant à la nationalité de ses membres; les nations intéressées pourront, comme cela a été gravement proposé, procéder à tous les échanges d'ingénieurs qu'on désirera : tout cela n'empêchera pas que les usines sont construites sur le sol, dans un pays déterminé, ayant ses ambitions, ses rancunes nationales, — et non pas dans une *Néphélococcygie* idéale et idyllique, dans laquelle les hommes-oiseaux ne rêveraient plus que de fraternité et d'amour universel. Ces usines pourront un jour être réquisitionnées par le gouvernement du pays sur le territoire duquel elles seront établies; les représentants des pays étrangers, administrateurs et ingénieurs, seront renvoyés dans leur pays d'origine : et, dans les délais de procédure devant la S. D. N., une flotte de bombardement fraîche et joyeuse pourra être construite. Il n'est même pas nécessaire d'avoir recours à des mesures aussi radicales que la réquisition des usines ou l'expulsion des ressortissants étrangers : n'a-t-on jamais vu, dans des conseils d'administration, des changements de majorité, des évictions progressives ou brusquées d'individualités gênantes? Par quel sortilège des entreprises internationales de constructions aéronautiques y échapperaient-elles à coup sûr?

Enfin, au risque de nous faire accuser de jalousie, il est encore une considération qu'il faut signaler. Dans l'état actuel des choses, l'Allemagne possède une avance technique considérable dans la construction des appareils gros porteurs à grand rayon d'action. Qu'on le veuille ou non, ces deux caractéristiques, militairement capitales, n'ont guère moins d'importance au point de vue commercial. Il est donc permis de penser que des entreprises internationales de construction d'appareils commerciaux feront la part belle au marché allemand : ces entreprises auront tout intérêt à agir ainsi, et l'intérêt commande impérieusement en pareille matière. L'Allemagne verra donc se maintenir, et probablement augmenter, son avance technique dans le domaine de la construction des appareils gros porteurs à grand rayon d'action. C'est-à-dire des avions de bombardement.

***

Sans doute, les transformations nécessaires pour faire d'un avion commercial un appareil militaire peuvent être dans certains cas assez importantes. Il y a même des appareils commerciaux dont il serait vain de vouloir faire des appareils militaires. Mais la Commission des communications et du transit de la S. D. N. a reconnu que les avions commerciaux modernes constituent une force offensive considérable. Cette force est encore augmentée, au point de compenser l'absence officielle d'aviation militaire, si les constructeurs des avions commerciaux se sont systématiquement attachés à prévoir leur transformation rapide, parfois presque instantanée, en appareils militaires[1].

C'est là qu'est le danger, le danger grave, le danger imminent. Même en dehors de toute constatation de fait (existence du *Junkers G*-38, qui n'est d'ailleurs pas un cas isolé), la seule possibilité de la transformation éventuelle d'avions dits commerciaux en avions de guerre est de nature à imposer la plus grande prudence à quiconque prétend établir les règles du désarmement aérien.

A une puissance qui voudrait utiliser pour se mettre en mesure d'attaquer à son heure les délais que laisse la procédure devant la S. D. N., l'aviation offre des possibilités presque illimitées. Surtout si cette puissance dispose d'une industrie aéronautique fortement développée. Il lui suffirait d'un bien petit effort pour lancer une fabrication en série d'appareils de guerre. Les bureaux d'étude, s'ils se préparent à cette éventualité, auront établi des prototypes d'avions de guerre et prévu une mobilisation industrielle. Il n'y a pas besoin de matières premières spéciales, différentes de celles qui sont nécessaires à la fabrication d'appareils commerciaux. En

1. Les Allemands qui, officiellement, à Genève, s'élèvent contre cette conception, en reconnaissent cependant ailleurs le bien-fondé. « Il y a des appareils civils qui possèdent une valeur de 100 p. 100 pour des missions de guerre, et des appareils à qui manque toute valeur militaire », a écrit M. Baeumker dans la Ve section (désarmement aérien) du *Handbuch des Abrüstungsproblems* publié en 1928 sous la direction de M. Niemeyer. De même, dans son opuscule tapageur *Landesverteidigung*, le général de Seeckt admet l'utilisation d'avions commerciaux à des fins militaires (p. 75).

quelques semaines la fabrication en série pourra être lancée, et atteindre rapidement une cadence très élevée. Les délais de procédure devant la S. D. N. donneront le temps de former des pilotes, en admettant qu'il n'en existe pas en assez grand nombre. Quant aux appareils de visée, aux corps de bombes, aux explosifs ou autres produits de chargement, leur fabrication n'est qu'un jeu. Le pays qui nourrirait des projets d'agression aurait tout le loisir de s'assurer encore — dans la mesure où ce serait profitable — le bénéfice de l'attaque brusquée.

Or, cela n'est possible que dans le domaine aérien. On ne peut improviser — au sens strict du mot — que difficilement une armée de terre : mais le camouflage donne des possibilités presque illimitées. On n'improvise pas une armée navale. C'est faute de faire cette distinction capitale entre les trois grandes catégories d'armements, que les théoriciens anglo-saxons sont arrivés à des conclusions inacceptables sur le continent européen. L'idée que la limitation stricte des armements est une garantie de paix n'a pu germer d'abord que dans des esprits habitués aux choses de la mer. Les constructions navales ne peuvent pas se camoufler : des bâtiments de même tonnage peuvent avoir des caractéristiques très différentes résultant de perfectionnements techniques[1]; mais les unités existantes sont suffisamment connues en nombre et en puissance; mais — et c'est le plus important — on ne peut ni construire un vaisseau de ligne en six mois, ni transformer une flotte commerciale en flotte de guerre (les paquebots ne trouvent leur utilisation comme croiseurs auxiliaires que s'ils s'appuient sur une flotte puissante). Limiter le nombre des bâtiments de guerre, c'est donc parer à coup sûr à tout aléa.

On ne peut en dire autant sur terre. La fabrication et le stockage clandestins de matériel de guerre sont choses relativement aisées, pour peu qu'un gouvernement croie devoir les entreprendre; il peut toujours, au minimum, pratiquer

1. Les croiseurs-cuirassés allemands de 10 000 tonnes sont un exemple décisif du danger qu'il y a à faire trop confiance aux experts : les amirautés alliées et associées étaient « sûres » qu'un navire de 10 000 tonnes « ne pouvait pas » être dangereux.

une politique de soutien en faveur de certaines industries, et exiger en retour, des usines susceptibles de construire du matériel de guerre, qu'elles aient un plan et des stocks de machines et de matières premières leur permettant de lancer rapidement la fabrication en série. Quant au personnel, la préparation officielle ou clandestine en dehors de l'armée ou avec sa collaboration, suivant les cas, est extrêmement facile : les exemples abondent même dans les pays où cette préparation est officiellement interdite.

Dans l'air, enfin, la chose est encore plus simple, puisqu'une flotte commerciale moderne est une flotte de guerre...

Ce long développement était indispensable au moment où vient de s'engager la conférence générale de limitation des armements. Car il montre que la délégation française doit prendre garde de ne rien accepter qui puisse, grâce à des sollicitations de texte ou à des camouflages techniques, compromettre la défense du pays. Le danger aérien n'est pas seulement menaçant; il est aussi insidieux et multiforme : une attention de tous les instants est nécessaire pour que nos représentants ne sacrifient rien de ce qui est indispensable à la défense nationale et pour qu'ils ne grèvent pas l'avenir par des engagements inconsidérés.

***

Là ne se borne pas la tâche des autorités françaises dans le domaine aérien. En présence de ce qui se passe en Italie et en Allemagne, ce qui se fait chez nous paraît singulièrement insuffisant, inadapté, et un prompt redressement est nécessaire.

Redressement d'ordre à la fois technique et intellectuel, et sans doute aussi organique.

Redressement technique. On a vu plus haut les chiffres qui indiquent les possibilités de l'aviation de bombardement allemande et de l'aviation de bombardement italienne. Sommes-nous en situation de riposter par des représailles efficaces aux attaques qu'elles peuvent effectuer sur notre territoire? Qu'avons-nous à opposer, en nombre et en qualité, aux avions capables de déverser des tonnes de projectiles

à 1 000 kilomètres de leur base et d'y revenir? Qu'avons-nous à opposer, même, à ceux dont le rayon d'action atteint seulement 500 kilomètres? Il ne nous appartient pas de dévoiler des chiffres que tous les initiés connaissent. Ce qu'on peut dire, c'est que les effets utiles éventuels de notre aviation sont bien loin d'être proportionnels au nombre d'appareils que nous possédons. Ce luxe apparent de moyens ne sert qu'à alimenter de violentes campagnes contre notre « militarisme ». Il faut bien l'avouer : depuis la guerre, la France a dépensé des sommes énormes pour son aviation, et les résultats acquis à ce jour ne sont nullement en rapport avec les sacrifices consentis. En dépit des changements intervenus dans l'organisation centrale un peu au hasard et sans plan soigneusement élaboré, la situation est aujourd'hui navrante. Nos appareils ne peuvent entrer en concurrence avec ceux de l'étranger.

Redressement intellectuel. Le plus important peut-être. Peut-être aussi le plus difficile. Les causes de l'insuffisance de notre aviation sont multiples. La plus grave semble bien être à chercher dans notre doctrine, pour ne pas dire dans notre absence de doctrine. Toute la faute n'est pas aux constructeurs, ni aux ingénieurs. Sans doute l'un de ceux-ci aurait pu mettre au point un prototype d'avion de bombardement ou d'avion de combat qui serait satisfaisant. Mais, au lieu de les laisser à leur inspiration, il aurait mieux valu que les services utilisateurs leur fixent avec précision les données à remplir. Ces services en ont été incapables — officiellement du moins — parce que, officiellement, le bombardement à longue distance ne les intéressait pas.

La doctrine officielle française en est restée à l'aviation de coopération, à l'aviation qui travaille en liaison avec l'armée de terre ou l'armée navale, et pour elles. Cette aviation-là, a-t-on estimé, n'a pas besoin d'appareils gros porteurs à grand rayon d'action. L'aviation de bombardement destinée à agir isolément, de façon autonome, loin des fronts de combat, n'a pas trouvé dans les milieux dirigeants de partisans capables d'imposer leur manière de voir. Quand, à l'occasion de la création du ministère de l'Air, on parla de la constitution d'une armée de l'air indépendante, militaires et marins triomphèrent en disant : « Armée de l'air indépendante,

oui; mais seulement quand nos besoins seront satisfaits. » Et, après calcul, les besoins de l'armée de mer et de l'armée de terre étaient si étendus qu'il ne restait rien pour l'armée de l'air indépendante. A cette armée, aux possibilités de l'aviation autonome de bombardement, on ne croit pas encore aujourd'hui. Un des spécialistes les plus en vue de notre aviation militaire n'écrivait-il pas au mois de juillet dernier dans la *Revue des forces aériennes*, en conclusion d'une étude sur le rôle de l'aviation française dans la campagne de 1918, que la mission la plus importante de l'aviation restait l'éclairage, la découverte des mouvements et des intentions de l'ennemi? Cette déclaration causa quelque stupeur outre-Rhin; mais elle fut reconnue conforme à la doctrine de guerre française (recherche de la décision par des opérations sur terre) et à l'organisation de nos unités aériennes (prépondérance des formations d'observation).

Pouvons-nous en rester là en présence des conceptions et des réalisations allemandes et italiennes?

Le général Douhet s'est toujours défendu d'établir une doctrine générale applicable en toutes circonstances, et dans tous les pays : il a entendu travailler seulement pour l'Italie. Mais sa doctrine n'a pas une simple valeur locale : il y a des années que des « journalistes » français ont présenté et défendu des conceptions analogues. Admettons cependant que, en théorie pure, ces conceptions n'aient pas une portée générale. Du moment qu'elles sont officiellement admises en Italie, du moment que la réalisation est en train, on n'a plus le droit de les ignorer, ni de conserver l'illusion qu'on pourra y répondre par d'autres moyens : en matière d'armements, le pragmatisme le plus terre à terre exerce une tyrannie pesante et immédiate. Pour avoir tenté de nous y soustraire avant 1914, nous avons commencé la guerre sans artillerie lourde de campagne : qui peut dire ce qu'eussent été les batailles de la frontière, qui peut dire surtout quelle étendue aurait pu avoir le rétablissement de la Marne, si nous en avions possédé une seulement équivalente à celle des Allemands?

L'initiative des opérations, ce précieux avantage stratégique après lequel court sans relâche chaque belligérant, c'est en temps de paix, pour une large part, l'initiative du matériel.

Bon gré, mal gré, la prépondérance donnée au théâtre d'opérations aérien par l'Italie nous oblige à reviser nos conceptions, à nous demander si, en présence des escadres de bombardement qui pourraient un jour venir attaquer notre sol jusqu'en des points très éloignés de la frontière, notre armée de terre et notre armée de mer peuvent compter sur des succès décisifs assez prompts pour avoir le droit d'absorber la majeure partie — sinon la totalité — de nos ressources en aviation.

Ici apparaît l'utilité d'un redressement, d'une modification organique. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle a été ressentie. Déjà, dans le courant de l'année dernière, a été constituée l'Inspection générale de la défense aérienne du territoire, à la tête de laquelle fut placé le maréchal Pétain. Quand fut créé ce nouveau rouage de notre organisation si complexe de la défense nationale, il était facile de deviner que, quel que fût son nouveau titre, ou, pour mieux dire, en raison de son nouveau titre, le maréchal serait forcément amené à déborder le cadre étroit dans lequel il semblait d'abord devoir être confiné[1]. De fait, il s'est vu progressivement investi de fonctions de coordination dépassant largement le champ de la défense aérienne du territoire et visant à assurer l'emploi judicieux des forces aériennes dans le cadre ou hors du cadre des forces terrestres et navales.

Cependant, malgré l'autorité que chacun reconnaît au maréchal Pétain, il fut impossible de résoudre tous les problèmes que suscitaient l'existence des trois ministères de la Guerre, de la Marine et de l'Air, et l'inévitable particularisme de chacun d'eux. Cette impossibilité a été une des raisons décisives de la constitution du ministère de la Défense Nationale. L'idée est déjà ancienne, et elle est assez différente de celle qui semblait présider à l'évolution de l'Inspection générale de la défense aérienne vers des attributions élargies. Il est facile de signaler les difficultés, les résistances, que devra vaincre jusque dans son sein la nouvelle organisation pour pouvoir fonctionner. Mais, quelque jugement qu'on porte sur les principes qui lui ont donné naissance, il est

1. Nous avons fait nous-mêmes cette facile prédiction (*Journal des Débats* du 11 février 1931).

équitable d'attendre au moins les textes qui fixeront les grandes lignes de son fonctionnement avant de porter un jugement définitif.

Une seule chose est certaine : l'ancienne organisation comportant trois ministères séparés par des cloisons étanches et impénétrables n'était plus viable telle quelle. Les particularismes routiniers ont fait leur temps. Ce qui implique des modifications profondes dans l'état des esprits, dans la manière de concevoir les choses, et jusque dans la pratique journalière. A cet effet, il faudra notamment donner à un certain nombre d'officiers de l'armée de terre, de l'armée de mer et de l'armée de l'air les connaissances nécessaires pour les habituer à considérer la défense nationale dans son ensemble[1]. Ce sera une œuvre de longue haleine. Mais, une fois la volonté d'aboutir affirmée dans les faits, on peut envisager sans inquiétude une période même assez longue d'approximations successives.

***

Depuis vingt-cinq ans qu'elle est née, l'aviation nous a étonnés par ses prodiges. Mais nous ne sommes pas encore habitués à mesurer d'emblée toute l'étendue de leurs répercussions. Cela dans tous les domaines, et spécialement peut-être dans le domaine militaire. L'auxiliaire modeste, mais déjà efficace, des armées de 1914 est en passe de revendiquer le premier rang dans la défense nationale. Des pays qui ont dû rompre avec le passé, comme l'Allemagne, ou qui atten-

1. Le général Douhet écrivait dès 1928 : « Il serait opportun, spécialement dans la période actuelle de transition, de créer des spécialistes compétents pour la guerre en général, parce que c'est par eux seulement que peut vivre la doctrine de guerre et que c'est à eux seulement qu'on peut demander la solution du problème fondamental de la préparation à la guerre. » S'inspirant du précédent de l'École de guerre, qui a formé des officiers d'état-major compétents pour l'ensemble des armes de l'armée de terre, et non pas seulement pour leur arme d'origine, le général Douhet demandait la création d'une Académie de guerre où des militaires, des marins et des aviateurs viendraient oublier leur particularisme. Cette Académie supérieure n'a pas été fondée, mais il a été formé un État-major central, dont le chef est le maréchal Badoglio, et avec lequel collabore étroitement l'École de guerre.

dent tout de l'avenir, comme l'Italie, ont fait à la nouvelle venue une place de plus en plus large. Le moment — que naguère encore on croyait assez éloigné — où certains vont lui demander de se charger du rôle décisif semble devoir se trouver singulièrement hâté par les initiatives de nos voisins. Dès maintenant ils ont sur nous une avance qu'on ne pourrait leur permettre de maintenir qu'au prix d'une grave imprudence. Parer au risque présent sous toutes ses formes, — dont le « désarmement » aérien n'est pas la moins dangereuse, — préparer l'avenir de façon à éviter toute surprise technique ou stratégique, telle est la tâche qui s'impose au gouvernement français et qu'il doit sans tarder se donner à lui-même les moyens de remplir.

J.-M. BOURGET

ESQUISSE
D'UNE HISTOIRE DES FRANÇAIS
DANS LEUR VOLONTÉ D'ÊTRE UNE NATION[1]

3. *De l'acquisition d'une unité spirituelle par les Français.*

Cette autre condition que devait réaliser la France pour être une nation, c'était que ses habitants présentassent une certaine communauté d'idées et de sentiments touchant certains problèmes fondamentaux, une certaine identité dans la façon de concevoir le monde extérieur, d'en classer les objets, d'en hiérarchiser les valeurs, bref une certaine unité de disposition spirituelle, une certaine âme commune.

On me dira que ce genre d'unité n'est pas nécessaire à une collection d'hommes pour former une nation; on me citera des établissements politiques considérables qui en furent dénués : l'empire romain, l'empire carolingien, le Saint-Empire germanique, l'empire napoléonien, l'empire austro-hongrois. Je répondrai que, précisément, ces établissements ne furent point des nations et qu'en manquant de cette unité ils manquèrent, et l'ont bien prouvé, d'une grande force d'existence et de durée. J'ajoute tout de suite que ce qui fait ici la force d'une collection d'hommes, c'est moins la possession d'une âme commune que la conscience qu'ils prennent de cette âme, la fierté qu'ils en ont, la volonté qu'ils forment de la défendre.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

Notons d'abord, pour expliquer la particulière réussite de la France dans la réalisation de cette condition, une sorte de disposition naturelle des habitants de cette terre à l'unification morale, disposition qui paraîtrait tenir, selon certains penseurs (Michelet, Vidal de la Blache), à une certaine vertu du lieu lui-même, à un certain *genius loci*. On a souvent commenté ce fait remarquable : alors que sur tant d'autres terres l'indigène et l'envahisseur sont restés d'éternels ennemis, que le Celte n'a pas pardonné à l'Anglo-Saxon, que le Slave hait toujours l'Allemand, ici rien de pareil n'a sévi : le Gaulois est tout de suite devenu l'ami du Romain, le Gallo-Romain a tout de suite lié avec le Franc[1], le Gallo-Franc avec le Normand[2]; dès le xe siècle, l'idée qu'une différence de races existe parmi eux a totalement disparu de l'âme des Français[3]. Il semble que les habitants de la France soient, par le seul fait qu'ils l'habitent, invités à s'unir; rien ne paraît mieux montrer que sur cette terre devait nécessairement se faire une nation. Ajoutons que les Français, en même temps qu'ils formaient une unité morale, semblent avoir senti de très bonne heure que cette unité avait un caractère défini, du moins définissable. On ne remarque pas assez que, alors que les Allemands ne cessent de se demander depuis vingt siècles : « Qu'est-ce qu'être Allemand? » (Qu'est-ce que le *Deutschtum?*), les Français ne se sont jamais demandé : « Qu'est-ce qu'être Français? » Il semble qu'ils le savent et qu'ils l'ont toujours su.

Je considérerai deux aspects principaux de l'unité spirituelle réalisée par les Français : l'unité de conceptions religieuses et l'unité de langue.

L'unité de conceptions religieuses, telle que nous la voyons

1. Notamment par des mariages. « A part les rares fois où les textes mérovingiens emploient le mot *Francus* dans son sens étroit, il est impossible de savoir si l'individu désigné par ce nom est un barbare ou un gallo-romain, tant ils ont une vie confondue. » (Kurth, *loc. cit.*)

2. Cf. Albert-Petit, *Histoire de Normandie*, p. 41.

3. « Au dixième siècle, dans les *Chansons de Gestes*, tous les habitants de la France sont des Français. L'idée d'une différence de race dans la population de la France, si évidente dans Grégoire de Tours, ne se présente à aucun degré dans les écrivains et les poètes français postérieurs à Hugues Capet. » (Renan, *Qu'est-ce qu'une nation?*)

chez les habitants de la France un siècle avant l'arrivée de Jules César, semble bien s'y être faite naturellement, sans exiger de leur part le raidissement d'aucune volonté; le mouvement par lequel aux mille croyances locales des premiers Gaulois vinrent se superposer, sans doute sous l'influence des druides[1], un petit nombre de croyances communes (croyance à l'immortalité de l'âme, adoration des grandes forces de la nature) semble s'être effectué sans coercition des chefs ni résistance des peuples (ce qui laisserait entendre que, là encore, l'initiative des chefs n'était que l'expression consciente d'un vague désir des peuples); aussi bien lorsque, avec la conquête, les divinités gauloises se fondent dans le panthéon gréco-romain, que les Teutatès, les Esus, les Belen se transforment en Mars, Mercure et Jupiter, cette nouvelle unité de croyances des habitants de la France s'établit sans aucune violence. Il semble qu'on en doive dire autant de l'unité qu'ils présenteront bientôt sous un ordre de croyances bien autrement nouveau : mais si l'unification des habitants de la Gaule sous la religion chrétienne s'est, en effet, réalisée on oserait dire naturellement, alors qu'en d'autres terres elle a demandé des flots de sang, c'est grâce à la merveilleuse intelligence dont firent preuve les chefs de ce mouvement, et dont il fallait, cette fois, qu'ils fissent preuve, la religion qu'ils prêchaient étant, cette fois, rigoureusement contraire, du moins dans son principe, à celles qu'ils remplaçaient; c'est grâce à la sagesse qu'eurent les évêques, au lieu de frapper d'une main brutale les objets du culte païen, de se borner à les maintenir sous des affectations chrétiennes, de nicher au creux du grand chêne druidique une statuette de la Vierge, de planter sur le rocher de Mercure un fer en forme de croix, de donner le nom d'un de leurs saints à telle source vénérée, d'appeler le jour du « jugement des morts » le jour de la Toussaint, les fêtes en l'honneur de Belen les fêtes de la saint Jean, bref d'instaurer la nouvelle foi en l'insérant dans l'ancienne[2]; c'est aussi grâce à l'habileté qu'ils montrèrent,

1. Cf. Jullian, *La Gaule indépendante*, p. 103 et sq.

2. Je n'ignore pas qu'à cette sage conduite il y eut des infractions : saint Martin détruisant des temples païens, en Poitou, en Bourgogne; saint Exupère renversant, près de Bayeux, l'idole de Belen.

quand le rude chef des Francs fut entré dans la Gaule et qu'il fut évident que sa race pour longtemps allait régir cette terre, à faire conduire ce grand enfant, par la main d'une Clotilde, aux autels du Dieu crucifié. On ne dira jamais assez quelle fortune est échue à la France d'avoir été servie par de tels artistes dans le besoin qu'elle avait de réaliser une unité morale[1].

Cette unité religieuse, que la France réalisa au ve siècle, on peut dire qu'elle l'a su garder jusqu'au XVIIIe, en dépit de la crise du XVIe siècle, les différences entre la foi protestante et la foi catholique, pour profondes qu'elles soient, l'étant pourtant bien moins que leurs ressemblances et n'ayant, en somme, point réussi à briser l'unité nationale. Elle l'a apparemment perdue de nos jours, où il semble que la foi chrétienne soit morte en tant que foi, en ce sens, du moins, qu'une entre-tuerie pour ses dogmes est devenue désormais impossible. Mais elle l'a remplacée par une autre; il faut bien voir, en effet, que les divisions soi-disant religieuses des Français d'aujourd'hui ne sont, au fond, que des divisions politiques et sociales; que, pour ce qui est proprement du religieux, la plupart, au fond, et quoi qu'ils en disent, adoptent l'athéisme[2], que, si beaucoup ont gardé la religiosité, la plupart ont perdu la religion, et que la communion dans cette attitude constitue une unité spirituelle comme une autre, apportant, comme toute unité, une force au groupe qui la présente.

Si maintenant je considère un autre aspect du mouvement par lequel la France s'est donné l'unité spirituelle, savoir le mouvement par lequel elle a substitué à ses divers parlers locaux une langue unique, je remarque d'abord que, là

1. L'établissement du christianisme ne servit pas alors l'unité française seulement en unissant les Français entre eux, mais en les séparant de ce qui n'était pas eux; on sait que longtemps les chrétiens de Gaule formèrent une communauté distincte parmi les chrétiens, possédant une liturgie particulière, des chefs et des règlements particuliers (cf. Walafrid Strabo, *De rebus eccl.*; Migne, *Patrologie latine*, t. CXIV, col. 957, 962; Duchesne, *Les Origines du Culte chrétien*, pp. 84, 143, 180). On saisit nettement ici combien des actes éminemment favorables à la formation d'hommes en nation peuvent être directement opposés à l'esprit du vrai christianisme, si l'on admet que cet esprit est l'universalisme.

2. Plus exactement le naturisme.

tout particulièrement, la formation des Français en nation a consisté dans leur capacité d'attachement à des réalités abstraites : la langue française est bien, en effet, une réalité abstraite par rapport aux parlers locaux qui sont, eux, les faits naturels, de même que *la* France, dont je disais plus haut que tout Français doit se sentir possesseur pour qu'elle soit une nation, est une réalité abstraite par rapport à tel champ du Berri ou de la Somme qui est, lui, objet de possession réelle. Cette montée de la possession réelle vers la possession conceptuelle, ce renoncement de la sensation en faveur de l'idée, est un héroïsme qu'ont dû accepter toutes les collections d'hommes qui se sont élevées à l'unité politique; les habitants de l'Europe devront le pratiquer s'ils veulent faire une Europe qui soit autre chose qu'un assemblage violent de particularismes, toujours prêts à s'entre-égorger.

L'acquisition de l'unité de langue, comme l'acquisition de l'unité de territoire, exigeait pour la France deux opérations distinctes : rassembler le semblable, le séparer du dissemblable; unir toutes les parties de la France sous une même langue, dégager cette langue de l'étreinte étrangère, allemande, italienne, espagnole, latine. Dans ce travail, comme il est naturel pour l'établissement d'une réalité abstraite, la France a surtout été servie par ses dirigeants, politiques et spirituels, fort peu par ses peuples, longtemps incompréhensifs de la valeur d'une langue unique et naïvement attachés à leurs seuls parlers locaux. Elle a été servie par ses rois, mais faiblement; quand on aura cité l'ordonnance de Villers-Cotterets (1539) exigeant l'emploi du français dans les actes judiciaires et l'ordonnance de 1629 étendant la prescription aux tribunaux ecclésiastiques, on aura à peu près tout dit de ce qu'elle leur doit en cet ordre[1]; elle ne doit à peu près rien aux intendants qui, par leur indifférence, au XVIIe siècle, à propager le français dans les provinces nouvellement acquises, font dire à un historien autorisé que, sauf quelque rare esprit comme Colbert, aucun administrateur d'ancien régime n'a compris quel rôle joue la langue dans l'unité

1. Encore l'ordonnance de Villers-Cotterets est-elle due à l'initiative des États Généraux, dans la personne du chancelier Poyet (Dupont-Ferrier, *op. cit.*, p. 175).

morale d'un peuple[1]. Elle a été grandement servie, autant pour l'humiliation des parlers locaux que pour le bannissement des influences étrangères, par ses grands écrivains depuis le XVIe siècle, par ses fondateurs de journaux[2], par ses sociétés littéraires et politiques[3], par la classe des personnes dites de qualité, y compris la bourgeoisie[4]. Mais surtout elle a été servie par les chefs de sa Révolution; ce sont eux qui ont fait une guerre délibérée aux patois provinciaux et obtenu que la langue française fût la langue de tous les Français. Ils le firent, d'ailleurs, en grande part, pour maintenir leur pouvoir politique, constatant que c'était dans les provinces où l'on ignorait le français qu'ils trouvaient leurs pires adversaires[5], en sorte qu'une fois de plus la France s'est servie de l'intérêt personnel pour se faire faire la condition vitale dont elle avait besoin. — Ajoutons qu'il était naturel que ce fussent ces avocats, ces hommes de robe, porteurs en quelque sorte professionnels de l'idée abstraite de la France, qui donnassent à cette nation son unité morale (outre son unité de langue, ce sont eux qui lui donnèrent son unité de droit, son unité de mesures, son unité de conceptions administratives), de même que les hommes d'épée qu'avaient été les rois lui avaient donné son unité territoriale. La France savait trouver, selon la nature des biens qu'il lui fallait successivement acquérir, les serviteurs appropriés.

1. Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française*, t. V, 1re partie, chap. XII.
2. Brunot, *id.*, p. 23; t. VII, p. 39.
3. Notamment la franc-maçonnerie (Brunot, t. VII, p. 64).
4. Elle a été fort peu servie par l'Église. Encore en 1752, les bourgeois de Capbreton ayant formé le vœu qu'on employât le français avec eux à l'église et dans les écoles où l'on enseignait leurs enfants, l'évêque — et l'intendant — s'y refusent formellement. M. Brunot, qui raconte en détail ce curieux incident *op. cit.*, t. VII, p. 70), ajoute : « L'Église n'entend pas presser l'usage du français en risquant les intérêts de la foi. Elle use du latin et des patois. » L'enseignement du français à la place du latin dans les écoles a été combattu, pendant presque tout le règne de Louis XIV non seulement par les Jésuites, mais par les Universités; il trouve ses partisans, et de très bonne heure, chez les Jansénistes. (Brunot, *id.*, V, p. 65.)
5. Mathiez, *Révolution française*, t. III, p. 176.

4. *Du sentiment de leur unité éprouvé par* tous *les Français.*

Enfin la France, pour réaliser une unité politique, devait atteindre encore à la condition suivante : il lui fallait obtenir que le sentiment de leur intégration à cette unité fût éprouvé par *tous* les Français, quels que fussent leur rang et leur qualité. La réalisation de cette condition est de date très récente dans l'histoire de la France. C'est de quoi l'on se persuadera en considérant les moments où cette nation a vu son existence menacée, et en observant qu'en chacun de ces moments, si la France fut défendue par la majorité des Français, elle ne le fut jamais par leur totalité, mais rencontra toujours, sous des formes plus ou moins violentes, la défection d'un certain nombre d'entre eux : lors de la guerre de Cent ans, la défection de toute une noblesse[1], acquise à l'adversaire et souhaitant sa victoire; — en 1792, l'assaut de la même noblesse, chevauchant franchement, cette fois, sous les drapeaux de l'étranger; les sourdes trahisons de la bourgeoisie, lasse d'une guerre qui ne l'enrichit plus; les représailles de tout un clergé appliqué à fanatiser la Vendée; — en 1870, l'attitude de maint républicain, plus désireux de l'humiliation de l'Empire que du salut de la France; puis, l'acte d'un certain bonapartisme capitulant à Metz devant l'ennemi dans l'espoir de garder son armée intacte et de l'employer à renverser la République. Ajoutez, en tous ces moments, une immense quantité de Français du bas peuple auxquels la lutte soutenue par l'ensemble est entièrement indifférente ou dont le seul vœu est qu'elle finisse au plus vite, quelle qu'en doive être l'issue. Si l'on admet avec nous que les occupants de la France avaient, dès le début de leur histoire, la volonté d'être une nation et qu'une des conditions de cet état était que le sentiment national fût éprouvé par eux tous, on peut dire que cette volonté ne s'est vraiment réalisée qu'au bout de vingt siècles, le 2 août 1914; ce jour-là, et ce jour-là seulement, je vois la totalité des Français, nobles et roturiers, hommes d'armes et marchands, hommes des villes et hommes des campagnes, démocrates et absolutistes,

1. Et de toute une population parisienne.

capitalistes et ouvriers, communier dans l'unique sentiment de leur appartenance à un même groupe; ce jour-là, et ce jour-là seulement, je vois se dresser, pour défendre la France menacée, les habitants de cette terre sans exception et puis dire :

Toto certatum est corpore regni.

Je le vois avec la tristesse qui nous tient devant l'image de la perfection, en songeant que par essence elle ne peut durer et qu'elle est peut-être déjà passée.

III

HISTOIRE DE CETTE VOLONTÉ QUANT AU PROBLÈME DES RAPPORTS AVEC L'EXTÉRIEUR

Je viens de suivre l'effort des Français en tant qu'ils devaient, pour former une nation, parvenir à se rassembler en un seul groupement politique; je le suivrai maintenant en tant qu'il leur fallait, toujours pour la même fin, assurer à ce groupement certaines conditions par rapport au monde extérieur.

1. *Du problème des frontières.*

La première chose à considérer de ce point de vue, c'est l'histoire de leur volonté quant à la question des frontières.

Cette volonté comporte plusieurs aspects distincts, encore que le plus souvent ils les aient confondus.

1° D'abord leur volonté de s'agréger, par les côtés où ils touchaient à d'autres terres, principalement du côté de l'Est, les hommes semblables à eux, du moins qu'ils croyaient tels, qui souvent se croyaient tels eux-mêmes, et que des groupes voisins retenaient sous leur emprise. Ce n'était là, évidemment, qu'un prolongement de leur aspiration à s'assembler dans un même groupement politique, mais avec quelque chose en plus; avec la volonté que ces nouveaux annexés fissent *frontière*, c'est-à-dire séparassent ce qui est français de ce qui ne l'est pas; avec la volonté, après avoir uni le semblable au semblable, de le séparer du dissemblable; après

avoir réussi à former un groupe *homogène*, de former un groupe *défini*. Cette seconde volonté est, autant que la première, nécessaire à un ensemble d'hommes qui veulent être une nation; ceux qui ne l'ont pas et tendent vers l'illimité forment parfois de vastes empires, ils ne constituent pas de nations. C'est cette volonté de limite (contrariée chez elle, d'ailleurs, par mainte autre) qui me permet de dire que la France voulait être une nation; on peut admettre que ceux de ses chefs qui travaillèrent à la constituer en tant que chose limitée — par exemple, les premiers Capétiens quand ils voulaient que le roi de France, par opposition aux prétentions dévergondées de l'empereur d'Allemagne, fût empereur *dans son royaume* — ont servi la volonté qu'elle avait d'être une nation, tandis que ceux qui la voulurent comme indéfiniment extensible (Charlemagne, Louis XIV, tel conventionnel, Napoléon) ont, en tant qu'ils poursuivaient ce rêve, fait une œuvre antinationale.

2° Voici maintenant un autre aspect de la volonté des Français quant au problème des frontières : la volonté de posséder les territoires nécessaires, ou qu'ils jugent tels, à la défense de leur pays, et qui sont, du côté de l'Est, les territoires bornés par le Rhin et les Alpes; c'est l'aspect *stratégique* du problème des frontières. Cette volonté, dans son principe, est entièrement distincte de la précédente, et, en fait, beaucoup des territoires que les Français jugent nécessaires à leur défense sont occupés, quoi qu'ils prétendent, par des populations dont le moins qu'on puisse dire est que certaines d'entre elles ne tendaient point spontanément à faire partie du groupe français. Elle est distincte aussi de la volonté de séparer ce qui est français de ce qui ne l'est pas, car il arrive souvent qu'une « bonne frontière » — par exemple, le Rhin — sépare des populations offrant entre elles beaucoup plus de ressemblances que de différences[1]. Cette volonté de bonnes frontières

1. « Si le Rhin est un fossé, creusé par la nature, qui se prête à merveille à établir une délimitation politique ou administrative simple et précise, il ne pose pas, comme le font les vraies frontières naturelles, mers, déserts ou hautes chaînes de montagnes, une barrière permanente, difficile à franchir, capable d'arrêter les mouvements des peuples et d'empêcher les relations journalières des riverains; s'il a servi de frontière théorique à l'ancienne Gaule, dont la France moderne tient la place, il n'a jamais empêché les empiétements ethnographiques

est encore plus essentielle que la première à l'établissement d'une nation : fortifiée chez les Français par une idée mystique, — l'idée que ces frontières stratégiques leur ont été assignées par la nature (dogme des « frontières naturelles »), que ce décret de la nature a été consigné par les anciens (César, Strabon) quand ils décrivent la Gaule, — on peut dire que la volonté de ces frontières s'est emparée d'eux dès l'heure où elles leur furent enlevées, c'est-à-dire dès le traité de Verdun; assoupie pendant les détresses de la Guerre de Cent ans, elle redevient extrêmement populaire aux XVIe et XVIIe siècles, et atteint son point suprême par la Révolution[1].

3° Un autre aspect de la volonté des Français quant au problème qui m'occupe ici fut leur désir de s'annexer, du côté de l'Est, certains territoires qui n'étaient ni habités par des « frères » ni particulièrement aptes à constituer des défenses militaires, mais seulement riches et éminemment propres à rendre prospère l'ensemble qui les posséderait : tel gisement métallique, tel bassin minier, tel nœud de routes; c'est l'aspect *économique* du problème des frontières. Il est clair que les trois volontés que je viens de dire ne sont séparées que par l'analyse et que, le plus souvent, elles ont coexisté dans le cœur des Français; qu'ils ont voulu tel territoire de l'Est parce qu'il était occupé, du moins ils voulaient le croire, par des hommes de leur race; parce qu'il leur semblait propre à constituer une bonne défense; parce qu'il était plein de richesses. Cette combinaison de désirs a été évidemment un très puissant facteur de leur formation en nation et de leur affermissement sous ce mode.

4° Enfin, toujours quant au même problème, il est une

et politiques qui, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, se sont opérés sans cesse d'une de ses rives à l'autre. » (A. Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, 1876, tome I, p. 134.)

1. En vérité, pendant longtemps, elle ne sera, chez les Français, qu'une partie d'une volonté beaucoup plus ambitieuse, qui est de restaurer l'Empire de Charlemagne. Sur cette volonté chez nos poètes et nos légistes dès le XIe siècle, on trouvera tous les textes désirables dans Sorel (*op. cit.*, p. 244 et sq.). « Tout, proclame l'un d'entre eux, est dû à la France, depuis Gibraltar jusqu'à la Vistule. » On voit combien il est vrai de dire que la France fut une nation précoce; elle a eu sa crise de pangallicisme sept siècles avant le pangermanisme.

dernière condition — d'ordre moral, celle-là, et se posant à l'encontre de toutes les précédentes — que la France, du moins depuis deux siècles, devait réaliser, non pas précisément pour être une nation, mais pour être une nation qui ne fût pas constamment attaquée par de puissants États, c'est-à-dire constamment menacée dans son être : il lui fallait consentir à ne vouloir ses frontières que dans la mesure où ces États supporteraient qu'elle les eût; en particulier, il lui fallait comprendre qu'elle devait renoncer, puisqu'elle n'avait pas su se les donner en temps opportun, à ses « frontières naturelles », du moins à sa frontière du Rhin, sous peine de se voir en guerre perpétuelle avec un puissant empire d'outre-Manche, qui saurait toujours ameuter contre elle une moitié de l'Europe inquiète ou jalouse. De ce point de vue, il faut dire que le sort impose, depuis deux siècles, aux Français une cruelle condition d'existence : la résignation, ou du moins la nécessité de goûter la sagesse du poète grec : « Il est des cas où la partie vaut mieux que le tout. »

Disons tout de suite que la résignation à une mauvaise frontière du côté de l'Est eût peut-être été facilitée aux Français s'ils se fussent représenté que, géographiquement, — « naturellement », — leur frontière, de ce côté, n'existe pas, alors qu'ils croient, au contraire, prenant le Rhin pour un séparateur, qu'elle est évidente. « De ce côté, dit un maître en la matière, pas de séparation naturelle. La France s'associe complètement aux parties d'Europe adjacentes. Ce n'est pas contact qu'il faudrait dire, mais pénétration. Nulle part ne se concentre un ensemble de différences capables de frapper la vue, de suggérer d'autres habitudes et d'autres manières de vivre[1]. » L'auteur voit dans cette absence de frontière naturelle la cause de la « difficulté particulière » que la France éprouva du côté de l'Allemagne « à dégager

1. Vidal de la Blache, *op. cit.*, p. 30. De même Himly (*op. cit.*, *id.*) : « Disons donc hautement, parce que c'est la vérité, que le Rhin n'a rien de ce qui constitue les frontières fatalement imposées par la nature, qu'au contraire dans cette zone moyenne, par laquelle le tronc continental européen passe insensiblement de sa partie centrale à sa région occidentale, en reliant entre elles par mille liens leurs terrasses de montagnes et leurs dépressions océaniques, il n'est que le premier et le plus important des phénomènes physiques qui servent à les réunir bien plus qu'à les séparer. »

son existence historique et à marquer ses limites ». Nous verrons que cette difficulté eut encore d'autres causes, plus évitables.

En résumé, les conditions que devait réaliser la France, du point de vue du problème des frontières, pour être à la fois une nation et une nation dont l'Europe admît l'existence, étaient : 1° une condition matérielle : l'acquisition de certaines terres du côté de l'Est; 2° une condition morale : le consentement à n'avoir point, de ce côté, tout ce qu'elle voulait. Là encore, des conditions aujourd'hui établies et qui semblent naturelles recouvrent de longs siècles de drame et de sang versé. Parlons de la première.

La France, qui s'est acquis un si grand nombre de ses domaines du centre et aussi de ses rivages, soit de l'Océan, soit de la Méditerranée, par des mariages, des donations, des héritages, des habiletés politiques ou autres modes paisibles, n'a pas eu ce bonheur avec ses territoires de l'Est; elle ne s'est assuré la plupart de ceux-ci qu'au prix de guerres, le plus souvent longues et cruelles, contre de puissants voisins qui les lui contestaient. Cela ne serait encore rien; le plus triste est qu'il semble que ces guerres eussent pu lui être épargnées, en même temps que leurs résultats lui échoir cinq siècles plus tôt, si elle eût eu des chefs vraiment soucieux de ses intérêts. Il semble que, pour de tels chefs, le devoir tracé était, dès que le domaine royal présenta quelque assiette, c'est-à-dire dès la mort de Philippe le Bel, d'annexer méthodiquement, au Nord et à l'Est, les terres de l'ancien apanage de Lothaire, en prévision du jour où un grand empire se dresserait de l'autre côté du Rhin, empire dont la réalisation ne s'est faite qu'au XIXe siècle, mais dont la volonté plane sur l'Europe depuis la fin de l'empire romain; qu'en outre, l'annexion de ces terres eût été alors chose facile, grâce à l'imprécision où l'anarchie allemande tenait leur statut politique. Il est cruel de voir que ceux qui dirigeaient la France à cette époque ont entièrement méconnu cette occasion de lui donner à peu de frais ses frontières; qu'ils ont été, au contraire, par une incroyable insouciance de ses intérêts, les artisans du formidable État auquel leurs successeurs devront, dans des flots de sang, arracher ces ter-

ritoires[1]. Ajoutons que, le jour où les rois, après les tueries toutes gratuites des guerres d'Italie, s'aviseront enfin d'assurer à la France ses frontières, ils ne laisseront pas de contrarier à tout instant leur œuvre par des considérations extranationales : ici, c'est Henri II qui, pour se consacrer entièrement à défendre au sein de son royaume une religion qui lui est chère, signe hâtivement la paix du Cateau et renonce à la Savoie[2]; là, c'est Henri IV qui, soucieux de ménager l'Église et les nations qu'elle protège, accepte la paix de Vervins qui laisse les Espagnols à Dole et à Arras; là, c'est Louis XIV qui, pour l'orgueilleuse joie de voir régner sa famille au delà des Pyrénées, repousse un traité de partage qui donnait cent années plus tôt la Lorraine à la France[3]. Le peu de cœur avec lequel, durant des siècles, la France a été servie par ses chefs dans l'acquisition de ses frontières, est un des spectacles les plus tristes de l'histoire[4].

1. Je pense ici à l'acte du roi Jean, donnant en apanage à l'un de ses fils le duché de Bourgogne, où se trouveront englobées les futures frontières de la France; comme, par une série de mariages, le duché de Bourgogne, ou du moins ses débris contenant ces frontières, appartiendront bientôt à une maison souveraine à la fois de l'Allemagne et de l'Espagne, il arrive que, par suite de la libéralité du roi Jean envers sa famille, le jour où la France pensera à acquérir ses frontières, elle aura à lutter contre l'Allemagne et l'Espagne réunies.

2. Pour un jugement sur cette paix, voir L. Romier, *Les Origines des guerres de religion*, tome II : « Puisqu'il s'agissait de sacrifice, conclut sévèrement l'auteur, ce fut le royaume qui le paya. » (P. 293.)

3. C'est là, chez Louis XIV, l'effet d'une pensée qui, si elle ne fut pas, comme le voulait Mignet, la pensée centrale et constante de la diplomatie de ce prince (M. Pagès a montré que sa diplomatie n'eut pas cette belle unité), l'a pourtant souvent inspirée : mettre la main sur la succession d'Espagne. Déjà Mazarin, infiniment plus occupé de cette succession que des frontières de la France, donnait ordre à Hugues de Lionne, son négociateur à Madrid avant la paix des Pyrénées, de renoncer à l'Artois et au Roussillon s'il obtenait pour Louis XIV la main de l'infante avec droits éventuels au trône d'Espagne. (Valfrey, *Hugues de Lionne*, t. II, p. 56.)

4. On demeure confondu devant l'indifférence de certains rois à la question des frontières de la France : Louis XI acquiert le Roussillon comme gage de sommes prêtées au roi d'Aragon, et, à la mort de Charles le Téméraire, il réussit à mettre la main entre autres provinces, sur l'Artois et la Franche-Comté; Charles VIII, désireux de ne point laisser de sujets de litige derrière lui au moment de s'engager dans l'aventure d'Italie, restitue à l'Espagne le Roussillon et au gendre de Charles le Téméraire, Maximilien d'Autriche, qui sera le père de Charles-Quint, l'Artois et la Franche-Comté. Quelques années plus tard, par les traités de Blois, Louis XII s'apprête à céder la Bourgogne à la maison d'Autriche. — Sur la politique des rois quant aux frontières, voir le jugement de Langlois

J'ai rappelé plus haut[1] que la volonté de faire du Rhin la frontière de la France n'avait nullement inspiré, comme on le croit si souvent, l'expédition de Henri II aboutissant à l'acquisition des trois évêchés; et, en effet, tant que la royauté, dit l'historien de cette acquisition, gardait l'espoir de prendre pied dans la plaine du Pô (et elle gardera cet espoir jusqu'au traité du Cateau), on ne pouvait lui demander d'assigner le Rhin comme limite à son expansion dans la direction du nord-est; revendiquer les frontières de la Gaule, — ou les frontières naturelles de la France, — c'eût été s'interdire de passer les Alpes[2]. La royauté négligeait donc la poursuite des frontières naturelles, non pas du tout parce qu'elle avait la sagesse de comprendre que la France devait être plus modeste, mais au contraire parce qu'elle voulait une France débordant ces frontières. Encore au temps de Richelieu, ajoute le même historien, « l'idée du Rhin apparaît comme étrangère aux préoccupations des hommes d'État. Elle se répand dans le public, grâce à quelques théoriciens qui s'en font les apôtres. *Mais elle relève du journalisme plutôt que de la politique.* Quand le moment vient, à Munster, de réaliser les profits de la guerre, ce n'est pas elle qui inspire les négociateurs français. *La politique royale, fidèle à une tradition séculaire, ne rêve pas tant d'achever le royaume au nord-est que de prendre pied en Allemagne.* Tandis qu'on délibère sur le sort de l'Alsace, nos diplomates, stylés par Mazarin, demandent que le roi soit simplement substitué aux Habsbourg dans les droits que ceux-ci possèdent sur certains territoires alsaciens. Ils ne réclament pas l'incorporation au royaume; ils préfèrent que le roi devienne un membre du Saint-Empire. *Et c'est l'ambassadeur impérial qui, pour déjouer la manœuvre, rappelle aux Français que le Rhin a été destiné par la nature à séparer la France et la Germanie.* » L'auteur croit pouvoir pousser plus loin encore et dire que, même pendant la phase décisive de la Révolution, en novembre 1792, c'est surtout l'opinion publique (et aussi certaines voix étrangères) qui

(*Questions d'histoire et d'enseignement*, II, p. 13 et sq.) dont je me suis grandement inspiré.

1. I, 1.

2. G. Zeller, *La réunion de Metz à la France*, p. 425 et sq.

soutiennent l'idée de la frontière du Rhin. En somme, ce ne serait que des dernières années du XVIIIe siècle qu'il faudrait dater la volonté consciente et suivie, chez les conducteurs de la France, obéissants d'ailleurs à l'opinion publique, de donner à la France ses frontières naturelles, et non de refaire l'Empire de Charlemagne[1].

Quant à comprendre que même cette prétention à la frontière du Rhin était encore trop ambitieuse et que son existence voulait qu'elle la renonçât, c'est une condition que la France n'a réalisée qu'après que le dogme des frontières naturelles, mêlé à celui de l' « Europe aux Français », lui eût coûté trois invasions (1713, 1814, 1870) et deux terribles dépècements. Il est émouvant de voir cet appétit de fol accroissement de la France qui, frémissant dès ses premiers maîtres[2], déclaré avec son grand Roi, effréné avec son « peuple souverain » puis son grand Empereur, est contraint de convenir aujourd'hui qu'il se solde toujours par des ruines, et consent à faire place à une volonté sage; on demeure mélancolique, encore qu'il faille s'en réjouir, de voir ceux qui furent jeunes et insensés devenir raisonnables[3]. Toutefois, n'assurons rien : il n'y a pas encore cent ans, les Français honnissaient leur chef (Louis-Philippe) parce qu'il refusait de liguer l'Europe contre lui pour refaire la France de Campo-Formio, et nos Cléons, qui chaque matin flétrissent l'État parce qu'il accepte que les chevaux de nos dragons ne boivent pas dans les eaux du Rhin, ne manquent pas de clientèle. Ceux qui veulent le malheur de la France peuvent encore espérer[4].

1. N'est-il pas curieux, si l'on admet que l'ancienne monarchie ait pensé aux frontières naturelles, de ne trouver aucune trace de cette idée ni dans le *Testament politique* de Richelieu ni dans les *Mémoires* de Louis XIV?

2. Interrogé par un de ses barons, qui le voyait rêveur, sur l'objet de sa rêverie, Philippe-Auguste, à peine âgé de vingt ans, répondait : « Je pense si Dieu accordera à moi ou à l'un de mes hoirs la grâce d'élever la France à la hauteur où elle était du temps de Charlemagne. » (Sorel, *loc. cit.*)

3. Marquons bien que la sagesse de la France a comporté deux résignations successives : 1° renoncer à refaire l'empire de Charlemagne et se borner à vouloir les frontières naturelles; 2° renoncer aux frontières naturelles.

4. Notons que la politique systématique d'expansion de la France au delà du Rhin a rencontré de l'hostilité chez certains Français dès le XVIIe siècle (par exemple, chez Vauban) et que cette hostilité a désormais toujours eu des représentants (voir Sorel, I, 312, 315, 317; III, 201); que même la politique d'expansion jusqu'au Rhin a, elle aussi, tout de suite trouvé des opposants; en octobre

2. *Du problème diplomatique.*

Un autre problème, intimement lié au précédent, est venu avec le temps s'imposer aux Français, appliqués à maintenir leur être national : dès l'instant que d'autres nations naissaient et s'affirmaient en Europe avec leurs intérêts respectifs plus ou moins opposés à ceux de la France, avec des dispositions plus ou moins grosses de conséquences pour elle, il lui fallait connaître ces dispositions, puis s'efforcer, suivant les cas, de les utiliser, de les modifier, de les traverser, d'en parer les effets; bref, il lui fallait se créer une *activité diplomatique.*

La première chose à faire ici, pour la France, était de se créer un appareil diplomatique, un système d'organes propre à remplir cette fonction tactile à l'égard des autres nations. On peut dire qu'ici tout a été fait par les rois : amorcée par Louis XI, mais qui ne l'exerçait qu'à l'occasion et n'y employait que des agents secrets pour lesquels lui-même n'avait que du mépris, la fonction est considérablement perfectionnée par Richelieu, qui conçoit la négociation comme une occupation désormais permanente, et y prépose les fils des plus grandes maisons, lesquels, à la faveur de la considération attachée à leur personne, seront plus particulièrement qualifiés, vu les idées de l'époque, pour signifier dans le monde la présence de la France; bientôt la France acquérait dans chaque nation un petit territoire où elle était chez elle (l'exterritorialité) et d'où elle pouvait au mieux gérer ses intérêts dans leurs rapports avec cette nation; en 1648, sous l'action de Mazarin, la France est dotée de services strictement adaptés à assurer ses relations avec les pays étrangers; services qui sont définitivement organisés par le gouvernement de Louis XIV en même temps qu'établis dans un nombre de plus en plus grand de ces pays; à la fin du règne, la France, a-t-on pu dire[1], est présente partout où ses intérêts l'exigent et avec tous les mécanismes voulus pour qu'ils

et novembre 1792, deux Mémoires remis au Comité de salut public déclarent que la conquête de *toute la rive gauche du Rhin et de la Belgique* procède d'une « tendance inconsidérée à une forme gigantesque. » (*Revue Historique*, XVIII p. 27 et sq.)

1. C.-G. Picavet, *La Diplomatie française au temps de Louis XIV.*

soient bien servis. Quand la France révolutionnaire, en guerre avec la moitié de l'Europe croira bon de recourir, entre autres moyens de défense, à une grande activité diplomatique, elle n'aura qu'à utiliser l'excellent appareil que lui auront fait ses rois. Les rois, dirai-je plus loin, étaient, de par leur nature, portés à servir les intérêts extérieurs de la France plus que ses intérêts intérieurs; c'est ce qu'elle a compris en se faisant faire par eux, avant de les quitter, un organe d'intrusion dans le monde extérieur, dont on peut se demander si ses chefs roturiers le lui eussent su faire aussi bon.

Le point de l'histoire de la France que je m'apprête à traiter ici me paraît exiger une explication préalable. J'ai, dans tout ce qui précède, envisagé l'histoire de la France comme l'effet d'une volonté des Français, à qui des directeurs intelligents et doués de la puissance réalisatrice sont venus donner satisfaction; je l'ai considérée comme l'effet d'une collaboration de la nation et de ses chefs. Beaucoup de personnes penseront que, pour l'activité diplomatique, une telle conception doit être totalement abandonnée : tant qu'il ne s'agit pour la France, me diront-elles, que d'acquérir l'unité territoriale, un certain régime de propriété, un certain mode d'administration, voire certaines frontières, on peut vous accorder l'existence d'une volonté collective, qui est un facteur profond de l'histoire de cette nation; mais lorsqu'il s'agit d'opter pour tel système d'alliances, de paralyser l'influence de tel parti près de tel souverain, de prendre position dans tel conflit qui divise de petites principautés à l'autre bout de l'Europe, quelle volonté aurait l'ensemble, alors qu'il ne sait même pas que la question existe? Ici, il faut l'admettre, la volonté de la France n'est que dans ses gouvernants. — Une telle vue me paraît ne toucher qu'à la surface des choses. Ce qui, en fait de politique extérieure, me semble n'appartenir qu'aux gouvernants, c'est l'initiative, c'est la faculté de produire directement des actes; encore, depuis deux siècles, a-t-on vu plusieurs fois, en France, cette initiative s'emparer de la nation; la guerre d'Espagne sous la Restauration, trois ans plus tard la guerre contre la Turquie ont été, pour une grande part, imposées aux chefs de la France par

un mouvement d'opinion; déjà, sous la monarchie absolue, il en avait été de même pour la guerre de l'Indépendance américaine, et, cinquante ans plus tôt, pour la guerre de la Succession d'Autriche; certains auteurs, soucieux d'absoudre les rois de la responsabilité des guerres d'Italie, veulent même (à tort d'ailleurs) qu'ils y aient été contraints par la volonté populaire. Toutefois ces sortes d'initiatives sont l'exception; on doit convenir que, en la matière qui nous tient ici, les décisions se prennent en dehors de la nation, laquelle n'est que mise en face de faits accomplis. Mais, une fois ces faits accomplis, je prétends que sa volonté se montre *par l'accueil qu'elle leur réserve* (là aussi, on pourrait dire que les gouvernants proposent et que les peuples disposent) : accueil qui, chez les Français, est parfois très violent : c'est leur irritation devant certains traités, depuis le traité par lequel Saint Louis cédait plusieurs provinces françaises à l'Angleterre, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle ameutant Paris contre la Pompadour, sans oublier ceux de la guerre de Cent ans[1]; c'est l'impopularité de certaines alliances (alliance espagnole sous Henri II, alliance autrichienne sous Louis XV, alliance anglaise sous Louis-Philippe); — accueil auquel les chefs de la France, voire les plus absolus, ont toujours attaché une grande importance, si j'en juge par leur application à se le rendre favorable (Louis XII faisant faire des sortes de revues de fin d'année pour rendre populaire sa politique envers Jules II[2]; François Ier se servant de Rabelais pour des fins analogues[3]; Richelieu dictant à Renaudot de véritables articles de propagande[4]); — accueil qui eut très souvent pour effet, et de plus

1. Je ne dis rien de l'irritation de certains particuliers, comme celle de Guise contre la paix du Cateau, de Saint-Évremond contre la paix des Pyrénées, ou de Vauban contre la paix de Ryswick (« une paix qui déshonore le roi et la nation »), encore que de tels mouvements fussent certainement l'expression de groupes.

2. Petit de Julleville, *la Comédie et les Mœurs en France au moyen âge*, p. 150 et sq.

3. Abel Lefranc, *Rabelais et le Pouvoir royal*. (Séance publique des cinq Académies, 25 oct. 1930.)

4. D'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue*, livre I, ch. III : L'opinion publique et la Presse. — Louis XIV semble avoir attaché, lui aussi, une grande importance à l'opinion, si j'en juge par son soin à lui cacher autant qu'il le pouvait toute sa diplomatie (Picavet, *op. cit*, livre VI : L'opinion publique et la politique extérieure de Louis XIV). En avril 1777, Vergennes écrit à Louis XVI, pour le

en plus à mesure que s'affirmait le pouvoir de l'opinion, de modeler par la suite la politique des chefs de la France; on peut admettre que la politique de Vergennes lui a été, en partie, dictée par la vue de l'exaspération qu'avaient produite dans la nation les coquetteries des ministres de Louis XV avec l'ennemi héréditaire qu'était la cour de Vienne; que la politique guerroyante de Napoléon III fut, pour une grande part, l'effet de ses réflexions sur l'impopularité dont Louis-Philippe avait été l'objet pour son refus de venger l'humiliation de 1815. D'autres fois, enfin, c'est le soutien qu'il croit devoir trouver auprès de la nation qui permettra à un ministre de faire telle politique; personne ne niera que, de nos jours, si le gouvernement de la France concluait une alliance avec l'Allemagne, il ne le pourrait qu'en raison de l'accueil favorable qu'il aurait la croyance de trouver près d'une grande partie de la nation, alors qu'il n'y eût même pas pu songer il y a vingt ans. Je tiens qu'en fait de politique étrangère comme ailleurs, il existe une volonté de l'ensemble, distincte de celle de ses chefs, encore qu'elles aient souvent coïncidé, et qui a été une des déterminantes de l'histoire de la France.

Voici maintenant une autre question. Puis-je assigner à la France, dès que se dressèrent les grandes nations européennes, c'est-à-dire d'assez bonne heure dans son histoire, une *volonté diplomatique*, j'entends une tendance vers une attitude identique à elle-même par-dessous les changements qu'exigeront les circonstances, attitude capable d'une définition simple, et commandée, avec une nécessité dont l'évidence s'imposerait à un enfant, par les conditions essentielles et inchangeables où cette nation se trouve par rapport au monde extérieur? Une telle volonté a existé pour l'Empire romain; dès que les barbares lui apparaissent, sa politique étrangère n'a plus qu'une loi, qui est de les repousser ou

dissuader de toute complaisance envers l'Autriche : « J'ose représenter à Votre Majesté qu'il n'est point d'équivalent qui puisse compenser le préjudice que lui causera tout accroissement de la maison d'Autriche; quand bien même elle céderait à Votre Majesté tous les Pays-Bas et acquerrait des domaines dans une moindre proportion, la perte n'en serait pas moins réelle, *sans parler de celle de l'opinion, qui serait de toutes la plus regrettable.* » (Cité par Flassan, *Histoire de la diplomatie française*, tome VII, p. 138.)

de les séduire. Elle a existé pour l'Angleterre; dès que surgissent les grands États continentaux, son action extérieure est tracée pour des siècles : empêcher que l'un d'entre eux devienne plus grand que les autres. Je crois qu'on peut admettre qu'elle a existé aussi pour la France; que, dès que s'élevèrent en Europe des États puissants ou apparemment appelés à l'être[1], la France a senti que son vouloir-vivre lui assignait une conduite bien déterminée, du moins dans son principe, et qui était : d'une part, aussi longtemps qu'il s'en trouvait encore en Europe, de protéger les petits groupements et leur indépendance contre l'application des grands (l'Autriche, plus tard la Prusse) à les intégrer dans leur orbite; en conséquence, de toujours intervenir dans les deux grands théâtres, l'Italie et l'Allemagne, où les impérialismes poursuivaient leurs desseins[2]; d'autre part, de s'assurer, en cas de guerre, l'assistance, ou du moins la neutralité d'une ou de plusieurs de ces puissances, de manière à éviter d'avoir à combattre une coalition, dont on pouvait affirmer à l'avance, lors même de l'apogée de la monarchie française, qu'elle finirait toujours par triompher de la France. Il est clair qu'en attribuant cette volonté diplomatique à *la France*, et non pas à quelques-uns de ses chefs, je fais état plus que jamais de cette entité métaphysique, que j'ai posée au début de ce discours et dont je prétends qu'elle est indispensable pour expliquer le développement de cette nation en tant que chose identique à elle-même.

Comment cette volonté de la France a-t-elle été servie par ses chefs?

1. Je pense ici à la Prusse, dont la puissance s'est fait sentir en Europe bien plus tôt qu'on ne croit généralement et semble avoir été très vite perçue, ainsi que les conséquences qu'elle pouvait avoir, par une certaine diplomatie française. Dès 1741, bien avant la guerre de Sept ans, l'ambassadeur de France à Berlin, Beauvau, écrivait : « De là cette puissance nouvellement née en Europe, qui devient si redoutable entre les mains du fils (Frédéric II) qu'elle change l'ancien système, ou du moins qu'elle peut le changer. » Déjà, soixante ans auparavant, dès le lendemain de la paix de Nimègue, Louvois parlait « des Allemans, qui désormais doivent être considérés comme nos véritables ennemis et les seuls dont nous pourrions recevoir du préjudice s'ils avaient un empereur qui voulût monter à cheval ». (C. Rousset, *Histoire de Louvois*, t. III, p. 342.)

2. Intervenir en ces pays pour y combattre les impérialismes, non, comme Louis XII et François Ier, pour en instituer un soi-même.

Ils semblent l'avoir comprise dès que les circonstances la rendirent nécessaire. Dès que la maison d'Autriche ajoute à son empire la possession de l'Espagne, François Ier se déclare le protecteur des petits princes d'Allemagne contre cette formidable puissance; mais tout de suite il fait une chose que ne lui demandait nullement l'intérêt de la nation, tout au contraire; il s'apprête à les protéger pour les asservir, si bien que l'élection de Charles-Quint se fait contre la France et ses visées d'impérialisme, visées dont elle portera l'imputation pendant des siècles. — Ses successeurs immédiats se posent, eux, en champions sincères et libéraux[1] des petits États contre les grands; mais, à deux reprises, l'un pour se consacrer à ses haines religieuses à l'intérieur de son royaume (Henri II au traité du Cateau), l'autre pour complaire au Pontife romain (Henri IV au traité de Lyon), ils se ferment l'Italie, c'est-à-dire l'un des deux grands théâtres où l'impérialisme anti-français travaillait à son œuvre. — La volonté diplomatique de la France, telle que je l'ai définie, est exactement servie par Richelieu et Mazarin et trouve sa parfaite réalisation dans le traité de Westphalie[2]. — Elle est outrageusement violée par leur successeur Louis XIV, lequel, par une entière innovation dans la politique française, se met à humilier les petits États, et les pousse ainsi successivement (République de Venise, Pologne, Suède, Turquie) à se grouper autour de son rival, cependant que, dédaigneux de tout ménagement pour aucune des grandes puissances européennes (en 1701, il refuse même d'entrer en pourparlers avec l'Empereur), il fait si bien que la France les voit un jour toutes rassemblées contre elle[3]. — Le système de l'appui donné aux

1. Et encore (voir G. Pagès, *op. cit.*, p. 54, 68).

2. Voir toutefois (*supra*, p. 66) leur prétention que le roi de France devienne un membre du Saint-Empire.

3. Ce « splendide isolement » de la France semble avoir été agréable au cœur de Louis XIV; c'est du moins ce qu'on pense quand on voit Louvois lui écrire : « Si jamais devise a été juste à tous égards, c'est celle qui a été faite pour Votre Majesté : *Seul contre tous!* » (Cité par Mignet, *Introduction à l'histoire de la Succession d'Espagne*). Rappelons que Louis XIV ne manqua pas d'avertissement de la part de ses sujets pour le détourner de cette politique; on sait que, dans le conseil qu'il tint au sujet de l'acceptation ou non de la Succession d'Espagne, le duc de Beauvilliers parla énergiquement contre l'acceptation « qui allait

petits contre les grands est repris avec Louis XVI[1] et avec les hommes de la Révolution; mais ceux-ci, parfaits disciples en cela du Grand Roi, ont retrouvé l'art de dresser, pour vingt ans, et avec l'issue classique qui attend ces sortes de duels, l'Europe entière en armes contre la France[2]. — Ce soin de ménager des alliés à la France et de ne point dresser l'univers contre elle est observé (contre tout un parti) par les ministres de la Restauration et de la monarchie de Juillet et aussi par leur successeur napoléonien; mais celui-ci, outre qu'il aide à se constituer au delà des Alpes un grand État nécessairement antifrançais, néglige de soutenir les faibles au delà du Rhin et permet que se dresse enfin triomphante, dans les plaines de Sadowa, la grande unité germanique que la France redoutait depuis cinq siècles[3]. — Avec les ministres de la troisième République, la volonté de la France de lier à elle les petits États est de nouveau servie aussi exactement, pourrait-on dire, qu'elle le fut avec Richelieu et Mazarin; on se demande même s'ils n'ont pas, au traité de Versailles, créé ces petits États surtout pour les lier à la France; de même est respectée sa volonté de ménager de grandes nations, et de ne point risquer de trouver un jour l'Europe entière en armes contre nous. Mais, là encore, n'assurons rien; la France possède toujours des hommes, et non absolument incapables de devenir ses chefs, qui ne rêvent que d'humilier tout ce qui n'est pas elle et ne répugneraient nullement à la revoir seule contre tous; la France

ameuter toute l'Europe contre la France ». En 1706, Vendôme lui demande la réunion des États Généraux, pour l'arrêter dans cette voie. Nous touchons là, une fois de plus, la tradition française d'anti-impérialisme que je signalais plus haut.

1. Non seulement par la guerre pour l'indépendance de l'Amérique, mais par l'appui donné, en Allemagne, à la Confédération des princes (Fürsterbund) contre la Prusse.

2. Convenons toutefois qu'éviter la coalition européenne leur était plus difficile qu'à Louis XIV.

3. La question de l'aide à donner ou non à des peuples voisins désireux de former une nation est une de celles qui montrent sous la forme la plus aiguë combien l'intérêt politique est directement opposé à la moralité. Il est certain que la moralité voulait que la France aidât les Allemands à faire leur unité. Renan (*La Guerre entre la France et l'Allemagne*, 15 sept. 1870, in *La Réforme intellectuelle et morale*) lui reproche vivement de ne l'avoir pas fait. Rien ne montre mieux combien la haute cléricature méconnaît, par essence, l'intérêt national.

possède toujours des hommes pour lui ramener Malplaquet ou Waterloo.

3. *Du problème de l'indépendance à l'égard des volontés dominatrices de l'extérieur. Résistance à la formation d'un État anglo-français; aux prétentions séculaires du monde germanique sur la France.*

La volonté des Français d'être une nation s'est encore trouvée, quant à la question des rapports avec l'extérieur, en face d'un autre problème : la nécessité de se dégager de l'étreinte de certains grands organismes voisins encore en formation qui tendaient à les insérer dans leur orbe, et dont les principaux ont été successivement, et parfois conjointement, l'Angleterre et l'Allemagne. Je n'ai pas besoin de dire si, là encore, la condition d'existence aujourd'hui acquise par la France est le terme d'une longue suite de drames.

En ce qui regarde l'Angleterre, le danger pour la France, du moins pour une moitié de la France, de n'être qu'une partie d'un grand État anglo-français et la nécessité de résister à cette intégration s'est dressée devant elle de très bonne heure dans son histoire et n'a cessé qu'au bout de longs siècles; le duel franco-anglais, la guerre dite de Cent ans, a, on l'a souvent dit, duré en vérité bien plus de cent ans; elle commence, non pas avec la rivalité d'Édouard III et de Philippe de Valois, mais, en 1066, avec la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, lequel, demeurant, en tant que seigneur normand, vassal du roi de France, prétend, puisqu'il est maintenant roi lui-même, être un vassal indépendant; tout au moins commence-t-elle en 1154, lorsque Henri II Plantagenet, devenant, par son union avec Aliénor d'Aquitaine, possesseur de presque tout le Sud-Ouest de la France, s'apprête à faire valoir son droit; et elle se termine, non pas, comme on le croit le plus souvent (encore que cet événement soit ici le grand tournant), en 1432, avec les victoires de Jeanne d'Arc, non pas même en 1453, avec la reprise de la Normandie et de la Guyenne, qui ne laisse plus aux Anglais d'autre terre française que Calais, mais, en vérité, en 1626, avec la prise de la Rochelle par

Richelieu, la résistance de cette ville ayant été, comme on sait, à peu près tout entière l'œuvre de l'Angleterre, laquelle a, là seulement, fait son dernier effort pour planter son drapeau en territoire français. En somme, il a fallu à la France cinq siècles de lutte, dont un sans interruption, pour assurer définitivement son être hors de l'emprise anglaise[1].

Y eut-il jamais là, demandera peut-être l'historien-philosophe, un réel danger pour la France? Ne suffit-il pas de jeter les yeux sur une carte pour affirmer que l'Angleterre et sa rivale, avec la mer qui les sépare, étaient fatalement appelées à faire deux groupes distincts? que la prétention des descendants de Guillaume le Conquérant de chercher leur destin ailleurs que sur l'Océan ne pouvait être qu'une erreur d'un moment, l'effet d'une conception toute féodale, qui devait nécessairement se dissoudre un jour devant la logique de l'histoire, ou du moins de la géographie? Parler ainsi, c'est croire que les choses, parce qu'elles auraient choqué ce qui aujourd'hui nous paraît être l'ordre, étaient impossibles; une nation dont les deux parties eussent été séparées par la Manche n'eût pas été plus paradoxale que la Turquie à la fois européenne et asiatique, ni que l'Espagne à la fois européenne et africaine. Au surplus, des esprits très sérieux (Michelet, Renouvier) ont évoqué la formation, au XIIIe siècle, d'un État franco-anglais, ont même parfois déploré qu'elle ne se soit pas produite[2]. En vérité, un tel État était fort possible, et, s'il ne s'est pas fait, c'est par la volonté qu'eurent les Français de former une nation exclusivement française[3].

La volonté de la France de rejeter la domination anglaise me paraît se manifester dès les premiers mouvements qui

1. Je laisse de côté la guerre franco-anglaise du XVIIIe siècle, qu'on a appelée, non sans quelque abus, la seconde guerre de Cent ans.

2. Renouvier, *Critique philosophique*, 1872, t. I, p. 27.

3. On sait que, depuis, les Anglais ont conféré une sorte de reconnaissance à cette volonté des Français qui les a fait, eux aussi, pour ainsi dire malgré eux, être uniquement anglais. C'est, de leur propre aveu, le sens du culte que, par un patriotisme profondément compris, ils rendent aujourd'hui à Jeanne d'Arc. On trouve fréquemment chez des historiens anglais des paroles comme celle-ci : « Par le meurtre de son neveu, Jean sans Terre perdit ces provinces continentales, *qu'il était de l'intérêt de l'Angleterre qu'il perdît.* » (Freeman, cité par Ch. Bémont, *La condamnation de Jean sans Terre. Revue Historique*, t. XXXII.)

tendent à faire passer des terres françaises sous la régie d'un prince d'outre-mer. Sans doute, l'indignation qui, au dire du chroniqueur, s'éleva chez les Français lorsque Guillaume le Conquérant refusa de reconnaître, pour la Normandie, la suzeraineté du roi de France tenait uniquement, dans leur conscience, à leurs conceptions féodales, au scandale qu'était à leurs yeux l'indiscipline d'un vassal; il ne m'est pourtant pas défendu d'y voir la volonté qu'avait déjà la France d'être indépendante de l'étranger et qui se servait des préjugés de l'époque pour s'exprimer. Je crois voir cette volonté presque à l'état conscient, cent ans plus tard, dans l'assentiment que trouve près de la nation, du moins près de ses nobles, l'acte de Philippe-Auguste dépouillant Jean sans Terre de toutes ses possessions françaises[1]. Elle est nettement affirmée, cinquante ans après, par l'irritation que suscite Saint Louis en les restituant au Plantagenet[2]. Je n'ai pas besoin de dire combien elle est intense avec la guerre de Cent ans : il suffit de rappeler le loyalisme des provinces du Sud-Ouest, faisant savoir au roi de France, après qu'il doit signer la paix de Brétigny qui les livre à l'ennemi, « qu'elles avoueront les Anglais des lèvres, mais que le cœur n'y sera pas », l'énergie patriotique des États Généraux au lendemain de Poitiers, l'attitude des Communes après le traité de Troyes, le soulèvement de la Normandie en 1424 contre l'armée de Bedford, enfin l'immense et immédiate popularité de Jeanne d'Arc.

Comment cette volonté de la France a-t-elle été servie par ses diverses parties? Si l'on excepte Philippe-Auguste et son action contre Jean sans Terre, il faut convenir qu'elle a été totalement desservie par les premiers Capétiens : le divorce de Louis VII d'avec Aliénor, duchesse d'Aquitaine, l'acte par lequel il laisse cette héritière (qui devait, en tant que vassale, ne se remarier que de son consentement) apporter son duché en dot à Henri d'Angleterre est un des gestes par lesquels on doit dire que les rois de France ont le plus nettement violé la volonté de la France d'être un groupe autonome, si l'on admet une telle volonté[3]; plus encore doit-

1. Ch. Bémont, *loc. cit.*
2. Cf. *supra*, II[1].
3. Louis VII a fort bien compris le tort que son divorce faisait à la France;

on le dire du traité par lequel Saint Louis, sans aucune pression extérieure, par pure satisfaction de conscience, réintègre la domination anglaise dans toute une partie de la France[1]. Dans la guerre de Cent ans, après le désastre de Poitiers, la volonté de la France d'échapper au joug étranger est servie par la nation, avec l'aide de la royauté; c'est la collaboration des États Généraux avec Charles V, d'abord dauphin, puis roi de France, dans la défense nationale. Je dirai, à ce propos, que les événements de 1356 m'apparaissent comme le symbole d'une sorte de constante de l'histoire de la France; j'y vois une saisissante préfigure de ceux de 1792 : le geste par lequel Étienne Marcel, voyant la foule, affolée par les nouvelles de la guerre, s'apprêter à massacrer le dauphin, comme elle vient de massacrer ses conseillers, sauve le jeune prince en plaçant sur sa tête un chaperon aux couleurs parisiennes, est exactement le geste par lequel, quatre cents ans plus tard, la Législative sauvera Louis XVI en le présentant au peuple comme acquis au mouvement révolutionnaire, et montrera qu'elle entend, comme Marcel, défendre la France en conservant la royauté et avec son concours; la ressemblance se poursuit par le fait que le jeune prince, à peine a-t-il consenti des promesses à l'insurrection, ne pense qu'à s'y dérober; mais elle cesse par le fait que ce prince est patriote, qu'il s'applique réellement à sauver la nation, et trouve dès lors une France loyaliste qui se retourne contre Marcel, comme l'eût peut-être fait la France de 1792 contre la Révolution, si elle n'eût point trouvé en Louis XVI un agent de l'étranger. — A partir de l'avènement de Charles VI, la volonté de la France de repousser le joug étranger est nettement trahie, et de plus en plus, par ses hautes classes (apathie de la royauté, activité avouée du parti bourguignon et de toute

c'est du moins ce qu'on est fondé à croire quand on le voit s'obstiner à porter le titre de duc d'Aquitaine après le divorce (sous prétexte que Guillaume VIII avait remis le duché à son père, toute question de mariage à part).

1. On sait que l'acte de Saint Louis lui fut dicté par un pur scrupule qu'il gardait sur la légitimité du jugement qui avait été rendu par défaut contre Jean sans Terre et sur la non-exécution de la clause à laquelle s'était engagé Louis VIII. Là encore, nous touchons du doigt l'opposition radicale qu'il y a entre l'intérêt national et l'intérêt de la moralité. Saint Louis — chef d'État — est, en sacrifiant le premier, un bel exemple de ce que j'appellerais volontiers la trahison des laïcs.

une noblesse en faveur de la cause anglaise); elle trouve encore ses serviteurs dans les rangs moyens de la nation (patriotisme des États de 1425, de 1428, de 1429, de 1435), et surtout dans le peuple[1], dont l'attachement à l'intégrité de la France s'incarne dans l'héroïsme d'une jeune paysanne. Il semble que la France, pour arracher son sol à la main-mise de l'étranger, s'en soit remise, ainsi qu'elle fera en 1792, à ses classes populaires, comme si elle sentait que, là seulement, elle trouvera à la fois la naïveté et l'énergie du cœur qu'exige un tel ouvrage.

***

Du côté de l'Allemagne, le danger pour la France d'être une nation inféodée semble inhérent à sa position même et l'on peut dire qu'il s'est manifesté de très bonne heure, si l'on pense à l'invasion des Cimbres et des Teutons et à la tentative d'Arioviste. Il devenait aigu avec la disparition de l'Empire romain et de son protectorat. A ce moment, en effet, la France est envahie par un peuple germanique; mais les Francs, au lieu d'affirmer leur race et de faire des vaincus leurs esclaves, oublient leur race et fondent, en se mêlant aux vaincus qu'ils traitent comme leurs égaux, une nouvelle France indépendante; ils oublient même si bien leur race qu'un jour celle-ci les attaquera et qu'ils défendront contre elle, au péril de leur vie, l'indépendance de leur nouvelle patrie : c'est la victoire de Clovis sur les Alamans. Pour cette nouvelle France, qui sera désormais la France, le danger, du côté de l'Est, date de la chute de l'empire carolingien : la dislocation de cet empire laisse, en effet, intacte — et elle se maintiendra durant des siècles — l'idée d'un pouvoir impérial ayant droit, en principe, à absorber tous les autres[2]; aussi voit-on alors la France menacée de devenir une partie de l'Allemagne et, durant cinquante ans, on peut se demander si la chose n'est pas faite[3]; du moins voit-on,

1. Sauf le peuple de Paris (la « cité criminelle », dit Alain Chartier), attaché par esprit frondeur à la cause bourguignonne, comme il le sera deux siècles plus tard à la cause espagnole contre Henri IV.

2. Cf. Halphen, *op. cit.*, p. 270.

3. Voir *supra*, I[1].

durant trois siècles, le Saint-Empire germanique revendiquer, non seulement des terres mitoyennes entre les deux pays, comme la Lorraine ou la Bourgogne, mais des terres situées en pleine France, comme le royaume d'Arles, le domaine de Bellac, de Coulommiers, et trouver un appui près du pouvoir pontifical, pour qui la volonté de la France d'être une nation indépendante est un obstacle au désir qu'il a de faire un Empire chrétien universel[1]. Des prétentions de cet ordre se prolongent tout le long de l'histoire et, à la différence de celles que l'Angleterre émit autrefois sur la France, on ne voit pas le jour où l'on peut dire qu'elles ont cessé; on sait qu'il existe toujours une Allemagne, dite pangermaniste, qui proclame que certaines terres françaises lui reviennent par droit du Saint-Empire ou qui, si elle admet de laisser à la France son territoire, entend du moins se la subordonner politiquement[2]. Ajoutons, en dehors de toute considération de droit historique, l'appât d'une terre singulièrement désirable pour un voisin singulièrement mal partagé; il semble qu'il eut une exacte vision de l'histoire de la France, ce général romain qui disait à des Gaulois, irrités de la tutelle où Rome les maintenait : « Les mêmes motifs de passer en Gaule subsistent pour les Germains... On les verra toujours, quittant leurs solitudes et leurs marécages, se jeter sur ces régions si fertiles pour asservir vos champs et vos personnes[3]. » Ajoutons enfin qu'ici la nature semblait souscrire au péril de la France et homologuer les prétentions de ses voisins en n'ayant point fait entre la France et eux de séparation qui s'impose[4]... Pour toutes ces raisons, la volonté de la France d'échapper à l'emprise de l'étranger a dû s'affirmer, par rapport à l'Allemagne, d'une manière particulièrement précoce, intense et continue. C'est, en effet, ce qui fut : pleine de force dès le XIIe siècle, si j'en juge

1. Par exemple, en 1227, lorsque le pape Honorius, arbitre entre Louis IX et Frédéric II au sujet de la possession des fiefs d'Empire situés en France, donne gain de cause à Frédéric.

2. « Après la capitulation de Sedan, le peuple (à Berlin) semblait fou; il ne parlait de rien moins que de proclamer le Roi empereur de France et d'Allemagne.» (*Souvenirs de la princesse Radziwill*: une Française à la Cour de Prusse, 1840-1873.)

3. César, *Commentaires*, VI, 7.

4. Cf. *supra*, p. 63, les vues de Vidal de la Blache.

par la réponse de la nation à l'ordre de levée en masse lancé par Louis le Gros contre la menace d'invasion de l'empereur Henri V[1], se dressant toute vibrante, cent années plus tard, à l'occasion de Bouvines, comme il paraît, non seulement par l'ardeur des combattants, mais par les transports avec lesquels le peuple des campagnes les reçoit à leur retour[2], distraite par la guerre de Cent ans au profit d'une autre défense, la volonté de la France d'échapper à l'Allemagne reprend, au lendemain de cette guerre, avec une conscience de plus en plus nette et, l'on peut dire, pour ne plus s'interrompre; c'est l'émotion de cette nation, dans sa lutte avec la maison d'Autriche, en ces nombreuses heures où l'Allemand est à quelques lieues de Paris, en 1544 à Meaux, en 1553 à Saint-Quentin[3], en 1558 à Dijon, en 1636 à Corbie[4]; c'est son mécontentement des mariages espagnols[5]; c'est son indignation devant les conditions que lui offrent, en 1713, les Impériaux vainqueurs[6]; devant la politique d'inféodation à l'Empire faite par les ministres de Louis XV[7]; devant la livraison des places de l'Est et l'insertion de la frontière française dans la Prusse consenties par Talleyrand en 1814[8]; c'est sa résistance après Metz et Sedan; c'est son soulèvement en 1914, son refus pendant quatre ans de céder sous les plus dures épreuves, sa persistante attention, depuis la paix, aux retours offensifs possibles du vaincu. Cette volonté d'indépendance de la France à l'égard du monde germanique est une des constantes les plus pathétiques qu'on aura vues dans l'histoire des nations.

JULIEN BENDA

(*A suivre.*)

1. Cf. *supra*, II[2].
2. Guillaume le Breton, éd. Delaborde, t. I, p. 296; t. II, p. 354.
3. L. Romier, *Les Origines politiques des guerres de religion*, t. II, p. 179-180.
4. *Une invasion en France sous Louis XIII*, par O. Vigier (*Revue des questions historiques*, t. LVI, notamment pp. 470, 474).
5. Pagès, *op. cit.*, p. 66.
6. Lagrelle, *La diplomatie française et la succession d'Espagne*, IV, 648.
7. Rocquain, *op. cit.*, p. 209 et sq.
8. Sur la responsabilité de la Restauration dans l'accroissement, pour la France, du danger germanique, voir G. Grosjean : *La Politique extérieure de la Restauration et l'Allemagne.*

PISANELLO

ET

LE COSMOPOLITISME EN PEINTURE AU DÉBUT DU XVE SIÈCLE

L'article que l'on va lire est dû à M. Colasanti, ancien directeur des Beaux-Arts en Italie, historien et critique d'art universellement estimé. Au moment où la Bibliothèque Nationale expose les chefs-d'œuvre de Pisanello, il situe opportunément cet artiste dans le grand mouvement artistique du début du xve siècle. (N. D. L. R.)

Vérone est une des rares villes du monde où l'art et la nature ne sont pas seulement juxtaposés pour se continuer et se compléter, mais se fondent en une seule et même chose, se compénètrent pour fleurir et resplendir ensemble. Entourée des restes de ses murs couleur de rouille, dominée par les campaniles de ses églises médiévales, fière des cent palais dont les fenêtres semblent encore s'ouvrir pour lancer des menaces de destruction et de massacre ou pour annoncer les triomphes, pleine des souvenirs de la force de ses anciens dominateurs, de leur audace et de leur cruauté, de leur soif de vengeance et de gloire, Vérone est un asile pour les exilés, un refuge pour les solitaires, un séjour où l'on peut toujours attendre quelque divine révélation.

Dans les rues longues et silencieuses sur lesquelles s'étalent les plantes des jardins fermés et nombreux, dans les cours spacieuses où chaque pierre est ornée d'une touffe d'herbe, sur les façades multicolores qui s'allument aux reflets du

soleil couchant, sur les routes qui vont se perdre dans les champs et sur les collines, vers un fond de vignes en festons et de pêchers fleuris, d'oliviers argentés et de cyprès lancéolés, sur la « Piazza delle Erbe » où veille la statue de *Madonna Verona*, dans la magnifique Arène dont l'énorme cuve de maçonnerie respire le silence et l'immensité, sur les arches de marbre où Cangrande, Mastino IV et Cansignorio della Scala dorment sous le ciel étoilé, le long du fleuve dont le cours impétueux est chargé de destin et d'histoire, en cette multitude de choses muettes d'où s'exhalent la passion et la tristesse, est diffuse une lumière toute particulière, différente de la lumière du soleil, et règne une atmosphère toute spéciale. Chaque maison, chaque tour, chaque mur, chaque porte évoque un fantôme de vertu ou d'infamie; de toutes les formes, de toutes les apparitions et surtout du silence qui les environne, une attente naît en nous; la vision des hauts murs imprégnés d'une ardeur rappelant le reflet des fournaises, des voûtes et des nefs, des briques rongées, des marbres désagrégés, de toute cette matière transfigurée par des siècles d'art, se transforme pour nous en une image d'une magnificence incroyable, d'une grandeur et d'une tristesse surhumaines.

Mais pour comprendre le langage de Vérone, pour saisir la note dominante de la merveilleuse symphonie qu'elle exprime en signes visibles, il faut l'aimer et l'étudier; ce n'est que par degrés, petit à petit, que l'on peut arriver à l'une de ces visions qui éveillent en nous le sens de la vie jusqu'à nous donner la fièvre. C'est toujours la même loi qui régit l'apparition des chefs-d'œuvre de l'art. Du ciel, de l'eau, des plantes, des édifices se dégage une vertu qui prépare l'apparition; chaque splendeur, chaque son, appartient, quoique à un degré moindre, à la vision imminente. Toutes les choses de la terre et de l'air font déjà partie de l'œuvre d'art, où leurs aspirations confuses et leur rêve intime sont continués et fixés sous une forme douée d'immortelle beauté.

Celui qui, se trouvant dans cet état de grâce, entre dans l'église de Sainte-Anastasie, a tout de suite l'impression d'être un homme libéré du monde, de tout lien de douleur et d'amour, de tout souvenir d'amertume et de joie.

Du majestueux soubassement montent les colonnes ornées à leur sommet du mince enchevêtrement des courbes gothiques. Un frémissement d'orgue semble accompagner cette architecture faite pour la prière, où toutes les lignes convergeant sur la triple voûte semblent d'ardentes implorations suivies d'une paix consolatrice. Chaque chapelle, frôlée de légères vagues de lumière, semble garder un trésor, mais à l'improviste, sur le grand arc extérieur de la chapelle Pellegrini, apparaît un des plus purs monuments de la peinture du « Quattrocento », une des créations les plus vraies et les plus suaves de ce printemps de l'art italien.

La fresque que Pisanello exécuta sur l'ordre de Bartolomeo Pellegrini, fabricien de l'église, représente un des épisodes les plus connus de la vie de saint Georges. Tout le monde connaît le récit poétique de la Légende dorée de Jacques da Voragine, qui a inspiré une légion d'artistes et qui a donné naissance, au XVe et au XVIe siècle, à deux chefs-d'œuvre : la fresque de Pisanello dans l'église de Vérone et les tableaux de Carpaccio à San Giorgio degli Schiavoni à Venise.

Les habitants de Silena n'avaient plus de brebis pour assouvir la faim insatiable du dragon qui avait déjà dévoré presque tous leurs enfants. L'heure du sacrifice sonna pour la fille du roi; celle-ci, en larmes, richement vêtue, s'achemina vers le lac où le monstre était tapi. Le long de la route elle rencontra Georges et l'avertit du danger en le conjurant de fuir, mais l'héroïque chevalier lui promit au contraire son aide au nom du Christ : il monta à cheval, affronta le dragon et le vainquit.

Vasari, dans la description qu'il a laissée de la fresque de Pisanello, la divise en deux scènes : d'un côté saint Georges monte à cheval pour aller attaquer le monstre; de l'autre le Saint, après la victoire, remet son épée au fourreau. Malheureusement, la seconde partie a disparu et il ne reste que le premier acte du drame, l'anxiété, le silence de l'attente dramatique qui précède la scène de sang et de mort.

Au début du « Quattrocento » les récits religieux ne suggéraient pas aux peintres italiens des images de silence et de recueillement. Ils ne se préoccupaient nullement d'exprmer l'âme des sujets sacrés qu'ils étaient obligés de traiter, mais, guidés

par leur ardent tempérament et par leur habitude de développer largement les sujets sur de vastes surfaces peintes à fresque, ils animaient tout, dramatisaient tout, afin de rendre la vie comme ils la sentaient et la voyaient, dans la multiplicité de ses aspects, dans la variété de ses mouvements, dans la beauté de ses formes.

L'Adoration des Mages servait de prétexte pour représenter de pompeuses chevauchées où se mêlaient les foules étincelantes de brocarts, de pierres précieuses et d'or, des cortèges de courtisans, de conseillers, d'astrologues, de médecins, de bouffons, de chasseurs, de hérauts, d'écuyers, de soldats, toutes les classes qui composaient les cours du Moyen Age évoquées dans un triomphe sans pareil. Ainsi Pisanello interprète l'histoire de saint Georges et de la princesse de Trébizonde par un miracle de lignes et de couleurs, par une évocation chevaleresque d'un charme indescriptible, par une suggestion poétique sans précédents et sans imitations, éclose dans sa perfection, d'un coup, sans hésitation, sans effort, primitive et mystérieuse comme la nature elle-même.

Les personnages vivent parmi les fleurs, lumineuses étoiles de la terre, parmi les oiseaux et les chants. Des roses rouges ondoient au vent de l'aube et forment autour d'elles une atmosphère suave et magique. A droite, la Princesse, la plus belle et la plus douce fleur de la forêt du monde, se dresse dans son vêtement royal comme un bouton hors de son enveloppe. A côté d'elle un guerrier énorme, coiffé d'un casque, tenant une lance colossale, bien planté sur son cheval qui lève une jambe avec impatience, a la dignité épique, la rigueur géométrique des formes absolues. Du côté opposé, saint Georges, vêtu d'or et de lumière, accompagné d'un lévrier de toute beauté, pose un pied sur le haut étrier, promenant au loin un regard émerveillé. Au second plan un groupe de cavaliers suit le roi, type caractéristique de Tartare, qui accompagne sa fille au supplice; à l'extrême gauche une barque rapide sillonne le lac tranquille et dans sa voile enflée recueille le sentiment de l'infini qui vient des lointains horizons.

La vision de la ville qui forme le fond de la scène a l'irréalité des choses vues en rêve; cette ville ne vit peut-être que dans l'imagination et le souvenir du saint chevalier. Par son

pittoresque fouillis de tours crénelées et de campaniles élancés, par l'essor des clochetons qui semblent des reliquaires d'or et d'ivoire, par la fine broderie des rosaces gothiques, par le concert fastueux des flèches qui encadrent ce jardin aérien, bornes de marbre de ce paradis, cette ville semble avoir surgi par un coup de baguette magique, prête à s'évanouir dans le ciel nacré plongé dans la lumière matinale comme dans l'ambre liquide et translucide. Ce matin n'aura pas de fin. Ici la mort ne passera pas, parce que nous sommes au cœur de la Renaissance.

C'est ainsi que l'église de Sainte-Anastasie fait entendre sa voix dans la grande symphonie de la peinture italienne, et que Vérone, la ville faite pour l'exaltation lyrique et la méditation passionnée, dans une de ces heures ineffables où elle révèle son secret à l'artiste qui l'interroge, offre à notre admiration le chef-d'œuvre de Pisanello.

***

Où donc est né ce grand art si libre, si plein de vie, si pittoresque, si varié, qui nous révèle la vie fastueuse et brillante du début du « Quattrocento » dans ses formes, dans ses modes, dans ses usages, dans ses cruautés, dans sa poésie chevaleresque?

La peinture à Vérone et à Padoue, pendant les trente dernières années du Trecento, est dominée par la grande figure d'Altichiero. Mais, dès les dernières années du siècle, l'œuvre de Martino da Verona ne trahit aucun véritable progrès dans l'art de ce maître; au contraire, à certains points de vue, elle revient aux conceptions artistiques qui dominaient cinquante ans auparavant. L'art d'Altichiero est orienté vers certains buts, qui, quelques années après sa mort, ne seront plus atteints pendant environ un demi-siècle. Son effort pour créer un milieu artistique, pour mettre les personnages en harmonie avec la scène où ils doivent agir, son souci même de donner de la plasticité à la figure, restent momentanément sans écho.

Parmi ses disciples véronais et padouans nous ne trouvons qu'une imitation superficielle de ses formes et une négligence

totale, au moins à Vérone, de sa principale conquête, c'est-à-dire la représentation réaliste de l'architecture, excepté quelques fonds architectoniques de Jacopo et de Martino da Verona, et l'imitation tardive de Giovanni Badile. Sous l'influence de Giotto, héritier de Tomaso da Modena, Altichiero lui reste inférieur dans la disposition des groupes et dans le mouvement des figures; il fait au contraire un grand pas en avant dans l'équilibre du coloris, dans le réalisme sévère, dans la proportion entre les personnages et le milieu, dans l'amour de la beauté formelle. Mais soudain ce progrès s'arrête; brusquement l'art s'oriente vers de nouveaux idéals et subit une des métamorphoses les plus surprenantes de son histoire.

La fin du XIVe siècle et le début du XVe marquent non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe, une période de vive fermentation pour la peinture. De grandes personnalités, comme le fait observer justement Jacques Mesnil, sont déjà nées, mais n'exercent pas encore leur empire; il manque encore les vastes courants capables de recueillir et de transporter les efforts isolés. Mais c'est un échange de connaissances et d'influences dans toutes les directions, un croisement d'éléments disparates qui se compénètrent et se mélangent, une rencontre de formes diverses qui, en se fondant, finissent par créer un style uniforme qui ne connaît pas de frontières, qui reflète un état général de conscience et d'évolution.

La stagnation qui suit la mort de Giotto rend l'Italie particulièrement apte à accueillir ce style que l'on a appelé à juste titre international, dont la diffusion est favorisée par les échanges très actifs des peintures, par les voyages des artistes, par les importations des tapisseries très répandues dans l'Europe du Nord, des manuscrits de chevalerie et des livres de prières enluminés, par les usages étrangers introduits dans les cours des seigneurs italiens et, en général, par la vie cosmopolite du début du « Quattrocento ».

Les routes qui, le long de la vallée de l'Adige et à travers les Alpes, mettaient en communication Vérone avec l'Allemagne du Rhin et ces grands centres d'élaboration internationale que furent la Cour papale d'Avignon, — dont les comptes d'administration mentionnent pêle-mêle des peintres

italiens, français du nord et du sud, flamands et même anglais, — le Paris de Charles V, où la générosité du souverain encourageait les artistes par de nombreuses commandes, Milan dans la période la plus active de la construction de son Dôme, ont fourni des occasions à la promiscuité des formes et un aiguillon très efficace pour mûrir le nouveau style.

Mais, tandis que les peintures commandées par Charles V pour la grande salle du Louvre, que Sauval décrit ainsi : « Rechaussetz d'oiseaux et d'animaux qui se jouaient dans de grandes campagnes et accompagnées de figures de cerfs », étaient de 1366, la décoration de l'hôtel Saint-Pol était du même temps et, de quatorze ans plus tard, les ornements que Jean Petit, surnommé Jean de Troyes, exécuta sur une litière de voyage où il représenta « des arbres de chênes et des daims fait d'après le vif avec tout le champ de la litière glacé de fin vert à l'huile, tout orné de feuillettes et de fougères vertes, et sur les bouts et les côtés une chasse de chiens et de daims »; un fait tout à fait significatif est qu'à Avignon les fresques de la Salle du Cerf, qu'on peut dater entre 1342 et 1350, dans les scènes pittoresques de chasse, de pêche, de travaux champêtres, de costumes, sur des fonds représentant un paysage somptueux et fantastique conçu et reproduit avec un sentiment exclusivement décoratif, montrent presque achevés et définis les éléments du cosmopolitisme artistique.

Un soin extrême de l'exécution, une délicatesse extraordinaire de formes, une préciosité de contours, une élégance raffinée dans les attitudes des figures féminines, un sentiment de la nature vivace mais peu profond, une veine anecdotique inépuisable, une façon de draper les vêtements flottants qui, dans les courbes sinueuses, prend une allure d'ornement calligraphique, un coloris clair et brillant, un air de fête décoratif un peu superficiel mais étincelant, une grande habileté dans la peinture des fleurs, des oiseaux, des chiens, des cerfs, des chevaux, des guépards, et en général de tous les animaux, un amour excessif du détail, la recherche infatigable de la ligne harmonieuse qui s'oppose à la force de l'expression, le sens du pittoresque qui prévaut sur la construction plastique des formes, l'éclat extérieur des choses qui se substituent à la grandiosité sommaire, la scène de genre qui

tend à prendre la place des austères compositions conçues par rapport aux masses architectoniques, le relâchement des schémas rigides de l'iconographie religieuse et la diffusion des sujets profanes qui laissent libre champ à la fantaisie des artistes et les conduit à interpréter même les sujets sacrés comme des scènes de genre dans une intention épisodique et naturaliste, pleine d'esprit chevaleresque, tels sont les caractères du style international, qui, sans perdre son caractère homogène, se manifesta dans de nombreuses variétés locales et individuelles.

Pisanello, avec Gentile da Fabriano, fut en Italie le représentant le plus marquant de ce mouvement extraordinairement fécond en œuvres géniales. Les précédents immédiats de l'école véronaise, que l'on peut résumer dans l'œuvre de Stefano da Zevio, apparaissent dans l'œuvre de Pisanello affinés par un goût exquis et par une sensibilité aiguë et raffinée, qui ne réussit pas encore à se soustraire au maniérisme gothique attardé, mais qui déjà est pénétrée par les nouvelles tendances naturalistes.

Ses saints cavaliers, ses archanges, son *Annonciation* peinte sur la tombe Benzoni dans l'église véronaise de San Fermo, le *Lionello d'Este* de la galerie de Bergame, le *Saint Eustache* et le *Saint Georges* de la « National Gallery », la *Ginevra d'Este* du Musée du Louvre, les nobles femmes aux longues traînes et aux coiffures monumentales éparses dans de nombreux dessins, qui se détachent si souvent sur des fonds et sur des prés fleuris, accompagnées d'animaux merveilleux comme dans un paradis terrestre, en allongeant leur beau cou nu hors de leurs robes luxueuses, en ouvrant leurs yeux stupéfaits sur les beautés du monde fantastique qui les environne, sont l'image même de l'art qui se renouvelle.

***

De quoi est donc formé le charme de cette peinture, devant laquelle notre individualité se transforme, pour ainsi dire, dans une contemplation extatique?

C'est, avant tout, le sens frais, naïf, spontané, de la vie contemporaine que ne trouble aucune ingérence archéolo-

gique; c'est, en outre, la sincérité de la représentation libre de toute trace de pose et d'affectation. La réalité a été vue par des yeux purs qui l'aiment pour elle-même sans buts secondaires, en la transfigurant lyriquement au moyen du style. C'est le style, en effet, qui imprime aux formes un caractère qui se superpose à leur réalité extérieure, la purifie et l'élève. Le style est la lumière que l'artiste répand sur les apparences, c'est l'animation et le langage de la matière muette et inerte. Une scène de la nature n'a pas de style, tant qu'elle ne devient pas une représentation picturale et poétique. Trouver le tableau dans la scène naturelle signifie donner un style à cette scène.

Pisanello est simple comme un enfant, et cette qualité enfantine est le signe de sa puissance et le caractère de son style. Son art se dissimule comme le battement du cœur dans les hommes sains. Son style est sa vie intime et facile. Comme dans les enfants, tout produit en lui un sens d'émerveillement, et son émerveillement en face du monde constitue sa forme de connaissance. Son âme se renouvelle chaque jour, sa joie devant la perpétuelle jeunesse des choses n'a pas de bornes. Les arbres, les fleurs, les animaux qu'il voit tous les jours, lui disent toujours de nouveaux mots, lui révèlent toujours quelque aspect insolite de la vie. En contemplant les formes toujours vues il peut sentir l'impression que font les apparitions nouvelles et inattendues. Or, c'est seulement à celui à qui par intervalles le monde apparaît comme un spectacle nouveau et inattendu qu'il est accordé de découvrir dans les formes la lumière des idées et de refléter cette lumière dans des créations qui échappent aux lois de la mort. L'œuvre de Pisanello ne se présente pas à nous dans une forme imprévue et mystérieuse, comme une manifestation du sublime dynamique ou esthétique, c'est-à-dire sous la forme d'un tremblement de terre ou de la Chapelle Sixtine pour ne citer qu'un chef-d'œuvre de l'art ou une expression du sublime naturel. Elle se contente d'exprimer les rêves éclos dans une âme pleine d'amour pour toutes les créatures de la terre, une imagination où se reflète sous tous ses aspects l'éclat de l'univers.

Jamais, depuis que saint François avait chanté les louanges des créatures de la terre et de l'air, on n'avait aimé les choses humbles d'un pareil amour; personne n'avait célébré les

plus modestes aspects de la nature dans un esprit plus haut et plus pur, personne n'avait su montrer aux hommes avec tant de simplicité et de clarté, dans un brin d'herbe, dans une fleur, dans une biche, dans un papillon, dans un lièvre, dans un oiseau, la lumière de la beauté et l'éternité de la vie.

***

J'ai déjà nommé Gentile da Fabriano. Le rapprochement n'est pas seulement suggéré par le fait que le peintre des Marches, avec Pisanello, représenta cet art gai et brillant qui, au début du « Quattrocento », fleurit en Italie comme une variété locale d'un style également à la mode à Paris et à Avignon, en Bohême et à la cour des ducs de Bourgogne, sur les bords de l'Adige et sur ceux du Rhin. Les contacts directs ne manquent pas, en effet, entre les deux artistes, car Pisanello, après avoir continué l'œuvre de Gentile dans la salle du Grand Conseil au Palais ducal de Venise, acheva dans la basilique de Saint-Jean de Latran à Rome l'œuvre commencée en 1427 par le peintre de Fabriano et interrompue par sa mort. De ces rapports naquirent, naturellement, des influences aisément perceptibles. *L'Annonciation* de San Fermo, par exemple, répète le type de femme incarné dans *la Madone de Gentile* qui se trouve dans la Galerie de Pérouse; certaines figures vues de face et tournées vers le ciel dans *l'Adoration des Mages* de la Galerie de Florence en rappellent d'autres, qui ont la même attitude dans le cortège des cavaliers de la fresque de Pisanello à Sainte-Anastasie de Vérone. En peignant également des figures d'hommes de convention, Antonio Pisano frise les chevelures, les barbes et les moustaches comme de petits serpents, ce qui rappelle Gentile. On pourrait multiplier les exemples. Mais chercher l'origine de tous les fragments que le génie s'est assimilés est une entreprise absolument inutile. Qu'importe si un pli, un geste, une attitude de Pisanello rappelle telle ou telle figure de Gentile da Fabriano, de Stefano da Verona ou d'autres peintres? L'iconographie n'explique rien parce que l'art est une chose que l'on ne saisit pas par des comparaisons et que l'analyse ne suffit pas à en éclaircir le mystère.

Or, l'art de Pisanello, plus libre et plus puissant, dépasse les manifestations lumineuses et sereines de Gentile. Il porte en lui une plus grande intimité de vie lyrique, un caractère musical, qui, naissant de la pure ligne, s'arrête à l'accord des couleurs et ne s'élève pas encore au degré d'une véritable symphonie, mais qui, malgré cela, apparaît déjà comme un élément purificateur et révélateur.

Sa vibrante sensibilité chromatique, son exceptionnelle richesse d'invention lui permettent de représenter les scènes sacrées comme des fables qui conduisent les hommes dans un milieu de rêve. Chaque trait se spiritualise, chaque teinte devient précieuse, chaque élément est porté au plus haut point fantastique pour soulever les images jusqu'aux plus hautes cimes de la fantasmagorie.

Ce monde irréel de cavaliers, de poupées blondes, d'animaux agiles, de couleurs gemmées, est le trésor de joie que la Nature avait donné à Pisanello et qu'il répand dans de délicates compositions décoratives, en le rendant plus beau et plus musical.

Tout cela se voit, mieux encore que dans ses autres œuvres, dans la fresque de l'église de Sainte-Anastasie, dans les dessins et dans le tableautin de la « National Gallery » qui représente *la Vision de saint Eustache.*

Ici nous sommes aux limites extrêmes de la réalisation fantastique. Dans le merveilleux décor de plantes et de rochers, les cerfs, les chiens, les oiseaux sont disposés comme des matières précieuses, comme des gemmes enchâssées sur un fond sombre. Une atmosphère de magie enveloppe la scène, où les hérons blancs qui survolent la masse mystérieuse et profonde des arbres semblent des feux follets, et où les différentes tonalités sombres s'opposent, remplissant des fonctions contraires, pour former une architecture chromatique rigoureusement préordonnée.

***

Il y a bien des années déjà que l'Administration de la Bibliothèque Nationale a pris l'heureuse initiative de divulguer la connaissance des trésors qu'elle possède, et le

succès le plus flatteur a toujours souri aux diverses expositions qui se sont succédé, tout à la fois au profit de la science et au vif plaisir des visiteurs. M. Roland-Marcel, après certains de ses prédécesseurs comme l'éminent M. Léopold Delisle, lui avait donné un grand éclat. M. Julien Cain a su continuer cette belle tradition.

De précieux manuscrits, des reliures artistiques, le Romantisme, la Révolution, les estampes et dessins de Corot, l'Exotisme colonial français, ont tour à tour attiré l'attention du grand public sur cette reine des bibliothèques, qui contient des richesses inestimables touchant l'art, l'histoire, la littérature du monde entier.

On donne ainsi la plus vaste diffusion à la connaissance de trésors des plus variés dans chaque domaine, on permet les confrontations les plus fécondes, on encourage les collectionneurs passionnés qui peuvent être demain des donateurs.

L'exposition Pisanello, parmi toutes ces expositions, restera comme une des plus belles et des plus mémorables. Aussi ne saurait-on trouver assez d'éloges pour ses organisateurs; et nous aimons à rappeler ici, à côté du nom de Julien Cain, qui en fut l'initiateur et l'animateur, celui de Jean Babelon.

Ce dernier a mis en pleine lumière un des plus grands trésors du Cabinet des médailles dont il est le conservateur : la riche série des médailles de Pisanello; et l'on a profité des inépuisables collections du Louvre pour donner un digne et précieux cadre à ces bronzes, en plaçant alentour les dessins du grand artiste.

A défaut des œuvres non transportables, soit par leur nature même comme les fresques, soit de par une décision irrévocable comme les tableaux de la National Gallery de Londres et le *Portrait de Lionello d'Este*, légué par Giovanni Morelli à la Galerie Municipale de Bergame sous la clause d'inamovibilité, la Bibliothèque Nationale a pu réunir aussi, auprès des dessins du Louvre, un grand nombre d'esquisses libéralement prêtées par des musées et par des collectionneurs, puis l'admirable *Portrait de Ginevra d'Este*, et enfin des peintures de contemporains et d'élèves comme Stefano da Verona, Giovanni Badile et d'autres encore.

C'est justement dans ses dessins et dans l'incomparable

série de ses médailles que l'artiste pisan, émigré tout jeune à Crémone, nous apparaît dans toute sa grandeur.

On a vu que, dans ses peintures, il cherche déjà de préférence des sujets où figurent des animaux : *Saint Eustache à la chasse, Saint Georges vainqueur du dragon.* Même quand le sujet l'exigerait le moins, il tire de la vie des animaux des motifs d'art. C'est ainsi que deux colombes et un agneau apparaissent dans *l'Annonciation* de S. Fermo, des papillons volent autour du profil de *Ginevra d'Este,* deux chevaux prennent part à la rencontre de Saint Georges avec Saint Antoine dans le tableau qui se trouve à Londres.

Mais c'est dans les dessins qu'éclate véritablement la joie de Pisanello animalier : des cerfs qui s'abreuvent dans des ruisseaux, des chiens plus beaux que ceux dus au pinceau d'Hubert et de Jean Van Eyck, des oiseaux qui rivalisent avec ceux qu'ont dessinés les artistes japonais, des canards, des cygnes, des pélicans, des sangliers, des ours, des mulets, des chevaux, des hérissons, des singes, des léopards. S'abandonnant à la joie que la nature répandait dans son âme, l'artiste verse à pleines mains les résultats de ses observations et de ses études dans les bois et le long des fleuves.

Jusqu'alors, et même après, les artistes, pour dessiner les animaux, se servirent de dessins qui passaient d'atelier en atelier, de main en main; on sait, par exemple, que Lorenzo Ghiberti prêta à Goro di Neroccio « le charte degli uccelli » (les papiers des oiseaux). Mais Pisanello, au lieu d'imiter les dessins d'autrui, étudie d'après nature, de sa fine pointe d'argent; il ne se contente pas de rechercher tous les détails extérieurs, l'infinie variété des gestes et des poses, mais il réussit à saisir les plus subtiles intimités des instincts. Aussi dans ses dessins, comme dans tout organisme de la nature, la matière et la forme constituent un tout absolument indissoluble.

***

Adolfo Venturi, parlant de la fresque de Sainte-Anastasie, la déclare antérieure au voyage de Pisanello à Rome, parce qu'on n'y aperçoit pas encore les éléments de l'antiquité classique.

Dans quelle peinture, pouvant lui être attribuée avec certitude, retrouve-t-on ces éléments?

Ce n'est que dans les merveilles sinon inventées, du moins introduites par lui dans les usages des cours, que Pisanello apparaît comme l'âme la plus purement hellénique de toute la Renaissance. Non pas qu'il demandât à l'art antique des fragments à recopier (s'il avait voulu, il en aurait trouvé à profusion à Venise et à Mantoue, avant même de se rendre à Rome), mais, comme les Grecs, il suivit inconsciemment la tradition de la forme immuable dans sa sereine beauté, et, comme les Grecs, il réussit à identifier le style avec l'art.

Le revers de la médaille à l'effigie de Malatesta Novello, représentant le vœu fait par le prince à la bataille de Montolmo, celui où l'on voit l'empereur Jean Paléologue à cheval, en prière devant un crucifix, l'autre dédié à Alphonse d'Aragon, qui représente une chasse au sanglier, le profil et le revers de la médaille de Cecilia Gonzaga, ne peuvent être comparés qu'aux plus admirables créations de la sculpture attique; ce sont des œuvres d'une telle perfection qu'elles émeuvent et ravissent jusqu'au fond de l'âme celui qui les contemple.

Pisanello mourut vers 1450. Les poètes l'avaient célébré; Guarino et Porcellio lui dédièrent des poésies latines; Leonardo Dati, dans un épigramme, fit allusion à cette prédilection de la poésie pour l'homme auquel la nature semblait avoir confessé son anxiété sous forme de chant : « Inter pictores nostri statuere Pisano palmam. » Après sa mort, Bartolomeo Facio exposa en ces termes le fondement poétique de l'art de Pisanello : « In pingendis formis rerum sensibusque exprimendis ingenio prope poetico putatus est ». Le préjugé rationaliste qui inspira la critique de la Renaissance fit une exception pour l'artiste auquel le rythme apparut toujours en même temps que l'idée, que le crayon, la couleur, le bronze devaient revêtir d'une forme.

Quand il mourut, il est vrai, sa peinture avait cessé d'être à la mode. Dans cet élan de création qui se manifesta au début du « Quattrocento » et qui peupla l'Italie de chefs-d'œuvre, l'art fleuri de la limpide connaissance objective chercha de plus en plus à se soustraire à l'empire de la lyrique, c'est-à-dire de l'élément subjectif de la poésie, aspira aux

formules absolues, aux vérités éternelles, pour apparaître comme la création d'un peuple et de la nature.

Mais nous répudions cette espèce de darwinisme qui a inspiré et qui inspire encore une si grande partie de la critique; celle-ci s'obstine à considérer l'art comme une évolution et à appliquer aux formes artistiques les lois qui régissent le développement biologique des formes animales. Nous ne croyons pas que la sélection naturelle et la lutte pour l'existence régissent les manifestations du génie. Nous pensons au contraire que le génie, en produisant ses chefs-d'œuvre, exprime une idée qui est toujours la même, dans la Grèce antique comme dans le monde moderne; le style qu'il emploie est parfait, aussi bien dans les frontons du temple d'Olympie que dans les sculptures des cathédrales françaises.

C'est pourquoi, à côté des miracles accomplis par Masaccio dans l'église du Carmine à Florence, par Piero della Francesca à Saint-François d'Arezzo, par Michel-Ange à la voûte de la Sixtine, par Raphaël dans les chambres du Vatican, à côté de ces chefs-d'œuvre où l'art entretient avec l'infini ce colloque sublime que Carlyle appelle « apocalypse de la nature », nous continuons à aimer l'art plein de fraîcheur, extérieur, naïf, fabuleux, de Pisanello, les nobles femmes qui ressemblent à des fées, les fleurs, les architectures aériennes et irréelles, les animaux qui ornent ce délicieux gothique, où les phantasmes poétiques vont parfois jusqu'à tuer le sens de la vie.

Aussi, après cinq siècles, son âme enfantine renaît encore dans l'éternel sourire et dans le chant éternel; son regard limpide et pur descend dans notre vie comme une pluie consolatrice qui nous ôte la mémoire de la douleur, qui nous rend les lointaines apparitions de la jeunesse et qui nous donne l'illusion du bonheur.

ARDUINO COLASANTI

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

M. Marcel Achard : *Domino.* — M. André Gide : *Œdipe.* — M. Maurice Mæterlinck : *Le miracle de saint Antoine.* — M. René Fauchois : *Prenez garde à la peinture.* — M. Jean Sarment : *Le plancher des vaches.* — M. Paul Raynal : *Au soleil de l'instinct.*

La célèbre bibliothèque de Chapeï ayant, dit-on, péri dans les flammes, sous les bombes japonaises, voici à jamais disparus les seuls documents que nous possédions sur maints visages de la très vieille Chine. Imaginez que, dans quelques siècles, une catastrophe — disons un crime — semblable venant à détruire toutes nos librairies, un seul vestige imprimé de notre époque échappe à l'anéantissement, et que ce soit la brochure de *Domino.* Alors les savants qui ont survécu interrogent ce témoignage. Heureux temps, diront-ils, que celui où cette œuvre charmante a fleuri! Il est de toute évidence que les guerres et les suites des guerres, le bruit des armes et les discours sur le désarmement n'y opprimaient point les esprits. L'amour et ses jeux, ses inventions, ses rêves y hantaient uniquement les heures! La passion y était sincère, et cependant si spirituelle qu'elle semblait, à chaque instant, s'amuser d'elle-même!

Il y a donc des ouvrages qui risquent de nous induire en erreur sur la couleur des jours où ils sont nés, parce qu'eux-mêmes ne visaient qu'à oublier leur époque et à nous en

divertir. Encore est-ce mal caractériser l'auteur de *Domino* que de lui prêter un dessein concerté d'oubli ou de divertissement. « L'évasion », une attitude tendue, volontaire, qui convenait à la génération précédente, toute étourdie encore des récents pilonnages! « L'évasion », le terme a déjà vieilli, du même pas que cet autre, si mélancolique aujourd'hui : « ancien combattant ». M. Marcel Achard, lui, ne fait nul effort pour se distraire de nos graves préoccupations; elles ne l'intéressent pas, il leur tourne le dos, du mouvement le plus gracieux et le plus naturel, comme *l'Indifférent* de Watteau, en faisant claquer ses doigts. Et c'est pour cela qu'on se précipite à ses pièces. Un comique plus gros mettrait le spectateur en défiance, car la farce est une manière de violence, une vengeance. Tandis que, en M. Marcel Achard, tout est sourires, larmes claires. Chaque soir, un nombreux public, chargé des soucis du temps et anxieux de s'en délivrer, monte, par l'ascenseur, à cet étage de *la Comédie des Champs-Élysées*, où, grâce aux prestiges d'un jeune magicien, règne un univers allégé.

Il est vrai qu'un érudit perspicace, au cas où la brochure de *Domino* serait seule à témoigner de notre époque, y pourrait découvrir plus d'indices de l'état social existant qu'on ne le suppose tout d'abord. Un docteur communiste, par exemple, stigmatiserait, en cet ouvrage, une fantaisie qui se meut dans le cadre capitaliste. — Qu'est-ce, dès le lever du rideau, que cette salariée, dite « femme de chambre » et plus anciennement « soubrette », aux ordres de ces deux bourgeoises qui manigancent un complot? Qu'est-ce que cette inégalité des fortunes, dont il est fait mention, sans cesse, au cours de l'aventure, cette faculté, pour ce « Koulak », de ruiner cet autre à sa guise? Et cette grève? Ma parole, il est question d'une grève! Que me chantiez-vous, que les signes des temps manquaient dans cette comédie! Et le personnage principal, Domino lui-même, n'est-il pas patent que ce type romanesque de vagabond n'est possible que dans une société où le travail n'était pas encore organisé, je veux dire obligatoire, et comprenez : forcé?

Eh bien, oui, le caprice d'un Marcel Achard, si aérien soit-il, abonde en postulats sociologiques ou moraux; des reflets de

notre âge troublé s'y rencontrent, et les empreintes, peut-être, de nos tares séculaires. Mais, là est le miracle, ces choses désolantes passent inaperçues en tant que telles. La baguette de l'enchanteur leur a ôté tout pouvoir d'accablement. Elles ne sont plus que le fin lattis qui soutient les pièces du feu d'artifice, un treillage invisible dans la féerie nocturne.

Surtout, ce que *Domino* atteste, d'un langage ému qui ne trompe point, c'est, n'en déplaise à ceux qui se gaussent de notre légèreté, une magnifique continuité dans notre attachement, notre dévotion à l'amour. Quand tous les peuples de la terre se dépensent en d'âpres querelles, M. Marcel Achard nous montre une femme que se disputent trois hommes, et il nous ramène à ce débat, à cet enjeu comme au seul qui compte. Avec quelle délicatesse, quelle sûreté tous les coups sont marqués, les avantages ou les écoles de tel ou tel protagoniste, sous l'œil féminin qui les juge! Certes, la filiation de M. Achard est visible. Il n'y a pas encore tout à fait cent ans que Musset composa ses premières comédies. Mais la tradition de ces combats courtois remonte beaucoup plus loin, aux temps où les chevaliers se délassaient du bris des lances en d'autres tournois, dans la chambre des dames. Ainsi, l'auteur de *Domino*, quand il paraît nous jeter, à l'étourdie, hors des sentiers sérieux, nous invite, nous, Français, à cultiver ce qu'il y a en nous d'éternel.

Je me bornerai à rappeler l'anecdote d'un ouvrage que tout Paris déjà connaît : comment une jeune femme, désireuse de détourner les soupçons de son mari, qui est sur le point de découvrir l'identité de son amant, substitue à celui-ci, grâce à une annonce publiée dans un journal, un aventurier qui se présente et accepte de remplir le rôle de soupirant. Qu'est-ce qu'il risque? Rien que d'être chassé ignominieusement et d'essuyer quelques horions, le jour où le jaloux se laissera prendre à cette feinte. Bah! on le paie pour cela! Et le stratagème sauvera l'amant qui, s'il était démasqué, serait ruiné sans pitié par le mari.

Seulement, le mari est autoritaire et violent; l'amant est lâche : Domino, le « chandelier », a tout ce qui manque aux deux autres, pour éveiller, chez une femme assez « mal commencée » (selon le mot de M. Alfred Savoir, dans *la*

Couturière de Lunéville), mieux que de l'affection conjugale et mieux qu'un caprice. Il est la dernière incarnation de l'amoureux romantique. Bien déchu, direz-vous. Quoi! Fantasio, devenu un bas aventurier? — Eh! mon Dieu, point si bas! gardez-vous de croire Domino sur parole, quand il racontera qu'il vit d'expédients, qu'il triche au jeu, et autres gentillesses. Tout cela n'est utile que pour poser la situation; c'est la convention, si l'on veut, du spectacle. N'est-il pas entendu que Domino, cédant à l'appât d'une annonce, est monté du ruisseau? Mais, puisque tout, en Domino, est noblesse d'âme, voire « espagnolisme », comme eût dit Stendhal, nous devons en conclure qu'il nous cache, tout le premier, *a priori*, sa personnalité véritable. Un seigneur, d'abord un peu gêné sous le « décrochez-moi ça » du sans-travail, puis vite impeccable en habit de soirée : nous te connaissons, beau masque!

Dans l'agencement des épisodes M. Marcel Achard fait preuve d'une étonnante dextérité. Il y a même là une fertilité d'invention technique, assez inattendue chez un auteur qui, jusqu'ici, nous avait conquis presque uniquement par son charme. Comme le métier, dans *Domino*, ne paralyse en rien cette spontanéité vive de cœur et d'esprit, ces élans de tendresse moqueuse qui font le meilleur Achard, nous ne parlerons pas, cette fois, d'un excès d'habileté. Mais nous signalons le péril.

La vertu inimitable de l'ouvrage, ainsi que de maint autre du même auteur, il la faut chercher dans les tons changeants, moirés d'un dialogue qui passe de la drôlerie à la câlinerie, de la caresse au trait, et, de nouveau, de la malice à la douceur, comme chatoient les nuances du jour sur la gorge des pigeons. Rien de sentimental, jamais, au sens fade du mot. Nulle passion déchaînée, non plus; une grande ferveur ingénue, plutôt, qui est comme l'amour de l'amour.

Dans ces rôles de coquette sensible, d'où l'extrême de l'ardeur est banni, mademoiselle Valentine Tessier est supérieure. M. Pierre Renoir, dans le personnage du mari, montre son autorité habituelle. M. Jouvet est Domino. M. Jouvet, par l'expression du visage, des yeux, des mains, de tout le corps, est un grand comédien, mais par sa diction saccadée, sa volubilite souvent incompréhensible, il a le fâcheux d'un

acteur qui s'entête dans un défaut. Je n'ai pu démêler si la gaucherie de M. Devalde, l'amant, était due à une timidité naturelle, à un trac sincère ou à l'interprétation qu'il a composée de son piètre héros.

M. André Gide sera donc toujours en lutte avec la Divinité! Il n'est pas d'athée moins tranquille. Mais, par un singulier artifice, il a entrepris d'affirmer la suprématie de l'Homme en reprenant le vieux mythe d'Œdipe, le mythe entre tous qui est bien de la destinée humaine la dérision la plus atroce. Dès lors, la contradiction est flagrante. Libre au fils de Laïus, tant qu'il ignore de quelles puissances il fut le jouet, d'ironiser sur les dieux. Mais quand la révélation le saisit, force lui est de changer de ton. C'est Tirésias, à partir de cet instant, qui l'emporte. Œdipe lui-même, par sa frénésie dernière, le reconnaît implicitement, quoiqu'il prétende qu'il a voulu châtier ses yeux qui n'avaient pas su l'éclairer, et quoique Tirésias, qui fait vraiment trop le difficile, l'accuse d'avoir agi encore par orgueil. Le spectacle comporte donc deux parties opposées : celle de la négation (ou plutôt de la nargue, car M. Gide raille, et la raillerie suppose une présence adverse) et celle du malheur, où la voix négatrice est balayée par le souffle effrayant. La première partie seule est gidienne. M. Gide, en dépit de ses ruses savantes, de sa cautèle dialectique, ne parvient pas à insérer sa pensée dans l'épilogue du drame. Le tourbillon que Sophocle à l'aise habitait, le repousse violemment. Mais pourquoi ce moderne sans superstition, ce prince de l'incrédulité, a-t-il montré tant de révérence envers une fable ancienne? Puisqu'il ne se gênait pas de prêter à Étéocle et à Polynice des désirs incestueux pour leurs sœurs, qu'est-ce qui l'a donc retenu de changer l'histoire même d'Œdipe, en substituant à la barbarie du dénouement traditionnel une fin plus gidienne? Selon cette nouvelle version, qu'il est permis d'imaginer, Œdipe ne se crèverait plus les yeux. Pas si bête! Il commencerait par faire coffrer Tirésias, ou plutôt par l'éliminer « moscoutairement ». Puis il réfléchirait avec calme : « Mon irresponsabilité, dans cet imbroglio, est entière. Pour déjouer les dieux, en admettant qu'ils existent, il me suffit d'avoir le sentiment intime de mon

innocence. Évidemment, après ce scandale, faire chambre commune avec Jocaste, c'est un peu délicat... » Œdipe en serait là de sa méditation, quand on viendrait lui apprendre que Jocaste s'est pendue. « Allons! dirait-il, voilà qui arrange tout! Ma pauvre mère avait encore des préjugés. D'où ce geste regrettable, qui néanmoins me délivre. Parlons franc : elle prenait de l'âge. Une vierge de quinze ans fera mieux mon affaire... A moins que... pourquoi pas?... »

Un mot maintenant de l'interprétation. Quelle chose curieuse que du Gide sur les planches! Le Gide est si purement intellectuel, qu'encore qu'il abonde en rythmes divers et en coupes variées, comme une poésie nombreuse, c'est une musique de signes abstraits, une musique du silence. Sans doute, de merveilleuses harmonies sont celées en ce style parfait, mais, pour les délivrer, le bon moyen de lire le texte est de le lire des yeux. Alors, nulle note n'ébranle l'air, mais toute une sonate chante à l'oreille intérieure. C'est M. Gide qui a dit de la langue française qu'elle est un piano sans pédales. J'irai plus loin en ce qui le concerne : je soutiens que la réalisation matérielle du son dérange, quand on le lit à haute voix, et à plus forte raison quand on le déclame, les cadences subtiles de sa syntaxe; la grossièreté du son physique empêche l'éclosion de sonorités plus précieuses, celles qui perlent dans l'âme, comme la rosée sur la feuille.

Un texte gidien en proie à l'acteur, à la vocifération, à la grimace, est bientôt déchiré, mastiqué, englouti. Il disparaît entièrement et nous ne voyons plus que le comédien qui s'acharne à détruire ce qu'il croit exprimer. Entre la pensée de l'auteur et nous, entre ce qui, dans le livre, était jeu impondérable et notre perception du moment, notre perception de spectateurs, d'autres épaisseurs encore s'interposent : le tréteau, la toile peinte, l'éclairage, les costumes, cette pourpre misérable d'une toge de théâtre...

M. Pitoëff est un artiste original. Nous l'admirons beaucoup, en ce sens qu'il nous manquerait si nous ne l'avions pas. Mais il est trop intelligent pour ne pas nous permettre une critique. Certes, il ne pouvait faire que Gide fût à sa place sur une scène, seulement il aurait pu ne pas accentuer les incompatibilités entre Gide et la scène. Or, il a joué du Gide, comme il

eût joué du Shaw. Dans la première partie du spectacle surtout, la partie proprement gidienne, il a prêté à Œdipe, qui représente ici l'esprit d'ironie en son acception la plus haute, un masque hilare et bouffon.

Est-ce par une innocente malice anticléricale que M. Jean Hort (l'un des meilleurs éléments de la compagnie Pitoëff) a déguisé son Tirésias en moine espagnol?

Une grosse farce macabre de M. Maurice Mæterlinck : *le Miracle de saint Antoine*, terminait la soirée, à *l'Avenue*. Madame Pitoëff y transpose curieusement, dans sa peinture d'une vieille servante flamande, toutes les observations profondes qu'il lui fut donné jadis de faire de la paysanne russe, l'humble, rusée et douce « baba ». Mais l'on se demande si la célébrité « mondiale » d'un auteur confère du lustre à une œuvre médiocre ou si elle ne l'écrase point.

Prenez garde à la peinture, la comédie satirique de M. René Fauchois, au *Théâtre des Mathurins*, a de l'animation, de la gaieté, de l'esprit. Elle est très habilement faite, allégrement menée. L'auteur connaît son métier et son public. Il joue de l'un et de l'autre. Voilà bien des qualités. Pourtant le meilleur de l'ouvrage, la marque qui le distingue de la pièce « boulevardière » simplement agréable, c'est la justesse. Ce petit mot, pour peu qu'on le développe, on s'apercevra de tout ce qu'il contient. Il suppose un milieu observé, des personnages authentiques, un style direct, des traits plaisants qui sont des traits de caractère. On n'en finirait pas d'énumérer.

En outre, M. Fauchois a du cœur. Certainement, l'ouvrage eut pour point de départ une émotion sincère. Le fait que l'auteur a situé son action en Provence nous porte à croire que c'est à la destinée malheureuse du peintre Van Gogh qu'il a songé. Le grand artiste qui a vécu obscur, misérable, et dont les marchands se disputent les œuvres après sa mort, ce pourrait être un thème fort noir. Mais M. Fauchois s'est proposé de flageller nos mœurs en riant, selon la bonne et antique formule. Il a donc imaginé, dans un petit canton du Midi, la famille d'un médecin de campagne assez besogneux, lequel, jadis, a vaguement protégé et soigné, sans croire une

seconde à son génie, le pauvre peintre disparu, lors des séjours que celui-ci faisait dans la contrée. En guise d'honoraires et par amitié, l'artiste donnait au docteur des toiles que l'autre reléguait au grenier. Ces tableaux aujourd'hui valent de l'or. Marchands, agioteurs, aigrefins, faussaires — et derrière eux, sous les traits de l'auteur lui-même, le critique désintéressé qui a lancé dans la circulation cette gloire posthume — accourent vers la bourgade fameuse. L'effet d'explosion causé par l'événement dans la famille du médecin, les réactions diverses du groupe : père, mère, filles, servante, à l'étonnante nouvelle, tel est le centre du jeu.

La pièce est très bien jouée, « enlevée », comme on dit, par toute la troupe. Mais il faut féliciter singulièrement M. Aquistapace. Il rappelle M. Raimu jusque par le physique, et reste pourtant personnel. Nous devons, en outre, au spectacle la révélation d'une ingénue comique : mademoiselle Clody.

Je ne sais toutefois si M. Fauchois a agi prudemment en faisant appel encore au pittoresque méridional et à l' « assent » de Marseille. Même quand ses notations de ce milieu sont originales, même quand la vérité de ses galéjades lui appartient en propre, le public en reporte quelque peu le mérite à M. Pagnol, comme s'il ne croissait d'ail qu'au jardin de *Marius* et de *Fanny*. Injustice inévitable, tout grand succès créant un poncif.

M. Jean Sarment a dans l'âme je ne sais quels indicibles regrets : regrets de ce qui aurait pu être et de ce qui n'a pas été, de toutes les tentatives manquées pour fixer l'impossible, regret des jours et des visages, regret de regretter si fort, bref, regret d'être au monde et d'être soi-même. Il en a gros sur le cœur, comme disent les bonnes gens, et de ce poids n'arrive point à se délivrer. Chacune de ses œuvres pourrait être comparée au biais que prend le psychanalyste pour atteindre, chez son malade, le foyer de l'abcès moral qui corrompt la vie intérieure. Avec cette différence que notre poète est à la fois le docteur et le patient. Et comme, de surcroît, il joue lui-même ses pièces, nous le voyons, en chair et en os, se livrer sur sa personne, sourire aux lèvres et jarret tendu, à ces investigations douloureuses. Peut-être cet anxieux

aura-t-il trouvé le repos, extirpé le bourbillon psychique, le jour où la séduction partout répandue dans son charmant théâtre se concentrera tout entière en un chef-d'œuvre.

Pour l'instant, il continue de se chercher cruellement, je veux dire de fouiller sa plaie. Son dernier ouvrage est une nouvelle phase de ce traitement impitoyable qu'il s'administre en public. Le héros est le même toujours, c'est le don Juan bourgeois, le jeune amant fringant et piaffant, le sentimental insensible, le dandy à la voix tendre et au cœur sec. Mais insensibilité, sécheresse n'excluent pas, chez le personnage, les élans, ni les larmes, car l'être, au fond, n'est pas dur, il n'est même pas très méchant : il est seulement d'un égoïsme achevé. Quand l'égoïsme s'allie à l'instabilité dans le désir, au caprice, à la nonchalance d'un caractère vite ennuyé de ses conquêtes et de soi, il n'est point de passion, point de grand amour possible. La vie se passe, non à aimer, mais à rêver d'aimer, et à faire souffrir.

Le plancher des vaches! Il y a, de la part d'un poète, quelque chose de rageur dans la vulgarité voulue de ce titre. C'est un terme de marin, mais transposé. L'antithèse ici n'est pas entre la mer et la terre, elle est entre l'océan du songe et la réalité. C'est, sous une autre forme, le mépris de Baudelaire pour

Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

Sauf que, par « l'action », il faut entendre, dans l'espèce, la platitude des situations auxquelles aboutit fatalement toute ivresse amoureuse, la grisaille des lendemains de bonnes fortunes, le bâillement incoercible, les regards vers la fenêtre, vers la porte.

Mais comme l'auteur n'est plus un adolescent, son héros a lui-même perdu, semble-t-il, l'ingénuité de la jeunesse, la fraîcheur d'illusions que, naguère, il retrouvait, au début de chaque aventure nouvelle. Il est moins d'humeur, maintenant, à s'attarder aux préliminaires de la volupté. Fini de chanter la romance! Il est pressé d'aller au but. Et si quelque timidité, tout à coup, paralyse encore son audace, il sait le moyen de fouetter d'alcool cette pudeur ridicule, ce dernier reste d'enfance. Ainsi dépouillé des hésitations qui faisaient une part de son charme, rendu âpre, non par l'impatience de

l'espérance, mais par l'énervement de la déception pressentie dans la convoitise même, le pauvre séducteur peut paraître odieux, quelquefois. M. Sarment ne se prive pas de le montrer tel. Il n'a pour son double supposé aucun ménagement. Exhibition et fustigation qui sont, j'imagine, le point extrême de la cure, son aboutissement héroïque.

La peinture désabusée du couple amoureux a presque toujours pour fond, chez l'auteur, le libre jeu des camaraderies masculines. Des jeunes gens en partie fine, « en bombe », comme on disait, dans une auberge normande ou dans un restaurant des environs de New-York, cela compose une atmosphère où M. Sarment se plaît à revenir, peut-être parce qu'il y rejoint d'anciens rêves.

Mademoiselle Marguerite Valmond fait preuve d'infiniment de tact et de grâce touchante dans un rôle difficile. MM. Marco Morins et Henri Crémieux sont d'un pittoresque amusant, observé sur le vif.

Brigitte est la maîtresse de Rémi. Rémi a un frère : Alban. Rémi et Alban sont tendrement unis. Ils habitent deux appartements contigus, reliés par un salon commun, lequel est le lieu du drame, le terrain du combat.

Alban, qui aime Brigitte en secret, revient après un mois d'absence. Il rencontre Brigitte sur le *ring*. Brigitte lui dit qu'elle l'aime. Il encaisse, sans tiquer. Brigitte sort. Rémi la remplace sur le *ring*. Il dit à Alban qu'il est excédé de Brigitte et le prie de le lui faire comprendre. Alban, de joie, tique à peine. Il s'acquitte de sa mission. Le voilà libre d'aimer Brigitte. Mais Brigitte, qui était prête à trahir Rémi, est suffoquée que Rémi la plaque. La joie d'Alban la blesse, l'irrite, elle l'envoie dans les cordes, puis révèle à Rémi qu'Alban est amoureux d'elle. Rémi tique à peine. Puisqu'il n'aime plus! Tout de même, c'est un peu raide. Enfin, il encaisse. Explication loyale entre les deux frères. Rémi assure que rien n'est changé dans son cœur. Donc Alban peut aimer sans remords. Mais Alban est furieux que Brigitte l'ait repoussé, et furieux qu'elle ait livré son secret à Rémi. Il jure de se venger, et de venger son frère, qui n'en demande pas tant : il se fera aimer de Brigitte, puis la rejettera. Alban

et Brigitte s'affrontent, en présence de Rémi, passé au rôle d'arbitre. Brigitte, menton haut, lèvre retroussée, siffle vers Alban son mépris. Alban dans les cordes. Mais il se redresse, attaque à son tour. Il dit à Brigitte qu'elle ment, qu'elle l'adore. L'arbitre est un peu gêné, car Alban a frappé juste. Brigitte est *groggy*. L'arbitre est pris de pitié. Il demande grâce pour elle. Alban et Brigitte se serrent la main. Match nul.

La deuxième rencontre est plus confuse. Elle a lieu quelques semaines plus tard, entre Alban et Brigitte. Toujours le même salon, le même *ring*, sous la même lumière dure. Nul serviteur. Les trois portes qu'il faut, pour marquer la sortie vers le dehors et les sorties vers les deux appartements contigus. L'embrasure d'une fenêtre figure le coin où les champions titubants se laissent choir pendant les pauses. Le mobilier strictement nécessaire pour faciliter une conversation, rapprocher une bouche d'une oreille, appuyer un geste. Brigitte, par vanité, a reconquis Rémi. Cela lui fut facile, l'amour avoué d'Alban pour Brigitte et l'amour, quoique nié, de Brigitte pour Alban ayant réveillé les désirs de Rémi. Afin de reprendre ses avantages, Rémi est allé jusqu'à trahir les confidences de son frère, il en a plaisanté avec sa maîtresse. C'est Brigitte elle-même qui l'apprend à Alban. Alban tique à peine. Mais Brigitte confesse à Alban qu'elle est près de l'aimer à nouveau. Alban plisse les paupières, puis se cale dans un fauteuil et reste impénétrable. Alors Brigitte s'assied en face de lui. Une table les sépare. Brigitte courbe son corps comme une liane, allonge sur la table ses bras purs, tend vers Alban ses deux mains rassemblées en forme de coupe (selon le dessin des vases grecs et la meilleure tradition du Conservatoire) et dit : « Qui es-tu? » Le public se pose la même question.

Quelques jours encore ont passé, mais le salon, comme une formule abstraite, est resté identique à lui-même. Nulle poussière, mais service invisible. Rémi, pour la seconde fois, s'est détaché de Brigitte. Il en donne l'assurance à Alban. Alban préfère cela, bien qu'il se considère comme dispensé de tout ménagement envers son frère, qui s'est moqué de lui avec Brigitte. Alors, l'heure de la vengeance a sonné. Brigitte avoue à Alban qu'elle l'adore, qu'elle ne peut vivre sans lui. Il feint de l'écouter, puis, brusquement, l'envoie dans les

cordes. Lui ne l'aime pas, qu'elle s'en aille! Tout cela devant un Rémi non plus troublé, mais scandalisé par tant de dureté. Brigitte vaincue n'a qu'à disparaître. Elle accepte son sort. Elle se tuera. Rémi, au nom de l'humanité, supplie Alban de la retenir. Brigitte, au nom de son amour, supplie Alban de la laisser mourir. Elle a besoin qu'il triomphe, c'est-à-dire qu'elle meure, pour qu'elle soit sûre qu'il était plus fort qu'elle, donc digne d'être aimé d'elle. Les larmes du faible Rémi, cependant, touchent le cœur d'Alban. Celui-ci pardonne, et Brigitte, qui gagne ainsi d'échapper à la mort, mais qui perd la suprême et la plus sublime raison qui lui restait d'aimer, soupire : « Quel dommage! »

M. Paul Raynal a intitulé sa pièce : *Au soleil de l'instinct.* L'instinct est peut-être le ressort caché du débat, mais prétendre qu'il se montre ici à nu, en plein soleil, c'est abuser des mots. Autant vaudrait changer le titre de *la Princesse de Clèves* et y substituer : *la Bacchante.* Non, ce que l'auteur nous invite à déchiffrer, ce ne sont ni des désirs, ni même des sentiments, mais leur transcription algébrique. Ce qu'on nous fait voir, c'est ce que deviennent les mouvements de la chair et de l'âme, quand ils sont happés, triturés, tréfilés par les machines-outils de la raison raisonnante, qui transformeraient en syllogismes les cris mêmes de la volupté.

Il ne m'a jamais paru que M. Raynal écrivît naturellement bien, comme madame de la Fayette, par exemple. Il a moins de style que de rhétorique. Sa langue foisonne de vers blancs ce qui, en prose, est toujours un signe fâcheux. La pièce finit même par une phrase extraordinaire : « La pauvre maman nous aimait pareils. » Cela, c'est du style concierge.

L'ouvrage est aussi bien joué qu'il est possible. Surtout par la jolie mademoiselle Ducaux et par M. Prélier, qui tient le rôle de Rémi. M. Clariond a certes beaucoup d'art, mais quel étrange amoureux! Je lui trouve la flamme d'un prêtre damné. Un Claude Frollo, en veston. Ai-je tort?

Je parlerai la prochaine fois de *la Belle au bois,* le joli conte féerique de M. Jules Supervielle, à *l'Avenue.*

FRANÇOIS PORCHÉ

LES TENDANCES ET LES BUTS

DE LA

CHIRURGIE MODERNE

Il y a cinquante ans, à peu près, que la chirurgie dite « moderne » a fait, à grand fracas, son entrée dans le monde : c'est peu, pour une entreprise humaine de quelque envergure. Mais elle a marché d'un tel pas, elle a réalisé de si vastes desseins, que nous croyons discerner en son épanouissement — déjà! — les grâces lourdes d'une maturité.

Cinquante ans... soixante, peut-être : l'âge de la gravité et des « bonnes œuvres ». L'âge, aussi, où l'on se tourne volontiers vers son passé...

Rappelons-nous donc! Du premier coup, la chirurgie avait changé — tout bonnement — l'aspect extérieur de l'existence. Chaque année, chaque jour, augmentaient son action et son prestige. Ses progrès étaient insolents et bien réels.

C'était une force nouvelle qui venait d'apparaître sur la terre, avec une soudaineté dont ne subsistait nul autre exemple; car aucune science, aucun art, n'avait fait irruption aussi inopinément, aussi brutalement. Pas de tâtonnements, pas d'hésitation : des sauts vertigineux. Ce qui paraissait, un moment, impossible ou dangereux, tombait, le jour d'après, aux mains de timides suiveurs.

Ce fut une belle époque pour les chefs imaginatifs et hardis : « Pourquoi n'essayerais-je pas... » Pourquoi pas, en effet? On gagnait à tout coup, ou presque.

Lister, Péan, Ollier, Lucas-Championnière, Billroth, Mac Burney, Terrier, Lawson-Tait, et cent autres, se divertissaient tous les jours à multiplier les prodiges.

Et le public tremblait, béait, et adorait.

S'étonnera-t-on que la chirurgie, triomphante et adulée, riche d'acquisitions certaines et de possibilités infinies, et tirée brusquement d'une médiocrité séculaire, n'ait pas toujours, en ces heures de fièvre, montré trop de modestie, ni même de réserve? Elle était, à vrai dire, enivrée d'elle-même, et volontiers s'adorait comme une fin en soi. — « Les ovaires tombent comme des noix qu'on gaule », s'écriait un maître enthousiaste et jovial. — « La beauté?... la beauté, mais c'est un ventre ouvert, avec beaucoup de pinces dedans », renchérissait le héros, caricatural mais représentatif, de Mirbeau.

Comme tout cela nous paraît maintenant lointain, étranger, oublié!...

C'est que la chirurgie, grâce au ciel, et aux efforts de nos prédécesseurs, a réussi enfin à fixer ses possibilités et ses limites; elle a refréné les excès de ses adeptes trop fervents; elle a pris une conscience vraie d'elle-même. En un mot, elle s'est assagie. Et si elle ne donne plus le spectacle d'une force joyeuse et parfois désordonnée, des vertus nouvelles lui sont acquises, qui sont : la pondération, le dédain des vains étalages, la gravité. Je me ferai peut-être comprendre en rappelant qu'il y a vingt ans à peine, beaucoup admiraient de bonne foi les gestes de chirurgie brillants et rapides, ce qu'on appelait le « brio ». Une opération était un spectacle émouvant, plus ou moins réussi suivant la maestria extérieure de l'exécutant : tandis qu'à l'heure actuelle on apprécie surtout la bonne exécution de l'ouvrage, la sécurité de la technique, le sens de la mesure dans les décisions. On ne regarde plus la pendule; on se soucie peu que monsieur Un Tel soit capable de battre des records et d'effarer la galerie. Une seule chose compte : le résultat.

Il a fallu, pour en arriver à ce point, plus de travail et de talent qu'on ne pourrait croire.

Réduire à une stricte discipline chaque geste, imposer une méthode générale, dépouiller la technique de tout ce qui est

parade inutile, ce n'était pas une petite affaire. Mais combien nous avons gagné en sécurité! Et quels avantages inattendus! C'est ainsi qu'on gagne du temps, beaucoup de temps, depuis qu'on ne recherche plus la rapidité : ce qui n'a rien de surprenant, car on poursuit méthodiquement et dans le calme la besogne entreprise, et il n'est plus nécessaire d'y revenir après coup.

Cette chirurgie, si heureusement modifiée, est une œuvre récente, une œuvre en très grande partie française, à laquelle resteront attachés les noms de Quénu, d'Hartmann, de Gosset, de Pierre Duval, de Lecène, de Cunéo, etc.

En même temps, l'art des opérations a cessé de demeurer l'apanage de quelques prédestinés : ayant perdu son air de mystère et de prestidigitation, il était fatal qu'il devînt accessible à un plus grand nombre. C'était là une nécessité, d'ailleurs, car les exigences pratiques croissaient à mesure que s'étendait le champ de la chirurgie; les sous-préfectures, déjà, réclamaient leur opérateur : ce sont maintenant les chefs-lieux de canton. Et puis, la guerre a éclaté, et il a fallu, bon gré, mal gré, vulgariser à outrance, et j'imagine qu'alors plusieurs de nos Maîtres ont frémi... Bien à tort, car il faut bien dire (et cela est à la louange de ces Maîtres) que le résultat a été inespéré, et mieux que brillant.

Et maintenant, je vois, tout autour de la ville où j'écris ces lignes, des bourgades pourvues de cliniques où l'on fait de belle et bonne besogne.

Donc, la chirurgie s'est vulgarisée, en même temps qu'elle se dépouillait de son allure forcément un peu aventureuse d'autrefois. Et il n'y a là que de quoi nous réjouir : nous sommes à la période des réalisations, des vastes bénéfices; nous recueillons, sans gloire, mais sans trop de peine, l'héritage égué par nos aînés, les fruits de leurs travaux, de leur hardiesse, de leur imagination, de leur foi...

Oui, tout cela devrait nous contenter. Pourquoi donc la chirurgie n'a-t-elle plus cette mine d'alacrité un peu insolente qui ne lui allait pas trop mal, il y a un quart de siècle? Eh, mon Dieu, c'est précisément parce qu'elle a réalisé la plupart de ses rêves d'alors, et trop rapidement, peut-être. Elle cherche ce qu'elle pourrait bien entreprendre, et il lui vient des regrets

d'être si parfaitement comblée, comme à ces gens retirés trop tôt des affaires, qui bâillent dans leurs châteaux.

Oui, la chirurgie a l'air, en ce moment, de souffrir d'un marasme qu'elle n'a point prévu, certes, aux temps de ses grandes conquêtes. Exemple : il y a, tous les ans, un *Congrès de Chirurgie* où l'on étudie une ou plusieurs grandes questions choisies d'avance : c'étaient là, jusqu'à l'heure actuelle, des occasions de mises au point difficiles, de controverses, d'études fécondes. Or, si extravagante que la chose puisse paraître, il semble qu'on ne trouve plus d'aliment à discussions, de questions dignes de susciter un mouvement réel d'intérêt; il faut en revenir à des sujets battus et rebattus, et il n'est pas très étonnant que tout cela prenne une tournure un peu morne.

Toute entreprise humaine, trop bien réalisée, est, par cela même, sous la menace de la destruction.

***

Est-ce à dire qu'il n'y ait plus rien à espérer des progrès de la chirurgie? S'arrêter à cette idée serait pure folie; car il suffit de songer aux maux effroyables qui règnent encore sur cette terre pour être assuré que la nécessité, mère des arts, obligera les chercheurs à s'acharner plus que jamais à la solution de mille problèmes.

Seulement, il faudra, pour ce renouveau et ce rebondissement, un fait inconnu, actuellement imprévisible, mais qui, selon toute apparence, sera *extérieur* à la chirurgie.

Pour s'en convaincre, il suffit de tourner les yeux vers le passé.

La chirurgie moderne est un art appliqué, un art dominé par des influences scientifiques assez complexes.

Autrefois, lorsque la chirurgie n'était que la chirurgie tout court, le chirurgien n'était lui-même qu'un assez pauvre homme, de moyens limités, et d'ambitions restreintes.

Ce qui a déterminé l'élévation prestigieuse de l'opérateur, ce n'est point une modification interne et voulue de ses méthodes classiques, c'est une révolution biologique bien

indépendante de sa volonté et de sa plus lointaine compétence. Il doit ne jamais perdre, à cet égard, le sentiment de sa dépendance très étroite, et se rappeler modestement que l'impulsion lui est venue d'ailleurs. Toute autre attitude serait absurde. Que penseriez-vous d'un syndicat de carrossiers, qui s'émerveillerait de son propre génie et crierait au miracle, parce que la fabrication de conduites intérieures et de torpédos marque un progrès sur la chaise de poste et la diligence?

La physique, la chimie, la biologie, Pasteur, ont crée la chirurgie moderne, tout le monde sait cela.

Mais la chirurgie semble bien avoir épuisé, pour son compte, les ressources offertes par le système pastorien, sans être, pour cela, parvenue à la perfection.

Eh bien! puisque notre art est encore plein de lacunes et d'insuffisances, puisque, d'autre part, il semble manifester aujourd'hui quelque lassitude et souffler un peu, il n'est peut-être pas inutile de nous demander quel est son avenir, quels sont pour lui les éléments éventuels d'un nouveau progrès.

Il me paraît assez évident que la meilleure façon de supputer l'avancement d'une connaissance, quelle qu'elle soit, est de préciser les choses qui lui font défaut : nous n'aurons ici que l'embarras du choix. Car, au risque de contrister quelques bonnes âmes de chirurgiens, j'affirme que la chirurgie actuelle, malgré son ascension ininterrompue d'un demi-siècle, malgré les services incomparables qu'elle rend chaque jour, est encore un ensemble assez peu cohérent, parfaitement empirique, et dont l'esprit barbare a bien des chances d'être un sujet de stupeur pour les générations futures.

Nos petits-neveux frémiront, je n'en doute point, au souvenir des dépeçages qui, tous les jours, dans toutes les capitales, dans les plus modestes bourgades, et jusqu'au fond des campagnes, ensanglantent littéralement notre époque; c'est là un pis aller, on en conviendra, un pis aller dont il faut bien s'accommoder jusqu'à nouvel ordre.

De là à la perfection, il y a de la marge encore.

***

Voyons d'abord ce qu'il y a de plus facile à juger : les outils.

Il est de toute évidence que notre instrumentation est encore rudimentaire. J'ai fait autrefois cette remarque, que les pinces, les ciseaux, les curettes, découverts dans les ruines de Pompéi, ne dépareraient pas sensiblement notre arsenal et que nos cisailles, nos trépans, sont bien incapables d'éblouir seulement un apprenti mécanicien. Je prophétisais sans grand mérite, à ce propos, l'utilisation, dans un avenir très prochain, de l'électricité sous toutes ses formes pour la rénovation de notre outillage barbare. Dix ans ont passé depuis, qui ont vu s'étendre l'action des scies et trépans à moteur, se généraliser l'endoscopie, et naître le bistouri électrique.

Je ne nierai point, en conséquence, que de tels progrès de détail soient encore possibles, puisque nous en voyons se produire tous les jours : ils ne sont certes point à dédaigner. C'est à eux qu'on doit la réalisation de certaines opérations, autrefois interdites, en particulier d'opérations délicates et fort spéciales qui portent sur le système nerveux. On enlève aujourd'hui, grâce à des instrumentations perfectionnées, grâce à des conditions de milieu plus favorables, des tumeurs du cerveau et de la moelle épinière qui échappaient, il n'y a pas bien longtemps encore, à toute action médicale. Je pourrais citer d'autres exemples. Mais à quoi bon? Je n'ai à convaincre personne. Convenons simplement que tant que nous n'aurons pas d'autres armes, il faudra bien nous servir de nos armes actuelles, que nous aurons le devoir d'apprendre à nous en servir mieux, de les perfectionner si possible. Car il serait inconcevable, tout de même, qu'une science, ou un art, se figeât dans une immobilité absolue. Il ne peut pas ne pas y avoir de progrès. Mais les progrès dont je viens de parler ont un caractère parcellaire, et n'auront sans doute nullement le pouvoir de transformer *l'essence* même de la chirurgie. Dans l'ordre si étroitement matériel de l'instrumentation et de la technique pure, une évolution a fatalement des limites trop visibles; ce que l'on peut attendre de cette évo-

lution n'est que *provisoire*, et je crois, pour ma part, que les vraies solutions sont ailleurs.

***

Le grief essentiel que l'on fait à la chirurgie, dans son aspect actuel, est d'être, trop souvent, mutilante.

Que l'amputation d'un membre, que l'ablation d'un organe soient parfois des actes sauveurs, qui n'en conviendra point? Mais est-ce là un idéal?

Et n'y a-t-il pas mieux à espérer? Voyez ce qui se passe dans le traitement chirurgical des tumeurs. J'ai la conviction (toute personnelle) que l'opération précoce des tumeurs, malignes ou non, est notre meilleure ressource actuelle : car elle guérit souvent, et même très souvent, et jusque dans les cas les plus sévères. Mais à quel prix? Cet homme, sauvé du fléau, sera, jusqu'à sa mort, un infirme; cette femme, délivrée de son fibrome, ne sera plus une femme... Qui aurait le cœur de voir dans un progrès réel, mais payé si chèrement, autre chose qu'une étape?

J'ai le devoir de reconnaître que l'aversion pour le geste mutilant, même inéluctable, est de plus en plus visible chez la plupart des chirurgiens. On voit grandir une *tendance conservatrice*, inspirée de très nobles motifs. Beaucoup s'efforcent, au prix de quelques déboires possibles, de réduire au minimum l'étendue du sacrifice; au lieu d'emporter largement tout ce qui est ou peut paraître atteint, ils « rasent » le mal au plus près, conservent des débris, font un sort à des rognures d'organes. Telle femme, débarrassée de son fibrome, conservera un bout de matrice, une réminiscence d'ovaire..., et, les dieux aidant, aura lieu de s'en réjouir.

Bien que je ne pense pas, personnellement, que ce souci conservateur soit exempt de dangers et doive d'ailleurs nous mener bien loin, je ne puis m'empêcher de l'interpréter comme le signe d'une évolution heureuse. Ce n'est peut-être pas *comme cela* qu'on atteindra le but visé; mais c'est déjà beaucoup qu'on ait l'ambition de l'atteindre.

Dans un ordre d'idées analogue, la tendance conservatrice a trouvé des éléments d'appui inattendus dans la vacci-

nation, les sérums, les rayons X, le radium. Ici, la chirurgie travaille, en somme, à sa propre suppression, car, si les rayons, les vaccins, etc., agissent vraiment et totalement un jour, l'opération n'aura plus de raison d'être, du moins dans un grand nombre de circonstances : ce qui nous paraît être, comme nous le verrons plus loin, l'idéal vers lequel doit tendre, fort paradoxalement, la chirurgie moderne. Mais, là encore, je ne crois pas que les résultats soient, dans l'ensemble, de nature à nous satisfaire, ni même que nous ayons la certitude d'être sur la bonne voie : j'en donnerai par la suite les raisons.

Pouvons-nous, en attendant, atténuer les dégâts que nous avons été obligés de causer? Ne savons-nous pas encore remplacer un organe sacrifié? En un mot, si notre chirurgie n'est pas toujours *conservatrice*, peut-elle, du moins, se faire efficacement *réparatrice*? Oui, dans quelques circonstances très simples, très élémentaires. Non, s'il est question de greffer des organes entiers. Mais nul doute que cet art, encore dans les limbes et qui ne dépasse nullement celui des éleveurs, ne soit appelé à grandir prodigieusement quelque jour.

***

Autre grief : la chirurgie ne solde pas seulement la rançon de ses succès par des mutilations, par de la douleur. Elle comporte, elle exige encore, avec d'imprévisibles caprices, des sacrifices de vies humaines. Je ne parle pas des moribonds qu'une opération ne peut sauver, et dont la fin est précipitée par la chirurgie; je songe seulement à ces effroyables cataclysmes qui, sans raison apparente, très exceptionnellement par bonheur, succèdent à des opérations bénignes, simples, bien préparées et bien conduites... Cela, c'est la grande tristesse des plus grands maîtres, c'est ce contre quoi ils ne peuvent rien... Je n'en connais pas un qui, une ou plusieurs fois dans sa vie, n'ait été désemparé par un tel malheur, un malheur dont on ne peut même pas tirer un enseignement, un malheur désolant et stérile... Et quoi que l'on ait tenté jusqu'ici, il y a là un inconnu, une part du Destin, qu'on n'a

pu réduire, et devant quoi s'avèrent impuissants le savoir, la prudence, la sagesse, et toutes les lois et tous les juges...

Que dire, à ce sujet, de nos méthodes certainement très merveilleuses d'anesthésie? Elles contiennent le meilleur et, très exceptionnellement, le pire. Pareillement, elles sont génératrices d'épouvante et de consolation. « ... Vous m'endormirez, au moins... », puis : « Ne m'endormez pas. Je ne veux pas être endormi... » C'est ici la vertu double des poisons; car tous les anesthésiques sont des poisons. Nécessaires, précieux... Des poisons tout de même, et qui, de loin en loin, de très loin en très loin, sont des agents de mort. Ne nous étonnons pas qu'à l'appel passionné du malheureux que la douleur menace, se superpose un hérissement des instincts séculaires, une révolte des fibres profondes de l'être, au moment où il doit s'abandonner pour la plongée dans l'inconnu.

***

Voilà quelques défauts positifs de nos techniques : ils concernent les applications bien acquises de la chirurgie de tous les jours.

Nous ne pouvons, en toute justice, considérer comme des défauts réels (mais nous devons, du moins, les préciser) toutes les impuissances actuelles de la chirurgie. Il est encore quantité de maux contre lesquels elle ne peut rien, pour le moment du moins. Mais, comme son envahissement n'a pas cessé depuis des années, comme elle n'arrête point ses conquêtes sur sa vieille rivale, la médecine, nous jugeons volontiers que si elle recule ou renonce sur tel ou tel point, elle faillit à son devoir. De fait, la pathologie dite « interne » lui a cédé peu à peu de vastes parties de son domaine : on ne compte plus les affections du poumon, de l'estomac, de l'intestin, du foie, qui, soustraites à l'action médicale, relèvent maintenant du bistouri. Qu'aurait proféré Guy Patin, si quelque illuminé de son temps avait seulement suggéré qu'il ne serait peut-être pas impossible de guérir par le fer ou par le feu un ulcère de l'estomac? Or, les bonnes gens voient aujourd'hui la réalisation de ce rêve, et, dans leur ébahissement, crient volontiers au miracle.

Cependant, malgré tout ce qu'elle a conquis, la chirurgie est bien forcée de fixer des limites à ses prétentions actuelles : il lui faudra du temps, de grands efforts, et sans doute des secours inattendus, pour intervenir efficacement dans les maladies chroniques du cœur, les rétrécissements valvulaires, les anévrismes aortiques, dans les affections du cerveau telles que le ramollissement et l'embolie, peut-être dans certaines maladies mentales. Et je ne parle ici que des possibilités déjà entrevues et qui, de ce fait, ne sont plus du règne de l'imagination pure. Dans beaucoup des cas cités plus haut, la chirurgie a essayé ses forces, et a dû, provisoirement, renoncer. Mais on peut être assuré que sa réserve obligée ne sera pas définitive. Et si nous inscrivons ces faits au bilan de nos insuffisances techniques, ce n'est point dans un esprit de critique (lequel serait tout à fait injuste), mais seulement pour esquisser les directives d'une activité possible, dont les originales tentatives de Leriche nous donnent d'ores et déjà une idée.

***

Résumons donc le bilan des lacunes et des tares de la chirurgie moderne : elle comporte encore trop de risques, impose trop de mutilations, a résolu de façon incomplète le problème de la douleur, et a vu échouer quelques-unes de ses tentatives les plus hardies mais non les plus illogiques en apparence.

Quelles seront les manifestations probables de ses nouveaux progrès? Il est vraisemblable qu'on en verra de deux sortes, très différentes et opposées en apparence : d'une part, la chirurgie, grâce à ses progrès techniques, aura de nouvelles audaces et pourra étendre son champ d'action; par ailleurs, des acquisitions imprévues, et bien plus appréciables, lui permettront de modérer, sur d'autres points, son intervention sanglante et périlleuse, et même de la supprimer quelquefois.

On observera, simultanément, une *extension* et une *régression*; la chirurgie gagnera d'un côté, et perdra de l'autre... Puisse-t-elle (c'est le vœu d'un chirurgien) perdre, perdre encore, jusqu'à se ruiner!

***

Puisqu'il faut pour cela, comme nous le pensons et l'avons déjà marqué, une impulsion étrangère, nous en arrivons à nous demander d'où partira cette impulsion, et quelle sera sa nature.

Ici, nous ne pouvons que nous en tenir à des hypothèses générales : car celui qui serait capable de préciser, serait du même coup capable de déclencher la révolution attendue.

En gros, on peut tenir pour à peu près certain que c'est du progrès général des sciences (chimie, biologie, physique, etc.) que découleront les progrès vraiment notables de l'art de guérir : c'est ce qui s'est produit après les découvertes de Pasteur, c'est ce qui se produira vraisembablement à nouveau.

Et nous arrivons ici au point capital de notre étude : les rapports de la chirurgie et des sciences; il faut l'examiner avec soin.

J'ai cru longtemps, non sans quelque candeur, que la collaboration étroite des chirurgiens et des hommes de laboratoire serait la condition nécessaire et suffisante d'une véritable rénovation. C'était là, je le crains bien, non pas, certes, le résultat d'une illusion totale, mais une de ces demi-vérités à peine moins fâcheuses que certaines erreurs. Comme l'espoir de beaucoup de chirurgiens repose encore sur les laboratoires annexés à leurs services, je serais coupable de me prononcer à la légère. Mais il me sera permis de discuter, de mon mieux, leur point de vue.

Les laboratoires de clinique ont un rôle dont il serait puéril de contester l'importance : ils sont, en vérité, aussi indispensables à la marche d'un service que la table d'opération elle-même. On ne peut plus se passer d'eux. Il faut les multiplier, il faut les utiliser à outrance... Ce sont des instruments familiers. N'auraient-ils que ce mérite, désormais irrécusable, d'appui nécessaire, ils devraient déjà nous être sacrés.

Il est vraisemblable, d'autre part, que, dans une certaine mesure, ils aideront à un avancement, point négligeable, de la chirurgie, qu'ils servent spécialement et pour le bien de laquelle ils multiplient leurs efforts.

Mais leur faiblesse fondamentale, irrémédiable (s'ils gardent

la prétention de nous apporter des éléments décisifs de renaissance), c'est précisément qu'ils ont un but trop déterminé, c'est qu'ils cherchent des résultats immédiatement tangibles, c'est, en un mot, leur *rôle utilitaire.*

On s'apercevra probablement un jour que notre époque a commis une lourde erreur en jugeant les entreprises scientifiques d'après leur rendement direct. C'est parce qu'ils nous sont actuellement si précieux dans le train journalier que nos laboratoires d'hôpital me sont un peu suspects pour l'avenir. Leur vue est bornée par la préoccupation du service à rendre. Ce qui les passionne, c'est moins une vérité que les conséquences pratiques de cette vérité. Un étroit pragmatisme les domine. Ils veulent trouver à tout prix des moyens d'investigation, de guérison : c'est là une ambition louable, mais non une technique pour aboutir.

Ces laboratoires sont soumis au chirurgien pour qui précisément ils ont été créés. Or, si l'on doit assigner au chirurgien un rang dans la hiérarchie scientifique, ce sera évidemment celui d'un spécialiste; et sa spécialité, bien que d'importance sociale vaste, est, au regard de la connaissance absolue (j'entends de la connaissance « extérieure » qui nous intéresse ici), quelque chose d'assez étroit, de plus étroit en tout cas que la biologie, par exemple... Et c'est à cet homme — homme d'action, avant tout — que devra se soumettre l'esprit du laboratoire. C'est pour l'aider dans sa lutte de tous les jours, lutte honorable, lutte héroïque parfois, mais toujours contingente et déterminée par les caprices des événements, que le laboratoire devra s'adapter sans cesse, improviser, entrer lui-même dans l'action.

Même lorsque le laboratoire vise plus haut, et entreprend une étude de portée générale, il n'échappe pas à la fièvre qui est la marque même de notre époque. Le problème qui le sollicite se présente toujours à lui avec un caractère d'urgence. Coûte que coûte, il faut produire « quelque chose », sous peine d'entendre dire : « Mais à quoi servez-vous donc? » Ce qui se passe là ne diffère point de ce qui se passe partout autour de nous : c'est l'américanisation de la vie, de la pensée, des mœurs; c'est l'abaissement de toute spéculation; c'est la recherche de tout ce qui peut être employé sans délai,

le dédain de tout ce qui est suspect de désintéressement.

L'application est donc placée au-dessus du principe. Qui ne s'apercevrait qu'il y a là une inversion des rôles? S'il est vrai que ce qui est général ne peut être absorbé dans ce qui est particulier, si l'ensemble est supérieur au détail, il faut bien avouer que notre système actuel est un système à l'envers. La science, qui ignore le bien et le mal au sens où nous entendons ces mots, n'a pas pour mission essentielle de servir telles ou telles tentatives limitées; son rôle est de les dominer.

C'est bien de la science qu'il faut attendre un nouveau sursaut de la chirurgie, mais à condition que cette science garde son caractère d'indépendance totale et ne s'applique à des objets restreints que d'une manière accessoire ou, si l'on veut, de seconde main.

C'est ainsi que Pasteur n'a pas songé, au début de ses recherches, aux conséquences sociales qu'elles ont eues plus tard. Son œuvre, qui est une construction progressive et un modèle d'harmonie, ne serait point telle, assurément, si elle s'était proposé, dès l'origine, des buts « temporels ».

Il est à peine excessif d'affirmer que, si Pasteur n'avait pas étudié d'abord la polarisation de la lumière, la médecine actuelle aurait un visage différent.

***

Certains croiront que tout ce qui précède n'est que rhétorique abstraite. Si l'exemple de Pasteur ne suffit pas, il me sera trop facile de trouver une nouvelle confirmation vivante de tout ce que j'avance : je n'ai pour cela qu'à regarder autour de moi, qu'à peser ce que nous laisse l'effort des dix dernières années.

Ce ne sont pas les nouveautés qui manquent dans cet amas informe : les vaccins et les sérums, les applications de la doctrine bactériophagique d'Hérelle, le radium et les rayons de Röntgen, sans compter mille médicaments, mille méthodes.

Chacune de ces nouveautés a ses détracteurs et ses « croyants »; ce maître célèbre les effets du radium, cet autre les nie avec fureur; le premier rejette les vaccins, que vante

le second. Chaque panacée, après un triomphe éphémère, est vouée à l'oubli.

Au total, rien de certain, aucune base solide : un vague mysticisme pseudo-scientifique. Parmi les forces probablement très réelles, mais inconnues (peut-être favorables, peut-être nocives), que mettent en branle les nouvelles méthodes, s'agitent les apprentis sorciers, dans une confusion monotone. De-ci, de-là, une bribe de vérité probable, un fétu étayant une croyance possible. Et, par-dessous, dans les profondeurs sourdes des consciences, une lassitude inavouée...

Que restera-t-il de ces « conquêtes »? Je n'aurai (pas plus que bien d'autres, aussi désenchantés que moi-même) l'outrecuidance de répondre : « Rien! » Car le meilleur peut, inopinément, illogiquement, sortir du pire. Et, de plus, tout cela peut être repris dans un esprit différent, et garde ainsi quelques chances de ne pas périr tout à fait.

Ainsi du radium, source de la plus mystérieuse énergie! S'il est vrai, comme certains le croient religieusement, qu'il est d'ores et déjà capable de miracles, eh bien! tant mieux pour les pauvres humains qui lui doivent un bienfait.

Mais, oubliant un instant les éléments sentimentaux qui risquent ici de faire dévier le jugement, je ne puis m'empêcher de croire qu'il eût été peut-être préférable pour le bien du monde que le radium restât, quelques années de plus, entre les mains des seuls physiciens. Peut-être alors l'occasion nous eût-elle manqué de nous réjouir de quelques faits heureux. Mais nous aurions sans doute évité de dangereuses déceptions; on n'aurait pas rendu suspect un élément capable (soyons-en certains malgré tout) d'actions merveilleuses; et, enfin, la chirurgie des tumeurs ne serait pas engagée dans l'impasse où elle piétine.

***

Ce qui est également très grave dans ces aventures, c'est que les chirurgiens, mis au contact des hommes de laboratoire, ont cru pouvoir transformer leur art en une science véritable.

Il s'agit là d'une illusion, et qui n'est pas sans périls.

Ce qu'il y a de mieux, pour un homme doué de qualités évidentes, c'est d'être fermement ce que l'a fait la nature.

Or, le chirurgien n'est pas, ne peut pas être, au sens exact du mot, un savant : il a bien trop d'allant, d'activité physique, de force à dépenser, de qualités, enfin, qui valent pour leur propre compte, mais qui n'ont rien à voir avec celles des savants.

C'est pour cela que la « Science » chirurgicale n'est qu'une fausse science. Rien de ce qui paraît rigoureux dans notre art ne fait plus illusion à personne : ni les chiffres alignés, ni les « preuves » fournies par une expérimentation généralement hâtive.

Qu'un Maître, bien secondé et d'esprit dominateur, ait une idée quelconque, on peut être sûr que, très mathématiquement, cette idée recevra, d'un entourage de bonne foi, mais évidemment très empressé, une confirmation « scientifique », et plusieurs s'il le faut. Nombre de phénomènes observés ou produits en clinique sont trop complexes, trop fuyants, pour qu'il ne soit pas fort aisé de prouver à leur sujet ce qu'on désire prouver : ce n'est pas l'effet de la mauvaise foi, c'est l'effet de la suggestion ou d'une déformation de l'esprit.

C'est ainsi que le maquillage scientifique donne à certains travaux de chirurgie un aspect assez déplaisant : il en résulte de la lourdeur et de l'ennui, ce qui serait encore peu de chose; mais surtout on est inquiet devant leur faux air de certitude; d'instinct on se méfie et peu à peu la confiance s'en va; ou bien, ce qui est autrement fâcheux, il se rencontre des âmes simples qui ne font pas la part des choses, qui prennent la « démonstration » pour argent comptant, et qui, munis de ce viatique, sèment candidement la catastrophe.

***

Ne nous étonnons pas : tout le mal provient de ce que la chirurgie, loin de se laisser guider par les sciences, se sert d'elles selon les inspirations et le bon plaisir du moment, comme on se sert d'un régisseur ou d'un homme d'affaires.

Pour rétablir une situation aussi compromise, il faudrait que la biologie (ce mot résume un ensemble de connaissances dis-

parates, mais dont plusieurs sont approximativement exactes) reprît un ascendant directeur sur la chirurgie, et, bien entendu, sur la médecine. Il faudrait que les études *abstraites*, indifférentes aux résultats pratiques qu'elles doivent produire, fussent honorées comme elles le méritent, et remises à leur vraie place, qui est la première.

Il faudrait, en somme, que la mentalité de notre époque trépidante se modifiât : ce qui semble bien, n'est-ce pas, n'être ni pour aujourd'hui, ni pour demain... mais arrivera peut-être un jour ou l'autre.

On pourrait probablement, alors, réaliser l'espoir de notre génération : substituer à l'action mutilante, au geste brutal qui fait ruisseler le sang, des méthodes de douceur inspirées d'une haute science, — exalter le pouvoir de la prophylaxie, — tarir la source des maux, prévenir l'apparition des tumeurs, des infections, des ulcères, comme les médecins préviennent déjà, dans une certaine mesure, le développement de la peste ou de la variole, — ne laisser, enfin, à la chirurgie, que le domaine restreint et irréductible des blessures.

Peut-être ne verrons-nous jamais cela. Ce que nous appelons le « progrès », c'est-à-dire l'ensemble des constructions purement utilitaires et matérielles élevées depuis plus d'un siècle, risque bien de nous valoir une de ces catastrophes qui anéantissent jusqu'au souvenir des civilisations. Même si nul désastre ne survient, un redressement de l'esprit scientifique, comme de l'esprit tout court, apparaît désormais, en Occident, comme lointain et problématique.

Mais on peut être assuré que, si ce redressement se produit, si quelque jour un désintéressement supérieur arrive à dominer, comme autrefois, l'esprit de toutes les recherches, des perspectives nouvelles seront offertes à la chirurgie. Peut-être alors approchera-t-elle de son but suprême, qui doit être sa propre suppression, pour ne laisser dans la mémoire des hommes que le souvenir d'une force bienfaisante et terrible, désormais sans emploi.

JEAN FIOLLE

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. André Maurois est un écrivain très distingué, qui a débuté dans les lettres par un livre charmant : *Les Silences du colonel Bramble.* Sa renommée a été accrue par des biographies, où les dons du romancier se reconnaissaient. Il a décrit tour à tour Shelley et Byron, en étudiant soigneusement leurs traits, mais en se réservant le droit de disposer l'éclairage. Il a laissé ainsi, non point tout à fait dans l'ombre, mais au moins dans le demi-jour, toute l'apparence révolutionnaire de Shelley et aussi tout son aspect de détraqué malfaisant, dans le portrait irréprochable, mais épuré, qu'il a donné de lui et qui n'est plus que celui d'Ariel. Il a pareillement lénifié la violence sauvage de Byron, tout en en montrant quelques éclats. Et il a publié en fin de compte des livres d'une lecture très agréable, spirituels, intelligents, quelquefois émouvants, souvent pittoresques. Les romans qu'il a composés contiennent des tableaux parfaitement réussis. Il a, à un très haut degré, le don de peindre une scène, qui passe devant nos yeux avec sa couleur et son mouvement. C'est le talent essentiel d'un écrivain d'imagination, et c'est celui qui rend les ouvrages durables. Tout le reste se démode ou s'efface; une vive peinture garde sa fraîcheur et sauve le reste.

Ce n'est pas qu'il n'ait mis dans son dernier livre, *le Cercle de famille*[1], bien autre chose que des tableaux. Essayons de démêler l'architecture de l'ouvrage. Une première partie, qui est à peu près la moitié du volume, est l'enfance puis la première jeunesse de Denise Herpain. Celle-ci est dans la bonne bourgeoisie de second rang d'une ville manufacturière. C'est le même décor où se joue *Bernard Quesnay.* Mais les Quesnay, qui occupent deux mille ouvriers, sont des féodaux

1. Grasset.

de l'industrie. « Pour tous les habitants de la ville, les mots « Ces messieurs » désignaient M. Achille Quesnay et son fils Fernand aussi clairement que pour Saint-Simon Monsieur était le frère du Roi. Les Quesnay n'ont d'égaux que les Pascal-Bouchet à Louviers et les Schmitt à Elbeuf. Mais Louis Herpain est simplement un marchand de laine. C'est un homme timide, d'ailleurs intelligent et sensible, qui a épousé une fille noble, mais ruinée, Germaine d'Hocquinville, belle et musicienne, laquelle l'a trompé au bout de trois ans.

Denise est le premier enfant de Louis Herpain et de Germaine d'Hocquinville. Le livre commence sur un souvenir de son enfance. L'été, madame Herpain louait une villa au bord de la mer à Beuzeval. Un jour Denise a remarqué les préparatifs d'un dîner d'où elle est exclue, elle et ses deux sœurs, Charlotte et Suzanne. Dans la nuit, elle est réveillée par la musique. Sa mère chante. L'enfant se lève doucement et de la fenêtre voit, dans la véranda éclairée, un homme qui accompagne madame Herpain au piano et qui lui baise la main. « Sa nuque forte soutenait une couronne de cheveux roux qui entourait un crâne chauve, rose et poli. » Cette image va dominer toute la vie de Denise.

A la première maladie qu'elle fait, elle reconnaît, penchée sur elle pour l'ausculter, cette tête au crâne chauve et aux cheveux roux. Le docteur Guérin est l'homme qui accompagnait sa mère dans la véranda. Les propos des domestiques, leurs ricanements, la pitié qu'ils montrent à son père, achèvent d'instruire la petite fille. Tous ces épisodes d'une vie d'enfant, les rancunes inexpliquées, les contre-sens, les sentiments confus, les images incompréhensibles qui se gravent dans l'esprit, sont peints avec une vérité singulière, et toute cette partie du livre est excellente. Une scène où madame Herpain essaie de se servir de sa fille pour ramener le docteur Guérin infidèle, est vraiment tragique.

Madame Herpain, dont les aventures sont connues, est assez mal vue à Pont de l'Eure. Au couvent, Denise sent le contre-coup de ces mépris. Elle a maintenant treize ans, c'est une enfant ardente et orgueilleuse, dont les maîtresses disent : Denise est remarquablement intelligente, mais elle est terrible. Et M. Maurois ajoute : « Cabrée devant l'injus-

tice, elle souhaite jouer à la fois le rôle de la vertu persécutée et celui de la rebelle vengeresse. Comme elle achevait ses devoirs plus vite que toutes les autres, elle avait encore le temps d'écrire en cachette, pendant les études, des romans et des drames dont l'innocente héroïne tantôt exterminait ses ennemis et tantôt périssait sur l'échafaud. » La directrice, ayant confisqué un de ces manuscrits, prie madame Herpain de ne pas ramener en octobre cette enfant exaltée. Denise sera externe au lycée de Rouen et habitera chez sa grand'mère, dans l'hôtel d'Hocquinville, rue Damiette.

Tous les samedis elle quitte Rouen et revient le lundi. Elle voyage avec trois jeunes gens; Bertrand Schmitt allait à Elbeuf; mais Jacques Pelletot et Bernard Quesnay descendent comme elle à Pont de l'Eure. Jacques Pelletot est le fils du notaire : du même rang social que les Herpain, mais plus riche. Il a quinze ans en 1912. Il se forme entre Denise et Jacques une amitié qui devient de l'amour. La guerre éclate. Jacques est blessé; il revient en convalescence à Rouen, et, de fiancé, il devient l'amant de Denise.

Quelques semaines après l'armistice, M. Herpain mourut. Sa femme, qui sous un prétexte avait rejoint le docteur Guérin mobilisé, ne revint que le lendemain. C'est alors que la longue indignation qui avait mûri dans l'âme des enfants, éclate. De leurs bras étendus, elles interdisent à leur mère l'entrée de la chambre où leur père est étendu. Après quoi Denise va vivre à Paris, où elle prépare une licence, et où elle habite la pension Vigeolas, rue de Vaugirard. Jacques est à deux pas, rue d'Assas. La deuxième partie du roman commence.

Personne ne songe à nier les mérites de cette première partie. Toutes les qualités de Maurois s'y trouvent réunies : l'art des tableaux, ce sens exquis de l'enfance qui lui a inspiré la préface de *Meipe*, l'intimité de la maison, les sentiments voilés et fiers. A la réflexion seulement, il vient un peu d'inquiétude. On s'aperçoit que les personnages sont exactement ce qu'une longue tradition littéraire veut qu'ils soient; seule Denise échappe à cette psychologie rituelle; elle est bien vivante, ombrageuse, chimérique, exaltée et sans complaisances. Mais où sont ses défauts? Elle se serait peinte elle-

même qu'elle n'aurait pas tu plus soigneusement ses faiblesses. Quand il décrit Denise, comme quand il décrit Shelley, M. Maurois devient aveugle aux fautes de ses clients. Ce romancier parle en avocat. Cette faiblesse n'est pas sans charme; elle est l'effet d'un certain don de poésie aimable, que M. Maurois refoule un peu quand il veut faire grand, mais qui éclate parfois dans des contes, avec beaucoup de grâce.

La seconde partie du roman est l'histoire de Denise à Paris. Jusqu'ici l'auteur était mené très étroitement par le parti qu'il avait pris : il décrivait une enfance indignée, et, au sens de l'Évangile, scandalisée. Atteinte elle-même par d'injustes retours de l'opinion, elle se révoltait. Cette blessure précoce, cet esprit de révolte subsistent. Mais il est évident qu'elle va subir d'autres influences, et que M. Maurois a la liberté de tracer à sa guise des directions à cette jeune vie. J'avoue que je reconnais mal les raisons qui ont déterminé son choix. Ceci n'est d'ailleurs en aucune façon une critique. Il me semble qu'il s'est laissé guider par une certaine vraisemblance. Il est naturel en effet, et pour ainsi dire admis, que Jacques Pelletot, ce jeune bourgeois, se lasse le premier d'un certain idéal d'existence libre, mais inconfortable, et qu'il veuille succéder à son père, notaire considérable à Pont de l'Eure. Denise, plus intransigeante et qui ne veut à aucun prix vivre dans cette petite ville auprès d'une mère qu'elle hait, rompra plutôt que de céder. Elle ira se cacher dans une petite auberge du Jura. Là elle fait le point. Elle écrit à Jacques une lettre qui est fort belle : « Dans ce pauvre hôtel de frontière, dans une chambre nue, sur un plateau neigeux, seule, entièrement seule depuis trois semaines, j'ai retrouvé je ne sais quelle sérénité d'âme et la sécurité dépouillée, tristement invulnérable, de ceux qui ne possèdent plus rien qu'eux-mêmes... Quand tu m'as appris que tu te résignais, j'ai su que j'étais perdue. Je vois que c'est toujours en rêve que je t'ai aimé... J'ai cru jusqu'aux vacances que j'aurais la victoire dans ce combat entre ton bien-être et notre amour. Je me suis trompée, je suis vaincue, je reste seule dans la nuit... Je chercherai encore, toujours, une pureté libre qui peut-être n'existe pas. »

L'accent est émouvant. Mais le fond de l'aventure est un

peu surprenant. Jacques est parfaitement incapable de gagner leur vie à Paris. Il est fait, et elle le reconnaît, pour succéder à son père. Qui s'en étonnerait? Elle ne veut pas, comme elle dit, s'enterrer vivante à Pont de l'Eure. Mais que veut-elle? Elle le méprise, ce qui est bientôt fait. Je dois dire qu'elle est parfaitement dans la suite de son caractère. Et M. Maurois? Que pense-t-il de ce romantisme, ou de cet individualisme, ou de cet égoïsme, enfin de ce caprice obstiné? Il ne nous fait là-dessus aucune confidence. Il est occupé à appeler à la rescousse un camarade d'études de Denise, Edmond Holmann, fils d'un banquier fort riche. Il a su que la jeune fille était abandonnée par son amant, et il accourt demander sa main, qu'elle accorde sans trop de façons. Son idéalisme intégral l'a menée au mariage riche et sans amour. Dieu reconnaît les siens.

Elle mène d'ailleurs auprès d'Edmond, pendant quatre ans, une vie d'une parfaite loyauté. Arrêtons-nous ici; le plan du roman commence à apparaître. Voici que l'histoire de Denise commence à ressembler beaucoup à celle de sa mère. Germaine d'Hocquinville, pauvre, a été épousée par Louis Herpain, qui l'adorait. Denise Herpain, pauvre et plus que compromise, est épousée par Edmond Holmann qui l'adore. Les deux femmes passent d'une condition précaire à une existence large et sûre. Les deux hommes sont également bons et faibles. Seulement Denise a une fermeté d'âme dont sa mère, élevée dans un temps plus mou, ne se piquait point. Elle veut être utile à son mari. Elle a des idées sur la conduite de l'univers, Germaine d'Hocquinville a trompé son mari après trois ans de mariage; Denise, mariée au début de 1922, trompe le sien à la fin de 1925. Seulement elle fait de l'aventure une tragédie, où elle manque de perdre la raison.

A l'équation personnelle près, la courbe de ces deux existences est la même. C'est du moins ce que nous montre la seconde partie du livre. Le dessein de l'auteur est à la fois prémédité et si habilement masqué que la ressemblance des deux destins apparaît plus à la réflexion qu'à la lecture. Cependant voici Denise guérie, réconciliée avec son mari et revenue à Paris. Pour la seconde fois, l'auteur est libre de disposer de son sort. Cependant, en laissant comprendre que la

fille, après avoir si durement condamné la mère, agit comme elle, il restreint beaucoup sa propre liberté. Une idée si forte, et qui est une vue sur l'univers, ne peut plus être oubliée après avoir été énoncée. Il ne reste à M. Maurois qu'à la contredire ou à la suivre. Il a fait l'un et l'autre. Pour éviter un parallélisme qui aurait paru un système, il a donné à Denise un sort très différent du sort de sa mère. Celle-ci était allée rejoindre son amant au moment où son mari mourait; Denise, appelée par l'homme qu'elle aime et qui a besoin d'elle, après avoir décidé de partir, recule devant l'hostilité de ses enfants. Ainsi, dans des circonstances presque analogues, la mère et la fille agissent différemment. Mais, arrivé à la conclusion, l'auteur a rapproché de nouveau les deux femmes et Denise a pris conscience de l'éternel recommencement.

En outre, dans cette troisième partie, qui se passe en 1931, M. Maurois a introduit un élément nouveau, qui est une peinture du Paris où nous vivons. Ainsi sa pièce se joue dans trois décors; dans le premier on voit passer la vie de province; dans le second la vie des étudiants; dans le troisième il y a un dîner chez madame Choin, qui est très adroitement décrit, et très amusant; il y a l'histoire du krach des Houllmann, qui est un tableau d'histoire pittoresque et pathétique; il y a des vues sur la marche du monde; il y a un récit de l'élection de M. Doumer. Encore des gens à la mode, des financiers et des littérateurs. Il resterait à savoir si le dénouement d'un ouvrage est la place la mieux choisie pour ces brillants essais. Il est bien difficile qu'il n'y ait pas un peu de décousu dans cette chronique du temps présent, pour agréables que soient les morceaux choisis dont elle est faite. Enfin, toutes les épreuves étant passées, Denise va voir sa mère à Pont de l'Eure. Elle la trouve belle encore, éprise comme au premier jour de l'amant qu'elle a épousée. En somme cette femme légère a mieux réussi sa vie que l'ardente Denise. C'est bien naturel : la réussite est la récompense de la médiocrité. Cependant, comme autrefois, madame Herpain, devenue madame Guérin, chante une mélodie de Duparc, et comme autrefois sa fille l'accompagne. La suite ordonnée du temps fait sentir sa permanence à travers les mobiles destinées des hommes. Denise, qui ressemble beaucoup à sa mère, peut maintenant l'ab-

soudre. Ce sont ses propres fautes qu'elle lui pardonne. Ainsi s'achève, dans un sentiment de sérénité, ce livre où l'auteur a mis beaucoup de travail, beaucoup de talent, les scènes les plus variées dans le plan le plus suivi, un grand dessein et un détail abondant, un style, enfin, qui a plus d'exactitude que de relief.

***

« Madame de Genneville monta dans son automobile. Ce sport naguère encore si dangereux est devenu parfaitement sûr depuis qu'un dispositif ingénieux, par un accroissement extraordinairement rapide des valeurs négatives de l'accélération, permet l'arrêt au sixième de seconde... » — Qu'est cela? dites-vous. — Ce n'est rien, lecteur, ce n'est rien. C'est un début de roman, style 1900, auquel je songeais et que m'avait suggéré un passage de la *Flèche d'Orient*[1] de M. Paul Morand. En embarquant le prince Dimitri Koutoucheff au Bourget, le brillant écrivain a voulu nous rassurer sur les risques d'un voyage par les airs. « Ils décollèrent, dit-il. Ce n'était plus l'avion d'il y a quelques années, caravelle hasardeuse aux mains de hardis explorateurs; c'était une vraie locomotive moderne, lancée sur des rails invisibles, ne tenant nul compte des tempêtes, insensible aux vents, aveugle et certaine de son parcours, arrivant aux gares à l'heure dite, sans hésitation, sans raté, sans accroc. D'ailleurs il suffit d'avoir visité une usine de moteurs d'aviation, d'avoir vu tremper dans les bains d'huile les aciers couverts de feux follets bleus, d'avoir assisté aux épreuves de résistance, au choix diligent des métaux, à la sélection impitoyable des pièces, d'avoir passé sa main sur le poli des chemises qu'aucune paille ne vient ombrer, d'être descendu dans les casemates souterraines où cinq ou six moteurs tournent en même temps, de jour en jour, au banc d'essai, dans un fracas effroyable, mais rythmé, nimbés d'éclatements mauves, — pour comprendre quel sentiment de sécurité éprouvait Dimitri. » — Ce passage lyrique est bien engageant; il n'est peut-être pas d'un raisonnement très rigoureux, mais l'optimisme en est parfait. Il est d'autant plus méritoire que M. Morand, quel-

1. Nouvelle Revue Française.

ques pages plus haut, nous a rendus témoins d'un atterrissage difficile, qui serait devenu aisément tragique.

Mais laissons là ces promesses de sécurité. Le livre lui-même est, dans son détail, le chef-d'œuvre d'un style dense comme du Mérimée, avec un éclat et une précision incroyables. Quel plaisir de rencontrer un écrivain vraiment fait pour écrire, le regard aigu et le parler exact. — Le prince Dimitri Koutoucheff, échappé de Russie et riche, parie à table qu'il est impossible d'aller de Paris à Bucarest en un jour. Il perd le pari. L'enjeu est un kilo de caviar que le perdant ira, par l'avion, chercher en Roumanie. Le prince s'embarque la nuit même, et une éblouissante description commence.

Tout ce qu'on a dit des paysages vus de l'avion pâlit et s'efface, devant la féerie tracée par M. Morand. De cette évocation, dont la puissance et la vérité étonnent, je ne puis citer que quelques lignes : « L'avion montait par paliers, escaladant le ciel par grandes marches de cent mètres; il se dirigea vers l'Est, s'enfonçant dans une sorte de feutre épais. Devant l'aile penchée, Paris se dressa soudain, comme une montagne de lumières; sous le ciel irradié, presque blanc, elles se juxtaposaient en un invisible dessin urbain qui ne s'exprimait que par le feu. Puis les banlieues, quadrillées à l'infini de réverbères réguliers comme les croix des cimetières militaires, s'arrêtèrent tout d'un coup... L'avion ondulait par-dessus les collines... Des signaux de voie ferrée installaient à des carrefours leurs constellations polychromes. »

Réveillé à Strasbourg, le voyageur est mené par un autre pilote, tout pareil au premier, au-dessus des usines dont les toits sont pliés comme des feuillets de paravent. Cette étoile de pierres noires avec des douves sans eau, au fond desquels s'épanouissent des pruniers en fleurs, c'est Nuremberg. Voici la Franconie, où les potagers alternent avec les forges. Atterrissage, départ. « Sensible comme une balance, l'appareil penchait, survolait les monts de Bohême, dans le sens du soleil et plus rapide que lui. » Je suis un peu étonné de cette marche et de cette vitesse, mais passons. Voici les trous blancs des carrières. Voici la Vltava, « méandres argentés comme de la bave d'escargot qui se tortillaient autour d'îles coiffées de peupliers tremblants... Au fond d'une coupe à hauts bords,

ils furent sur Prague avant de l'avoir aperçue ». Il est midi. La flânerie se poursuit à 150 à l'heure. L'avion a transformé l'idée de la terre; le paysage, au lieu d'apparaître projeté sur un plan vertical, s'étale en carte horizontale.

Cependant le jour, soucieux de varier le spectacle, devient nuageux et froid. L'avion franchit un cumulus cotonneux, avance dans une buée froide. Parfois, à travers un trou, la plaine verte, balafrée de routes. A l'heure dite, le Danube apparaît très haut à l'horizon. Longtemps on le vit, cours rectiligne, alourdi parfois par la hernie d'un lac. « Enfin on survole le fleuve, ardoisé délicatement et à l'abri de l'écran des montagnes, Vienne apparut contre les pentes du Wienerwald. » — Arrêt sur le Marschfeld. L'aérodrome de Vienne est cette immense plaine où s'est livrée la bataille de Wagram. Nouvel envol à travers les plaines de blé vert. Puis, entre les Alpes de Transylvanie et les Balkans, l'avion pique et s'engouffre dans un passage étroit de cent mètres : les Portes de Fer. La nuit monte de l'est, comme naguère le jour. A la lueur d'un phare, Dimitri atterrit à Bucarest.

Ce voyage enchanté, dont ce résumé ne traduit pas la mollesse et la paresseuse rêverie, occupe plus du tiers du livre. Un héros de M. Morand se doit d'arriver à minuit et d'aller aussitôt dans les bouges. Dimitri est venu chercher du caviar. Un ami le rencontre et le mène aux Halles. Il fait mieux : sur un petit yacht, ils se dirigent vers les pêcheries du delta. Ce delta n'est ni eau, ni terre, mais un monde mouvant de roseaux. Cette fois encore la peinture que fait M. Morand du paysage surprenant est surprenante elle-même : « Leurs yeux découvrirent des milliers d'hectares de roseaux, à plumets violets ou bruns : vêtement de duvet, pareil aux tuniques des guerriers incas, dans lequel le fleuve frissonnait. Sous cette couverture mobile, l'eau sensible fuyait. Plate au-dessus des fosses profondes, inégale et brisée quand la poche affleurait, elle descendait d'une seule coulée vers la mer. Les trois vagues provoquées par l'hélice faisaient craquer les roseaux les plus secs et plier les plus verts avec un bruit de taffetas. » — Il faudrait citer encore le tableau des profondeurs de l'eau, et le ciel parsemé de passereaux comme un écu de merlettes sans nombre, et les esturgeons ouverts dont on voit le cœur battre à grands coups, — et les portraits enfin : Jonica le

tsigane, et le pêcheur russe anonyme, la brute de l'âge de pierre, dont Dimitri paie l'amende.

Là, à Valsov, tout près de la frontière soviétique, l'air de la Russie, son odeur, son langage entendu, sa figure entrevue, tout replonge l'exilé dans le complexe natal, si l'on peut dire. M. Morand l'enveloppe si bien de souvenirs, de rappels, de circonstances calculées, que ce Parisien se sent redevenir russe. Il entre la nuit dans une église où les lampes brûlent devant les icones. Les mots slavons du *Pater* lui reviennent aux lèvres. En sortant, il rencontre le pêcheur pour qui il a payé trois cents livres. « La Russie sacrée, la grande Russie vit, plus immense, plus terrible que jamais, si même, aujourd'hui, on ne la désigne plus que par des initiales. La patrie attirait Dimitri comme un grand poêle chaud. A travers la mince cloison de la frontière, il sentait son souffle... » — Le prince commande au pêcheur de lui faire franchir la frontière. Voilà comment Dimitri Koutoucheff, ayant quitté son hôtel de Paris pour acheter un kilo de caviar à Bucarest, rentra en Russie soviétique. C'est une belle fin, pleine de nostalgie et de mystère. Peut-être est-ce en menant si rapidement les hommes dans des régions pleines de philtres et de vapeurs mortelles que l'avion modifiera surtout les destins. La suppression des délais permettra les résolutions brusques, les coups de passion, les présences imprévues. On verra alors qu'il y avait dans le monde un modérateur, qui était le temps. Il ménageait des transitions. Nous l'avons supprimé, et nous sommes pareils à celui qui passe brusquement du chaud au froid. La congestion guette l'humanité.

HENRY BIDOU

NOTE DE LA RÉDACTION

Le texte de Gustav Stresemann, *La Conférence de Londres*, que nous avons publié dans la Revue du 1er mars, a été traduit de l'allemand par MM. Henri Bloch et Paul Roques.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.